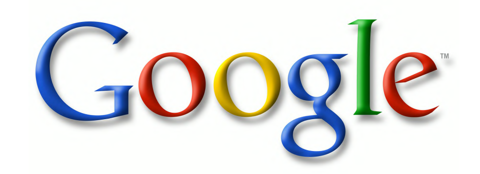


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

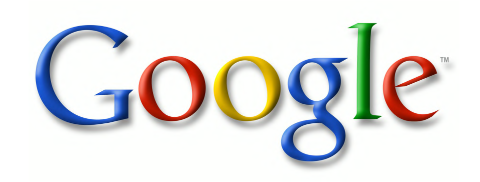
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

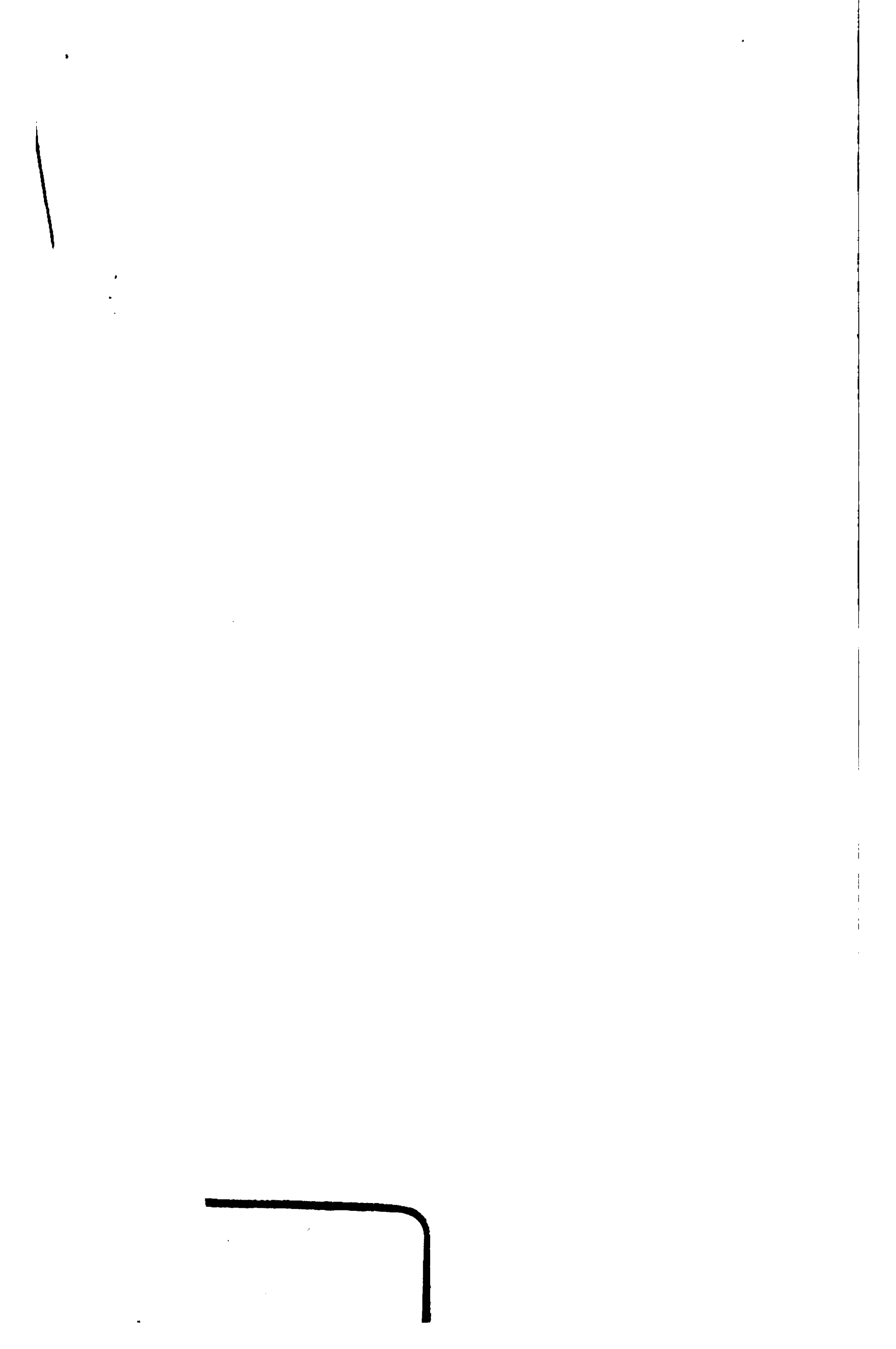
Nous vous demandons également de:

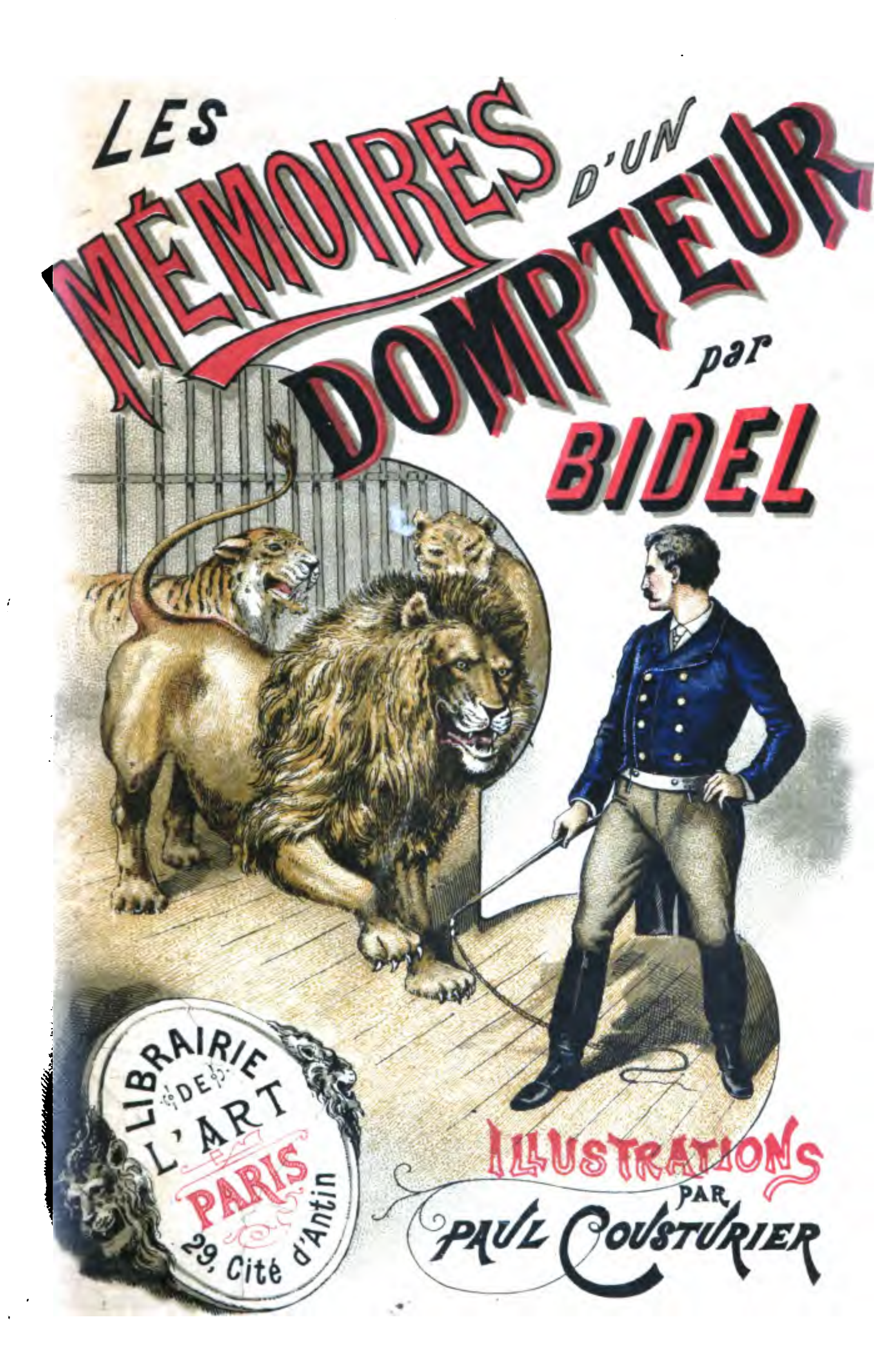
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 07139429 4




LES
MÉMOIRES
D'UN
DOMPTEUR
par
BIDEL
LIBRAIRIE
DE
L'ART
PARIS
29, Cité d'Antin
ILLUSTRATIONS
PAR
PAUL COUSTURIER

C-1
9475

LES MÉMOIRES

D'UN

DOMPTEUR

PARIS. — IMPRIMERIE DE L'ART

E. MÉNARD ET Cie, 41, RUE DE LA VICTOIRE.

BIDEL

LES

MÉMOIRES

D'UN

DOMPTEUR

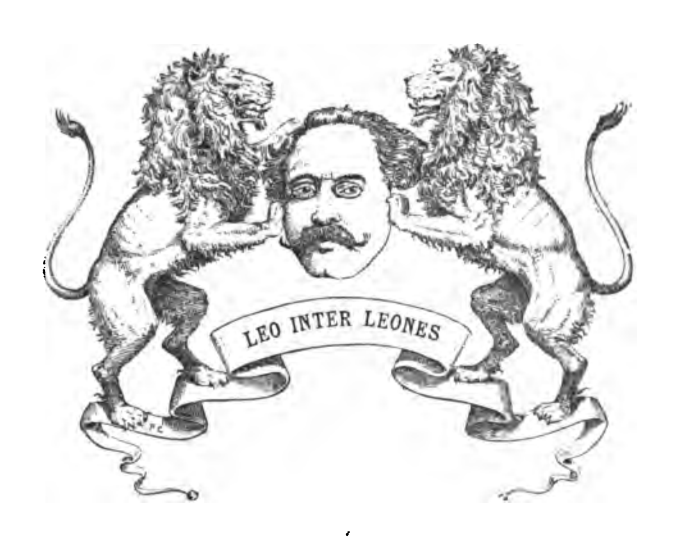
Illustrations par PAUL COUSTURIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L'ART

29, CITÉ D'ANTIN, 29

1888



Lorsque vous m'avez raconté votre vie accidentée, mon cher Bidel, j'ai tout de suite pensé que vous ne deviez pas la garder pour vous, et qu'elle appartenait au public, — à ce public cosmopolite qui vous a, un peu partout, applaudi. Savez-vous, vous êtes-vous rendu compte que vous étiez un des exemples les plus curieux, les plus intéressants, les plus en relief, de ce que peut la volonté, de ce que peut le courage, de ce que peut la persévérance? De votre point

de départ à votre point d'arrivée, il y a plus que des notes amusantes à recueillir, il y a un enseignement précieux. Vous avez été celui que rien n'épouvante, ni la misère, ni les lions. Et, parce que vous n'avez eu peur de rien, vous êtes arrivé à tout. Vous avez dérangé une garnison tout entière, à Turin, où l'on a porté les armes sur votre passage. Vous avez étonné deux rois, vous avez jeté à vos genoux la Fortune, cette Saïda rebelle, et vous avez mis dans vos poches, dans vos tiroirs, ou chez les banquiers quelques liasses de billets bleus et muselés. Que diable! quand on a fait cela, on manquerait à tous ses devoirs, si l'on n'en communiquait la recette à ses contem porains.

Je ne prétends pas que tout le monde, à votre imitation, entre dans les cages des fauves, saisisse la cravache et empoigne des crinières. Mais l'existence n'est-elle pas une cage où l'homme se débat contre des féro-

cités calculées? Ah! vous avez ceci pour vous que vous avez démontré combien les déshérités ont tort de se désespérer, puisque, par un effort, par de l'opiniâtreté, vous qui étiez désespéré, à l'aurore, vous qui étiez un déshérité, vous avez préparé l'héritage de vos enfants, à votre crépuscule.

Certes, on vous a reproché de battre vos bêtes, et de gagner ainsi votre aisance. Fallait-il pas, puisque les bêtes étaient arrachées au désert pour les plaisirs de notre civilisation, les promener en laisse dans les rues, ou même les y lâcher, à leur fantaisie? Je vous avoue que je n'ai pas bien compris que vous fussiez accusé d'être un bourreau, le soir où vous fûtes à moitié mangé. Si vous aviez été mangé tout à fait, de quel crime ne vous eût-on pas flétri? Non, vous êtes le lutteur hardi à qui nulle lutte ne répugne. Et il est bien juste, qu'ayant vaincu, après avoir lutté, vous

empruntiez la plume qui écrit, après avoir arraché le poil qui se hérisse.

Vous êtes homme de lettres, maintenant. Salut, mon cher confrère. Et quand, alors, me présenterez-vous à vos pensionnaires ?

EDMOND BAZIRE.

MÉMOIRES

D'UN

DOMPTEUR



CHAPITRE PREMIER

Au plus loin de mes souvenirs, je me vois sur une côte rapide, gambadant avec d'autres gamins en avant d'une lourde voiture. Mon père marchait à la tête de l'attelage, nous surveillait et surveillait aussi sa caravane. En face de nous apparaissait une ville jetée sur une colline, et j'ai dans les yeux encore le grand château tout noirci, qui ressemble à

quelque formidable demeure de croquemitaine. Tout en bas, une rivière bien claire coulait tranquillement, reflétant les arbres qui se penchaient sur elle, et l'on entendait les chants des lavandières, qui, les bras nus, trempaient, battaient et savonnaient le linge. Nous allions entrer dans Laval.

Le temps était gai, le soleil brillait et le ciel nous souriait. Nous étions ravis, nous autres, les bambins, de connaître un pays nouveau, et cette vie de voyages perpétuels avait pour nos jeunes cerveaux un charme toujours renaissant. Nous allions, courant, revenant sur nos pas, comme de petits chiens lâchés, poussant pour rien des cris ou des éclats de rire : pour les enfants, arriver dans un endroit est une fête, comme d'en partir. Et nous étions enchantés et turbulents.

Tout à coup, — ah ! ce cri est resté dans mon cœur ! — tout à coup, oui, ce fut un cri rauque et prolongé que j'entendis, un cri de douleur atroce auquel se mêla comme un bruit d'os broyés. Je me retournai brusquement, et j'aperçus, à la place où se tenait tout

à l'heure mon père, des hommes qui arrêtaient les chevaux, d'autres agenouillés auprès des roues, soulevant un fardeau que je ne distinguais pas, et ma mère, s'élançant, toute pâle, qui sanglotait. J'eus une peur terrible. Je me précipitai de toute la vitesse possible de mes petites jambes, tout en pleurs, et alors, ce spectacle ne s'oublie jamais, et alors, je compris. Papa, mon pauvre papa, gisait en travers, sous les brancards, qui, dans un cahot, l'avaient poussé. Il ne bougeait plus. Il avait été touché aux extrémités : les pieds étaient écrasés, la tête était sanglante. C'était fini. Le cher homme n'existait plus.

Ce fut un gros chagrin, le premier, celui qui dure. Il était si bon et si travailleur, et il nous aimait tant. C'était un plaisir sans lassitude que d'écouter les belles histoires qu'il racontait avec enthousiasme, et de l'embrasser pour le remercier. Et il était mort, et il ne nous caresserait plus. J'étais bien petit, mais je sentis l'énormité du malheur qui me frappait, sans m'imaginer pourtant que bien d'autres allaient suivre et que plus d'une

fois, bientôt, j'aurais à le regretter amèrement.

* * *

Cela se passait au commencement de 1845. J'avais alors cinq ans, étant né le 23 octobre 1839, à Rouen, où le hasard de leurs pérégrinations avait conduit, ce mois-là, mes parents. Je vins au monde dans la petite ménagerie qu'ils exploitaient, une de ces ménageries primitives, qui se composaient de plusieurs reptiles, de deux ou trois fauves, et d'oiseaux carnivores. Chez nous, il y avait surtout un vautour, qui était le fondateur de l'établissement ou son premier collaborateur. Car c'était depuis peu que mon père avait pris cette carrière. Fils de fermiers d'un village normand, Briqueville, il avait d'abord labouré la terre ; mais tout en dirigeant sa charrue dans les rudes sillons, il rêvait à sortir du champ, qu'il arpentait sans cesse, et où son tempérament aventureux se trouvait comme emprisonné. Il amassa lente-



Ce fut un cri rauque et prolongé... (Page 6)

ment, et avec combien de peines ! le nécessaire, acheta une cargaison de mercerie et de bonneterie, et s'en alla vers les foires et les marchés, vendant au détail, gagnant peu, économe, s'agrandissant au fur et à mesure.

S'étant arrêté à Saint-Denis-d'Anjou, il fut frappé, dans l'hôtel où il logeait, par la bonne et robuste tournure de la gouvernante. Il était seul et fatigué d'être seul. Courir ainsi le monde, sans compagne, sans tendresse, sans épanchements, c'est cruel et décourageant. Une affection, de douces paroles, un sourire aux heures difficiles, cela lui manquait. La belle fille, qui s'appelait Jeanne Buttier, ne semblait pas mal disposée pour lui. Il se risqua, fit sa demande, et le mariage fut accompli presque aussitôt que décidé.

Il possédait un pécule, oh ! bien modeste. Et il crut pouvoir réaliser un projet qui hantait son esprit. Il laissa le soin de son commerce à sa femme, fit construire une vaste voiture à coulisses, et installa un théâtre, qu'il meubla de tableaux représentant les

guerres du premier Empire. En ce temps, la légende du Petit Caporal avait ses fanatiques. Par des boniments habiles, par des commentaires émus et chaleureux, il attira la foule, qu'il faisait pleurer, m'a-t-on bien souvent raconté, lorsque, dans ses improvisations ardentes, il lui dépeignait nos gloires et nos malheurs.

Puis, on se lasse de tout. Les tableaux impériaux perdirent de leur vogue. La clientèle devint plus rare et plus éparse. Un autre peut-être eût lutté contre le courant, se fût désolé, aurait succombé. Mais il avait, lui, une nature impétueuse, pleine de ressorts et de ressources. Il se tourna d'un autre côté, acquit des animaux curieux — on n'était pas exigeant à cette époque — et se livra ardemment à son nouveau métier. Le succès le récompensait. Les gros sous pleuvaient, et la caisse s'enflait. Persévérer, persévérer quand même, c'était sa devise, la devise à laquelle il ne cessa de se conformer, et que plus tard, à mon tour, j'adoptai. Il se trouvait bien d'être courageux. Le ménage pros-

pérait, la famille se formait. Et la terrible catastrophe nous l'emporta soudain.

*
* *

Les premiers temps furent lamentables. Ma mère était accablée par le poids inattendu de son chagrin. Elle passa par toutes les phases de la désolation et même du désespoir. Il lui fallut toute une dose particulière de vaillance pour y résister. Mais nous étions là, nous, les petits, et il était urgent de songer à la maisonnée, de reprendre le métier, de se livrer à des occupations, pour gagner le pain quotidien. Elle travailla donc, dirigea l'entreprise. Seulement, que voulez-vous? une femme seule, dans ce monde, n'est pas suffisamment forte. Elle le sentit rapidement. Avoir affaire à des palefreniers brutaux, à des gars mal embouchés qui parlent aux gens comme aux bêtes, ce n'est pas commode. Un cerveau d'homme est indispensable à pareille tâche. Elle se remaria, épousa un peintre de Nantes, qui s'appelait Chevrier. Un brave cœur, ce Che-

vrier, très doux et très droit, qui menait bien notre barque, et nous montrait de l'affection. Deux ans s'écoulèrent heureux et calmes. Et, lui aussi, subitement, il mourut. Tous ces souvenirs me sont présents et pénibles. Le bon Chevrier avait pour moi des câlineries. Il ne me fit jamais de mal ni de peine. Dans les brouillards de mon enfance, il m'apparaît comme le continuateur de mon père, comme un autre père et je l'ai pleuré. Malheureusement, lui parti, l'isolement, l'inexpérience des choses conseillèrent encore sa veuve — qui était veuve deux fois — et elle pensa à un troisième mariage. Elle devint madame Faïmali. Faïmali était un Italien emporté, rageur et tapeur. Il s'empara de la direction de la famille. J'avais bien, pendant quelques années, échappé à ses violentes humeurs. On m'avait mis en pension chez un de mes oncles, qui était journalier, à Rouère, un petit bourg de la Mayenne. J'avais, dans cet asile affectueux, appris à lire et à écrire. J'étais élevé chez les frères. Je fis ma première communion. De là datent mes misères. Après la cérémonie, je dus rejoindre

mes parents, et les accompagner. Oh ! je connus Faïmali, et je connus ses poings, et je connus ses injures. En ai-je reçu des coups de sa large main ! Il n'était pas mauvais, mais rien n'égalait sa violence. Pour un oui, pour un non, des gifles, et de belles ! Il ne soupçonnait pas la patience. Sa façon d'être paternel consistait à corriger. Je n'y résistais pas, et ma mère, faible pour son mari, ne savait pas me défendre. Moi non plus, je ne me défendais pas, j'avais pour toute riposte mes larmes et mes plaintes. Et, comme cela ne produisait pas d'effet, un beau matin, où j'avais été particulièrement battu, et où j'étais tout endolori, je m'enfuis. J'avais quinze ans. J'étais robuste et j'étais fier. Je gagnai la montagne. C'était près de Varennes ; j'avais couché, la nuit précédente, dans la chambre où s'était arrêté Louis XVI. Vraiment, je ne pouvais plus tenir à cette situation inférieure et abominable. Je prévoyais bien des déboires, une bataille continuelle à soutenir contre les difficultés humaines. Bah ! Je ne doutais pas de moi, ni de mon étoile, et, libre, indépendant,

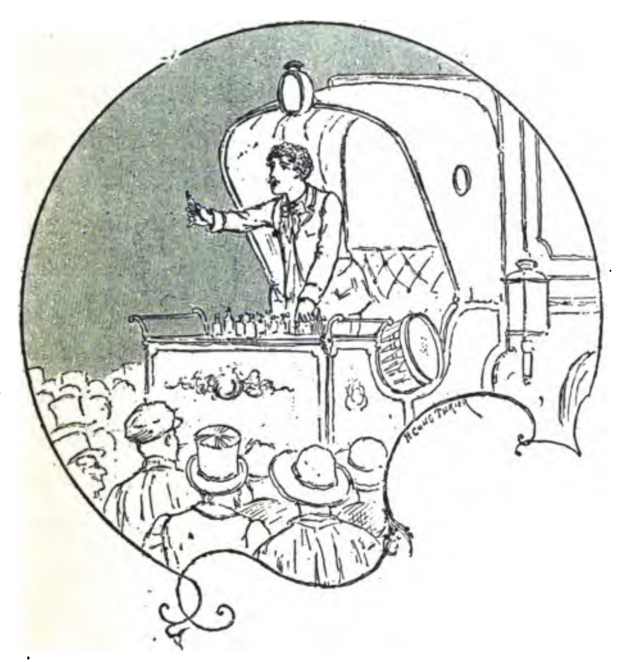
sûr de mon vouloir, à l'abri du martinet redouté, je respirai. Il est vrai que, fouillant mes poches, j'eus une impression d'inquiétude : je possédais cinq sous — pour monter mon ménage.

*
* *

L'une des causes, la principale peut-être, des fureurs de Faïmali était la jalousie. Je venais de débuter devant le public. Après avoir, deux années durant, fréquenté les animaux, vécu avec eux et auprès d'eux, je m'étais senti assez brave pour les affronter en tête-à-tête. Ils n'étaient pas bien méchants. On entrait dans leur cage comme chez soi. Ils avaient l'habitude du monde, et ne grondaient que pour faire valoir leur visiteur. Je m'étais progressivement apprivoisé à les voir et à les fréquenter. C'est par le loup que l'on commence et par le lion que l'on finit. Mais du loup au lion, il y a des étapes nombreuses, autant que de variétés. Je fis tour à tour connaissance avec les chacals, qui sont moins

aimables que les loups, avec les léopards, qui sont moins aimables que les chacals, avec les hyènes, les panthères et les lions, qui sont moins aimables encore que les léopards, les chacals et les loups. J'en devais fréquenter bien d'autres, dont l'amabilité laisse fortement à désirer. Naturellement je me faisais à ces redoutables contacts, et plus j'avançais dans mes relations, moins je ressentais d'émotion. A la longue, cela me semblait tout simple. J'entrais dans le domicile de mes hôtes à dents aiguës comme dans le mien. Et ce que le vulgaire prend pour une menace, ces lèvres retroussées et frémissantes, ces mâchoires blanches et hérissées, je le prenais pour un sourire accueillant. De fait, aucun risque. En ce temps-là, on n'avait pas de réelles audaces. On savait, en poussant la grille, que ce n'était pas un ennemi qui vous guettait. Avait-il mauvaise disposition ou mauvaise allure? Un coup de fouet le rendait meilleur. M'étant fait tous ces raisonnements, maître absolu de mon sang-froid et de mes nerfs, j'avais conquis vite la faveur. Tout jeune, mince, élancé, j'intéressais,

et mon âge me valait des succès que mon beau-père n'obtenait pas. De là, son irritation.



Mesdames, Messieurs ! Si toutefois il était possible...
(Page 26.)

Le maître n'aime pas l'élève qui le surpasse. Et je le surpassais. Les applaudissements m'accueillaient dès que je me montrais, et, lorsque je me retirais, me suivaient dans la loge, où

j'en distinguais le bourdonnement prolongé. L'ennui, qui se mêlait à mon succès, c'était de penser à la manière qu'avait mon beau-père de m'applaudir — sur la joue. C'était toujours flatteur, mais peu agréable. Euh ! Je ne lui en veux pas, au bonhomme. Qui n'a ses faiblesses ? Il vengeait les blessures de son amour-propre. Au fond, je suis convaincu qu'il éprouvait pour moi une sorte de tendresse, qu'il ne savait pas exprimer. En de telles conditions, il n'y avait qu'un parti à prendre : la séparation. Je me gardai d'en parler. Car, si j'étais le rival, j'étais aussi l'attrait. Je plaisais à la foule, et je faisais les recettes. On ne m'eût pas donné facilement la clef des champs. Le mieux était de m'éclipser sans souffler mot. J'aurais à coup sûr de durs moments à passer. Est-ce qu'on recule, presque enfant, devant une aventure ? L'incertain n'effraye que ceux qui connaissent la vie. Et je me lançai, sans secours, sans argent, sans appui, hors du toit inhospitalier sous lequel j'avais trop subi de souffrances et morales et physiques.

*
* *

J'étais tout enthousiasmé et tout joyeux de mon coup de tête, et les premières heures d'émancipation me furent délicieuses, malgré la pauvreté de mon bagage et le vide de ma bourse. C'est bon d'être à soi-même son seigneur, et de ne rien attendre d'autrui. Oui, mais lentement, mon estomac se creusait. Une miche me nourrit une journée et je me rafraîchis au creux d'une source. J'errais sur la montagne, me baignant d'air pur et de liberté. Le lendemain? Je n'en avais nul souci. C'était le présent qui me rendait heureux. Et le lendemain vint quand même, et sur mes cinq sous il ne me restait guère. Je courus les fermes; on y est bienveillant, une tasse de lait, un relief du repas de midi, cela s'offre au passant affamé. Je mangeai ainsi et je dormis dans des écuries. Combien de temps dura cette bohême? Une semaine au plus, et la mélancolie me saisissait. Retourner là-bas, non, non, mille fois non! J'appréhendais l'accueil qui m'était sûrement réservé. Que décider alors?

Pas d'ouvrage, et je ne consentais pas à vagabonder, à traîner oisif de porte en porte, à me croiser les bras. On a ses petites dignités et sa petite conscience. Ma mélancolie se changeait en tristesse, ma tristesse en accablement. Je descendis dans la ville toute proche, où retentissaient des bruits de cymbales et de grosses caisses. Sur la grande place, une voiture compliquée était arrêtée, et sur le siège, très grand, très large, empanaché, doré sur toutes les coutures, la poitrine constellée de décorations que la chancellerie ne soupçonnait pas, un homme pérorait. Il s'était formé autour de son éloquence un auditoire. Il arrachait les dents par la meilleure méthode. Les paysans écoutaient, se tâtaient, ne montaient pas. Je me mêlai à la foule et je fis comme elle, et les minutes s'écoulèrent et les bonnes gens disparurent, et je demeurai là tout seul.

Le charlatan m'aperçut.

— Eh bien ! mon garçon, faut-il t'en enlever une ?

— Non, ce n'est pas une molaire qui me gêne, répondis-je.

— Que veux-tu alors ?

— Je voudrais soigner vos chevaux, qui en ont diablement besoin.

J'étais avenant. J'avais bonne mine et le brave homme n'était pas insensible. Il me fit grimper à ses côtés. On causa. Je lui racontai une partie de mon histoire. Il en fut attendri, et me dit :

— Tope là ! Je te nomme mon palefrenier en chef.

— Il y en a d'autres?

— Allons donc ! Tu seras tout seul, et, de cette façon, tu n'auras pas de mal avec tes inférieurs. Sais-tu battre la caisse?

— Admirablement.

— Je te nomme aussi mon tambour-major !

Et il riait. Il était très gai. Bonne nature, visiblement, il n'avait qu'un tort, c'était d'être légèrement avare. J'allais l'apprendre à mes dépens. Mais je n'avais pas le choix. J'acceptai ses propositions et je me mis consciencieusement à brosser son équipage et à battre son tambour.

*
* *

J'étais content. Je savourais le plaisir des premiers appointements. N'être à la remorque de personne, ne point charger les siens, se dire qu'on est capable de vivre sans aide, par ses uniques forces, c'est une intime et profonde satisfaction et c'est aussi un orgueil — pour un adolescent. Si subalterne que fût mon métier, je le bénissais. J'étais un homme, l'égal de qui que ce fût. Ne puisais-je pas mes ressources en moi-même? Et pourtant, ce n'était pas la richesse qui me venait. Mes mois étaient bien maigres et mes dîners n'étaient pas gras. N'importe! Le semestre que je passai d'abord me réconforta, me donna confiance. Mal rétribué, soit. Mais indépendant. Et, tout jeune, je n'étais pas difficile. J'avais ma suffisance à table, de bons rêves sur ma paillasse, et quelquefois — déjà! — de flatteuses œillades des femmes. Je puis me permettre de l'avouer, maintenant que sont venues les morsures du temps — et les autres, — j'étais fort gentil, et beaucoup me regardèrent. J'avais

des réciprocités. Et, un beau soir, le patron, qui payait peu, trouva qu'il payait trop.

— François! mon ami, nous allons nous séparer.

— Est-ce possible?

— C'est certain. Je ne suis pas assez fortuné pour travailler plus longtemps. Je vais être rentier.

— Et vos chevaux?

— Je les vends.

— Et le tambour?

— Je le crève. — Que veux-tu? Il y a de mauvaises années qui vous obligent à vivre de vos rentes.

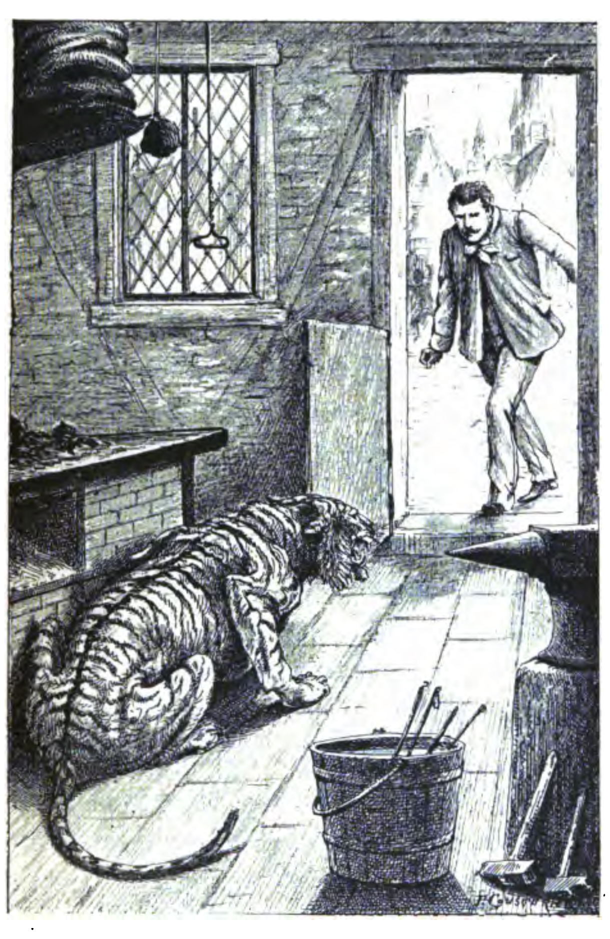
Et il fit comme il disait, vendit ses douteux percherons, très bon marché, creva mon cher tambour — et me renvoya. J'avais encore cinq sous, les cinq sous du Juif errant. Seulement, avec cela, du crédit. J'achetai un assortiment, et, me rappelant mon père, je recommençai sa jeunesse, en commençant la mienne, invitant le chaland, le guettant, le retenant, l'entortillant. J'avais des côtés d'orateur et mes boniments produisaient leur effet.

Un événement survint, qui faillit tout bouleverser.

Un jour, je m'étais arrêté dans un village vosgien. La maîtresse d'hôtel — un *Cheval blanc* quelconque — me remarqua. Elle eut l'idée de me recommander à une épicière de ses amies, et j'entrai dans la cassonade. L'épicière était jolie, quoique mûre ; elle gar dait certaines flammes en son cœur désabusé. Je manquais d'audace et je n'osais parler. Elle, elle était moins timide. Elle me proposa de m'adopter. Ce que j'étais gâté ! Je l'étais de toutes les façons. Mais cette position ne concordait pas avec mes idéals. L'épicière, passe. L'épicerie, non.

*
* *

Heureusement, au cours de mes fonctions auprès de l'arracheur de dents, qui était aussi inventeur d'un onguent mirifique, je m'étais exercé à faire des discours en plein air. Je savais l'art d'accaparer l'attention des foules, d'assembler de grands mots et de belles



Dans un coin, accroupi, je distinguai l'évadé. (Page 41.)

phrases, et de les dégoiser avec cette emphase qui convient aux naïves oreilles des campagnards. De temps en temps, quand mon chef était fatigué, je le remplaçais à sa tribune et c'était lui qui se chargeait des roulements sur la caisse. Cela m'avait fait une réputation.

Je me vois toujours, debout, la voix chaude, le geste large, énumérant les vertus de la pommade que nous débitions : « Mesdames, Messieurs ! Si toutefois il était possible d'obtenir de vous quelques minutes de silence, je serais à même de vous dire à tous le motif qui m'engage à paraître devant votre honorable assemblée. »

Ici, un roulement. Je continuais : « Mais avant de rien entreprendre, je croirais manquer à mon devoir et aux bonnes traditions de la civilité française, si je n'avais celui de vous saluer tous, sans exception, respectueusement. »

Autre roulement. Le public s'approchait. Quelques-uns me rendaient mon salut. Des femmes disaient : « Il est gentil, le petit ! »

Et je reprenais : « Permettez-moi donc, Mesdames et Messieurs, de vous présenter mes civilités les plus respectueuses.... Beaucoup de personnes, me voyant paraître sur cette place, vont sans doute porter des jugements plus ou moins téméraires à mon égard. Les unes vont dire : « C'est un marchand d'on-« guent, de *têtes suisses* ou de vulnéraire. » D'autres : « C'est un dentiste ou peut-être un « docteur ou un pharmacien... » Non. Je ne possède aucun de ces titres, ni même aucune de ces qualités. Car si j'avais un titre aussi élevé que celui de médecin, une qualité aussi noble que celle de pharmacien, je ne serais pas assez petit homme pour venir les déshonorer ici, en place publique... »

Et l'onagre grondait plus que jamais. Quels roulements ! Cela permettait de reprendre haleine. Car le roulement, c'est notre verre d'eau sucrée, à nous. « Mais malgré cela, continuais-je, malgré cela, Mesdames et Messieurs, rappelez-vous que, dans un instant je vais faire voir à l'homme et à la femme ce qu'ils n'ont jamais vu de leur vie. Si je ne

réalise pas mes promesses, je m'engage à perdre mille francs, à les verser, séance tenante, au tronc des pauvres. Tout ce dont je vous prie, c'est de ne pas me juger avant de me connaître... »

— Non! non! interrompaient des voix convaincues et généreuses.

« Dès que je vous aurai dit mon nom, qui je suis et quels sont mes antécédents, alors là, vous me jugerez tous, comme bon vous semblera. Mais ce que je vous prie instamment de m'épargner, c'est de m'assimiler à ces individus qui viennent journellement, sur vos carrefours, exploiter la crédulité du peuple, autrement dire, à ces charlatans effrontés, qui, par leur organe, par leurs plus ou moins triviales expressions, ne peuvent que choquer la délicatesse des auditeurs... »

Nouveau roulement. Je buvais un peu d'air. Le raflafla s'éteignait doucement : « Mais enfin, Monsieur, me direz-vous, que venez-vous faire sur cette place? A cela je répondrai simplement : *Naturam studendo miserias disco.* »

Ah ! dame, vous savez, le latin, ça fait de l'effet sur les masses. J'en suis d'autant plus sûr que je ne le sais pas moi-même.

*
* *

Les paysans ouvraient de grands yeux. Quel savant j'étais ! Et par bonté d'âme, je leur traduisais ma citation : « Autant vous dire qu'après avoir étudié la nature je viens au secours de ceux qui souffrent. Et il n'est pas de fortune qui préserve de la souffrance. Le plus riche de votre endroit — serait-il millionnaire — n'est pas heureux, cloué sur son lit. C'est donc un remède efficace que je viens vous apporter, le plus efficace de tous... » Roulement prolongé. « ...Tenez, voici un flacon qui contient le soulagement de l'humanité. Ah ! ne croyez pas que je vais vous annoncer que je détiens la panacée universelle, propre à guérir tous les maux. Non, Mesdames, non, Messieurs, mon flacon ne possède que trois propriétés. Il guérit peu, mais il guérit bien... »

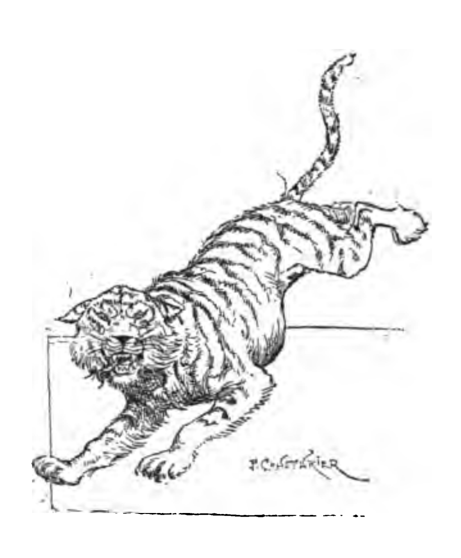
L'attention était éveillée. Évidemment je

cessais d'être le vulgaire saltimbanque, qui trop embrasse et mal convainc. Je devenais un spécialiste. J'intéressais. Et le roulement ordinaire ayant ponctué ma déclaration, je n'étais plus embarrassé pour énumérer les avantages de ma drogue. Elle était souveraine pour les entorses au pied ou les foulures au poignet, souveraine également pour les étourdissements, gastrites, gastralgies, douleurs nerveuses et spasmodiques des nouvelles accouchées, souveraine toujours pour les enfants affligés de la teigne ou de la gale... Et, ayant exposé, avec détails et moyens de s'en servir, tous les avantages de ma marchandise, j'ajoutais dans un bel élan emporté, inspiré : « Tenez, braves gens, je suis chrétien, apostolique et romain, comme vous... » — Et je faisais un vaste signe de croix. — « ...Mais j'ose lever les bras devant Dieu, qu'il me les paralyse, qu'il me fasse tomber raide mort, si, dans les huit jours, vous n'êtes pas, en suivant mes prescriptions, guéris radicalement, car je ne connais pas le soulagement, je ne connais que la guérison. »

Et venait ensuite la vente : « Vous allez me dire : « Monsieur, pour un remède si efficace, « vous allez nous demander bien cher. » Non, braves gens, non. Si j'en demandais cher, j'en priverais le père de famille, celui surtout qui est exposé à toutes les affections occasionnées par les rudes labeurs de la campagne, celui qui sue sang et eau pour élever sa petite famille. » Et, pour appuyer mes affirmations de témoignages et de preuves, j'étalais des certificats, j'en citais les signatures, généralement ronflantes et parfois imaginaires, et je terminais par le *decrescendo* habituel : « Je ne vous le vendrai pas 4 fr. 50, comme dans mes dépôts, ni même 3 fr., ni même 2 fr. 50, ni même... » Et j'arrivais à la modique somme de vingt sous, et l'on s'arrachait le produit mystérieux, et l'on nous bénissait, et l'on partait plein de confiance, tandis que nous rentrions contents de la bonne journée.

C'est singulier, avec ces harangues, faites pour prendre le badaud, je m'étais créé une ressource que je ne soupçonnais pas. Ma ré-

putation de beau parleur s'étendait, et, quand je me trouvai, une fois l'épicerie lâchée, derechef sur le pavé, c'est à cette facilité d'élocution que je dus de ne pas mourir de faim — et d'ennui.





CHAPITRE II

Donc, sur ma bonne mine et sur ma bonne réputation, je fus engagé par le directeur d'un musée de figures de cire, que j'avais mission de montrer et d'expliquer aux spectateurs, qu'à la porte, dans les entr'actes, je séduisais par des airs de piston. Dans l'établissement Lécuyer, l'un des plus complets d'alors, étaient représentés toutes les célébrités contemporaines et les épisodes à sensation du moment, sans compter les scènes antiques et les personnages de la vieille Grèce et de la vieille Rome. Je m'arrêtais devant les diverses compositions, et je les faisais admirer, tout en répétant un petit cours d'his-

toire très abrégé sur chaque figure et sur chaque groupe. Ma mémoire étant très fidèle, ce m'était un jeu. Les visiteurs affluaient et ce n'était pas une sinécure. Mais je ne me plaisais qu'à demi dans ce monde de cire, au milieu de ces masques immobiles, sauf deux ou trois qui étaient articulés, et mon exubérance, mon besoin de lutte n'y trouvaient pas leur compte. Il y a, dans cette vie parmi les impassibilités, une gêne indéfinissable. J'avais bien, pour me récréer et m'ensoleiller, après les longues semaines qui se succédaient toutes les mêmes, les dimanches, où apparaissait au comptoir une toute jeune fille délicate et charmante. Quand elle était installée auprès de la maîtresse du lieu, je me sentais plus gai, et je la regardais, — tout en soufflant dans mon instrument de cuivre, — du coin de l'œil. Nous étions bons amis et j'avais de folles envies de jouer avec elle. Impossible, j'étais un fonctionnaire à l'attache. J'avais le devoir d'être grave, et c'est à peine si, au moment du repas rapide, dans l'arrière de la baraque, il nous était permis de donner le vol à nos

rires d'enfants. Nous grandissions ensemble, et, dans mon cœur, naissait et croissait un sentiment très doux pour cette petite personne qui se formait et embellissait à vue d'œil. J'éprouvais toutefois une sorte de malaise. La compagnie de mes immobiles pensionnaires me pesait, et Maria, la jolie Maria, qui me manquait quand elle était absente, m'impressionnait trop quand elle était là.

Un jour, la ménagerie Bernabo s'installa dans notre voisinage. Je me sentis repris de ma passion pour les bêtes. Elle en contenait beaucoup, et des plus redoutables par l'aspect. Et puis elles remuaient, du moins elles ne restaient pas les yeux fixés éternellement, dans une invariable pose ; elles secouaient leurs crinières, rugissaient, grognaient, sifflaient, menaçaient, ouvraient d'énormes mâchoires hérissées de crocs innocents. C'était le mouvement, l'activité. Je fus tenté, d'autant plus que je ne serais pas précisément séparé de mes secrètes affections. On voyageait presque régulièrement de compagnie. Aux étapes se retrouve le même personnel. J'allai m'offrir, et

au lieu de continuer à chanter la magnanimité du lion de Florence, qui rendait les enfants à leurs mères, j'exaltai la férocité des lions de Nubie ou d'Abyssinie, qui mangeraient volontiers la mère avec l'enfant.

*
* *

Que voulez-vous? Je n'en tire pas d'orgueil. L'amour du danger fut toujours dans ma nature. Et pour le satisfaire, je ne rencontrai pas, dans ces geôles, où sont prisonniers les rois du désert, tout ce que j'avais rêvé. Ils étaient mous, ces rois, et les vice-rois, qui sont les tigres, et les princes du sang, qui sont les léopards, et les princesses qui sont les panthères, n'avaient pas les méchancetés que j'avais espérées. On pénétrait dans leur chenil, — eh! vrai, ce n'était qu'un chenil, — et ces êtres dressés, sortant de leur sommeil, levaient un œil béat, se soulevaient comme pour saluer, grognaient aimablement, avaient l'obligeance de se déranger sans un coup de fouet, et donnaient la folle envie de

les secouer par la crinière, en leur criant : « Tâche d'être féroce, imbécile ! »

Pas du tout, je sortais. L'animal s'assoupissait. Il n'y paraissait plus rien de ma visite.

C'est ainsi que je fis mon apprentissage. Je m'impatientais d'être si bien reçu, et lorsque je m'éloignais — toujours sain et sauf — des cages effroyables, j'avais des rires et des haussements d'épaules. Quoi ! ce n'était que ça, un fauve ! C'était un caniche ! Je croyais dresser un rebelle, et je me heurtais à un inoffensif. J'étais humilié. Je n'avais accepté mon nouveau métier qu'avec l'espoir de combattre, d'être fort, d'être victorieux. Et de quoi étais-je victorieux ? De rien. D'une faible créature, vaincue avant de m'avoir vu.

Néanmoins, j'allais, accomplissant ma tâche ; je passais en revue toutes les fureurs imaginaires de ces individus sans audace. J'essayais de les surexciter. Il n'en était pas un qui bougeât. Et dominant mon désappointement, navré, mais ambitieux d'avenirs imprévus, je persévérais, j'avais des insolences et des brutalités pour les plus cruels de mes

hôtes. Oh! s'ils se révoltaient! comme je saurais les réduire!

On m'a demandé, sur ce sujet, mon impression. Avais-je peur? Oui, j'avais peur d'avoir l'air ridicule ou godiche. Ma grande vanité me tenait. Une vanité virile que je ne répudie pas. Une vanité qui coûte cher quelquefois, et à laquelle, cependant, on est heureux d'avoir obéi. C'est là, c'est dans cette absence de périls que je rêvai de périls à chercher. Idée d'enfant! Soit. Cette idée d'enfant m'a poursuivi. Le sauvage me séduit. L'apprivoisé m'écœure. L'impossible m'attire. La bataille de la volonté, malgré des égratignures, a ses charmes. Je le devinais, dans mes tournées faciles, et je possédais tout mon plan à développer, à accomplir. Voyant la bête domptée, je songeais sans cesse à la bête indomptable.

*
* *

Cependant nous voyagions, poussant lentement vers le midi, nous arrêtant dans les grandes villes, tantôt ici, tantôt là, d'Orléans

à Blois, à Tours, à Angoulême. Pas d'incidents. Toujours le même débit monotone, devant les mêmes sujets et devant un auditoire qui me paraissait le même, ayant les mêmes sensations et les mêmes curiosités. Nous atteignîmes Bayonne. Un grand calme sous le ciel bleu; au lointain, les Pyrénées aiguës, et des souffles rafraîchissants qui venaient de la mer. Dans ce beau décor, je continuais mon petit métier avec des lendemains qui ressemblaient aux veilles. Ma fonction consistait en un perpétuel recommencement. Hier, aujourd'hui, c'était même chose. Et le jour qui venait serait vraisemblablement comme les jours en allés. Quand un événement inattendu, que je me rappelle comme un bonheur, trancha tout à coup sur la grisaille de mes journées.

Une après-midi, la représentation allait s'ouvrir. L'orchestre était à son poste, se livrait à la cacophonie des accords; on se pressait au bas des marches en bois qui donnaient accès dans l'antre. Un cri retentit, un cri épouvanté : « Athir s'est échappé. »

Athir, c'était un jeune tigre royal, réputé, grâce peut-être à des exagérations voulues, pour sa cruauté. Tout le monde l'avait vu rôder derrière ses barreaux, où il frottait sa croupe, en agitant sa queue en colère. C'était le seul de nos animaux qui ne fût pas un endormi. Ses prunelles rondes, où brillaient des parcelles d'or, se rougissaient parfois dans une vision de sang. On venait aisément à bout de lui dans la ménagerie. Mais dehors! Rendu à la liberté, au grand air, tenté par la proie facile, c'était un danger terrifiant. En une seconde, les amateurs détalèrent, cherchant un refuge, s'enfermant dans les maisons, gagnant les toits, grimpant, à défaut de mieux, aux arbres rencontrés.

Enfin! l'occasion m'était offerte de me mesurer avec la force. Je marchai. Je m'enquis. Je suivis la piste longtemps, longtemps, sous le soleil qui brûlait. J'éprouvais l'émotion de l'adolescent, à son premier duel. Serais-je digne de moi, digne de ceux qui me regardaient, de ceux qui m'aimaient? On ne sait jamais avant.

Quelqu'un, par une fenêtre entre-baillée, me dit presque bas, par crainte que le tigre ne l'entendît, je présume :

— Il est là !

Et le doigt de ce brave me désignait un atelier de serrurerie, dont la porte en effet était béante, et dont l'intérieur, à cause de l'aveuglante clarté du jour, semblait un gouffre d'ombre. Je me précipitai. Tout d'abord, je ne vis rien. Du noir partout. Ce ne fut que l'affaire de dix secondes. Je me familiarisais avec l'obscurité, et, dans un coin, accroupi, prêt à se ruer, la gueule bavant et l'œil en feu, je distinguai l'évadé. Une seconde de plus, et il allait bondir, m'étreindre, me déchirer. Je pris les devants et ce fut moi qui bondis. Que de hurlements, que de rages, que d'écume ! Ce corps-à-corps dans la demi-nuit, moi haletant, lui enragé, fut court. S'il ne l'avait été, j'étais perdu. Je le saisis de mes deux mains, qui sont solides et larges, par la peau du dos, je l'enlevai sur mes reins, et sous ce poids énorme, sans trébucher, sans faiblir, je m'acheminai d'un pas égal et ferme

vers la ménagerie. Vous jugez si je fus félicité !

Et je pensais : « Si ma chère Maria sait cela, elle sera joliment contente. »

*
* *

On supposera qu'à la suite de cet exploit qui fit grand bruit, ma situation fut faite. Pas du tout. La chance décidément me fuyait. Mon directeur voulut passer en Espagne, et, en Espagne, à quoi pouvais-je servir ? J'ignorais la langue, et toute ma faconde devenait inutile, puisqu'elle devenait incompréhensible. Je n'étais pas plus avancé qu'au temps où le dentiste me congédia, si ce n'est que j'avais économisé quelque argent. Un ami, chef mécanicien du train impérial, me proposa de m'emmener dans le fourgon. Ce bon Debrieux ! Il me rendit un fier service. A Bordeaux, le peu que je possédais me permit de me livrer à la fabrication de petits ballons que je vendais assez bien. Je gagnais ainsi l'indispensable et je pouvais attendre. Mais ce n'était pas

l'affaire de ma nature. Tout en m'acharnant à ma besogne, je cherchais. Je trouvai. Un naturaliste du Havre me prit avec lui, et, dans ce port de mer, je rencontrai une nouvelle ménagerie, la ménagerie Planet, où je réussis à me faire agréer. J'avais travaillé, étudié, observé. Ma passion avait maintenant sa logique et son programme. Je me lançai hardiment dans la carrière rêvée. Je me sentis puissant, je compris que le regard de l'homme domine le regard de la bête, et, dès ce moment, je fus sûr de moi. On me considérait et je n'étais plus malheureux. Persévérant, j'avais maté la mauvaise fortune, et je ne m'inqüiétais pas de l'avenir. Alors, je réfléchis que Maria, orpheline, recueillie par de bons parents, serait une compagne incomparable, et mêlant à mes rêves d'homme mes souvenirs d'enfant, je reportai sur elle toutes les tendresses de mon cœur, et je sentis que, sans mon idole, je ne serais jamais heureux. Nous nous rencontrions souvent, étant de la même famille nomade, qui fait ses haltes à peu près aux mêmes endroits, régulièrement.

J'osai lui avouer mon secret. Elle rougit un peu, ses yeux se mouillèrent, et sa main se posa dans la mienne.

— Je vous épouserai, disais-je.

— Je veux bien, répondit-elle.

Nous étions fiancés, fiancés à l'insu de tout le monde, et, tout timide, je reculais devant la demande officielle. Elle était convaincue du consentement. Encore fallait-il faire la proposition.

Je m'y résolus, et je me rendis chez M. Lécuyer, avec qui j'avais toujours eu les meilleurs rapports. Cela ne m'empêchait pas d'avoir un poids sur l'estomac, un poids lourd comme une montagne. Mais je me raisonnais. En somme, il n'y avait pas doute. Pourquoi me la refuserait-on? J'étais honnête, brave, je gagnais plus que mon pain, et même plus que le pain pour deux. Était-ce bête de se troubler tant? C'était fait d'avance. Et mes réflexions me réconfortant, je me présentai le sourire aux lèvres, et je parlai sans émotion apparente.

— Êtes-vous fou, mon garçon?

J'entends cette parole. La déception que j'en ressentis est inexprimable. Je ne sus que balbutier. Des larmes me suffoquaient. Je me retirai tout étourdi, un nuage sur les yeux. Et ce n'est que dehors, en plein air, mes esprits retrouvés, que je grondai, en serrant les poings :

— Je l'aurai quand même.

*
* *

Très tourmenté, triste, abattu, je regagnai le petit logis où je dormais. C'était très beau de se dire : « Je l'aurai quand même. » Mais comment? Comment? Le point d'interrogation se dressait, insoluble. Elle m'aimait, je l'aimais — oh! je l'aime comme à la première minute — et n'ayant rien, n'étant rien, j'allais la perdre! Je réfléchis, je combinai, je calculai. Tiens! mais, avec ce que j'avais recueilli peu à peu, je pourrais peut-être acheter, moi aussi, une cargaison de bêtes. Ayant mes idées, je rénoverais le métier. Je ferais fortune. Ce ne serait plus le vulgaire montreur

d'animaux dociles que je donnerais en spectacle, mais bien un vrai lutteur, qui s'en irait où l'on voudrait, se colleter avec des férocités. Je connaissais bien mes carnassiers. J'avais remarqué qu'ils frémissaient sous une prunelle fixe, au son d'une voix mâle. Après tout, il n'est pas utile d'être millionnaire pour se payer le luxe d'une collection rugissante. On s'entend, entre hommes de même vocation. Je me risquai. On me conta qu'une fête se préparait à Lyon, que Maria y serait. Je partis pour Lyon. Je fis, comme on dit, feu des quatre pieds. Je me procurai des bêtes qui paralysaient le courage des plus audacieux, et, sans compter, je leur livrai ma peau. Il y a un Dieu pour les amoureux. Ma tentative plut. On m'acclama. J'affrontais, il est vrai, l'inconnu. Je me gardais de montrer niaisement mes monstres. Je les bousculais, je les corrigeais, je les bravais. Ils avaient véritablement des allures mauvaises, et, les quittant, je surprenais invariablement des soupirs de soulagement. Dame! Ce n'étaient plus les moutons du passé. Il y avait bataille

constante, carnage possible. Deux fois par jour, quatre fois les dimanches et fêtes, j'exposais réellement ma vie. Et c'était une nouveauté.

Je confesserai que j'étais mal organisé. Une tente en toile grossière, appuyée sur des pieux qui la crevaient, abritait de pauvres diables de lions affamés, auxquels ajoutaient de l'effroi plusieurs figures inquiétantes de camarades africains. Je n'énumère pas. A quoi bon? Vous avez vu ces choses, mes contemporains, ces tristes choses, ces réduits grillés où s'énervaient des puissances musclées. Vous avez vu leurs pupilles dilatées, leurs museaux renfrognés. Je les visitais, et, les visitant, j'ignorais généralement si je sortirais de ma visite. Ils n'étaient pas régulièrement de bonne humeur, mes hôtes. Les frais étaient lourds, et la nourriture coûte. Il m'arriva de mal dîner, et même de ne pas dîner du tout, pour les servir honorablement. Si j'avais trop empiété sur leur ration, ils se seraient, je pense, rattrapés sur mes entrailles.

A force de batailler, j'attirai les chalands.

On se répétait que j'avais bonne prestance, que j'étais un original travailleur. Et l'on accourut. Et, assez vite, ma foi, j'eus acquitté mes dettes. J'étais propriétaire. Propriétaire absolument : je ne devais pas un centime.

Je retournai vers M. Lécuyer. Je redemandai la main de ma désirée Maria.

— Je ne suis plus employé, monsieur Lécuyer.

— Je sais, je sais, mon garçon.

— Je possède. J'exploite. Avez-vous changé d'idée ?

— Eh ! mon garçon, ça pourrait aller. Mais vous n'êtes pas raisonnable. Votre conduite est mauvaise. Les femmes ! Les femmes ! Et surtout cette Anglaise ?

— Cette Anglaise?

— Je passerais sur le reste. Mais l'Anglaise...

— Quelle Anglaise ?

— Finaud ! Vous la connaissez mieux que moi.

*
* *

De quelle Anglaise était-il question ?

Certes, étant jeune, je n'étais pas sage. Jeunesse n'implique pas sagesse. Tout en gardant, au plus profond de mon cœur, mon inaltérable amour, j'avais été tenté et j'avais cédé. L'âme restait vierge; mais le plaisir est notre maître, à vingt ans. Et l'on ne cesse pas d'aimer, tout en s'abandonnant à des fantaisies. J'étais robuste et hardi. Et ma figure n'était pas laide. On m'accablait de poulets parfumés, de rendez-vous. La force plaît aux femmes et l'homme qui terrasse un lion devient, pour plus d'une, un héros et même un idéal. En ai-je reçu des invitations à me trouver dans un endroit écarté où de s'aimer en paix on eût la liberté? J'ai tout brûlé, tout oublié, ou à peu près. Tout au plus si je me souviens d'un billet qui contenait ces mots : « Je suis venue, je t'ai vu, je suis vaincue ! » et qui était signé Césarine, et de ce dernier vers d'un sonnet passionné :

Gladiateur farouche, as-tu peur des lionnes?

J'avais tous les bonheurs : la prose et les vers. J'enthousiasmai des grisettes et des

grandes dames, des bourgeoises mêmes, et des petites jeunes filles qui, sans se nommer, m'envoyaient des bluets, des myosotis ou des pensées. Remarque à faire : la femme galante est plus rebelle à ces entraînements. C'est dans le monde régulier, renfermé, apparemment austère et calme, que les caprices sont le plus fréquents. Ce qui, en réfléchissant, s'explique. Oh ! j'en conviens, j'ai fait des folies, j'ai connu les douceurs des boudoirs capitonnés. Mais rien de durable ne s'établit. Je prenais ce qui s'offrait. Qui de nous eût été plus récalcitrant? Joseph n'est pas comme Mme Putiphar : il n'a pas fait école. Bref, j'avais des aventures dans mes souvenirs, non pas sur la conscience. Des brunes, des blondes, avec qui j'avais ri toute une soirée et qui n'avaient pas laissé traces de leur passage. Charmantes sur l'heure, oubliées le lendemain. Au-dessus d'elles planait l'exquise vision de la délicate Maria, à qui je demandais pardon, dans ma pensée, chaque fois que le diable m'avait vaincu, le diable étant une diablesse.

Quant à l'Anglaise, je n'y comprenais goutte. Quoi ! Me reprocher précisément une liaison qui n'existait pas ! Je m'interrogeai scrupuleusement. Pas l'ombre d'une Anglaise dans ma mémoire. Le mieux était d'obtenir des explications claires de M. Lécuyer. M. Lécuyer s'en tirait par un rire narquois. Il se moquait de mes dénégations, me traitait d'hypocrite.

Cela m'agaçait. J'en vins à me fâcher, et je n'avais pas l'air, en vérité, d'un être qui se dérobe ou dissimule. Il était évident qu'une réponse catégorique était obligatoire.

— Voyons, me dit à la fin M. Lécuyer, je ne suis pas dupe. Vous êtes discret, c'est une qualité ; il est mal, très mal, de compromettre les femmes que l'on a. Mais, pour celle-ci, c'est trop manifeste. Tout le monde est fixé là-dessus. Comment ! Elle ne rate pas une séance, elle est sans cesse auprès de la cage où vous entrez, vous dévore du regard, et, dès que vous vous retirez, elle semble défaillir. Jolie d'ailleurs. Je vous fais mes compliments.

— Et moi, monsieur Lécuyer, je vous jure sur mon honneur que je ne l'ai jamais vue...

— Ah! C'est trop fort.

— Trop fort! Soit. C'est ainsi. Consentez-vous à une épreuve? Conduisez-moi près d'elle. Posez-lui la question. C'est brutal. Tant pis. Je tiens à ce que nous ayons le cœur net de cette mystérieuse intrigue.

M. Lécuyer accepta. Dans l'après-midi, comme s'ouvraient les bureaux pour le spectacle où je devais paraître, il m'accompagna dans la partie de la baraque où se rangeait le public. Nous n'eûmes guère à attendre. Au bout de cinq minutes, apparut une grande et belle femme, aux cheveux d'or, au teint à peine rosé, les yeux tout d'azur, la bouche fraîche et rouge, la taille souple...

— C'est elle, me souffla-t-il.

J'étais ahuri.

— Parlez-lui, répliquai-je.

Nous nous avançâmes.

— Pardon, madame, j'aurais, lui dit M. Lécuyer, le désir de vous faire une communi-

cation qui vous intéresse particulièrement.

— Ah! fit-elle.

— Mon ami que voici se marie.

— En quoi, je vous prie, cette communication m'intéresse-t-elle particulièrement? Est-ce qu'il se retire des affaires?

Elle s'exprimait avec un flegme invraisemblable pour une rivale déçue.

— C'est que, balbutia M. Lécuyer passablement décontenancé, c'est que votre assiduité à ces représentations, l'intérêt étrange que vous portez au dompteur nous causaient à nous, les parents, une certaine inquiétude...


Ah! fit-elle.

Elle se mit à rire, d'un rire hautain, presque insolent.

— Rassurez-vous, monsieur. Je suis veuve et je cherche à me distraire. Et si je suis

assidue à cette ménagerie, c'est que je veux être là quand monsieur, — elle me désigna du doigt, — quand monsieur sera mangé.



CHAPITRE III



La noce se fit à Angers. Il y eut bien quelques lenteurs. M. Lécuyer cherchait de nouvelles raisons pour éloigner l'union rêvée. Ma mère elle-même faisait attendre son consentement. Je pensais à des sommations respectueuses, car les sommations sont, dans ce cas-là, respectueuses, quand elle me l'envoya. Et, certes, il fallait, pour réussir dans nos projets, que nous fussions bien résolus, Maria et moi. Si nous n'avions tenu bon, tout était perdu. L'unique obstacle, cette invraisemblable Anglaise, étant écarté, il n'existait plus de barrière entre nous. Maria en rit beaucoup et m'aima un peu plus. Bref, le grand jour arriva.

Oh! que de monde! que de monde! La fête foraine battait son plein. Nous étions tous

rassemblés, les physiciens, les dompteurs, les gens du cirque et les gens des figures de cire. Comme, après tout, j'étais fort estimé de mes confrères, on se fit une joie, et même un honneur, de m'assister dans l'épreuve nuptiale. En de belles et larges voitures, on vit passer, à la suite de la mariée, les figures connues de Loyal et de ses filles, et de Schmidt, et de l'illustre Loramus, et, au banquet du soir, nous étions cent cinq. J'avais bien fait les choses. Je ne vous détaillerai pas cette soirée, ni le menu du festin, ni les charmes des danses. J'étais pris, en effet, par deux sentiments, qui m'empêchaient de voir ce que je regardais et m'empêchent encore de m'en souvenir. Ma femme était là! Ma douce et charmante femme! Elle me considérait et il s'échappait de ses yeux comme une tendresse enveloppante. Et j'avais le triomphe de l'avoir conquise, par ma volonté, — par nos volontés. — Tout avait été inventé pour nous séparer, nous rendre hostiles. Malgré cela, nous nous appartenions. Et, dans ce bonheur où je me berçais, passait une vision triste qui,

tout à coup, amenait sous mes paupières une larme inexplicable pour les indifférents. Ma sœur n'était pas là. Ma sœur, qui avait vécu ma vie, souffert mes souffrances, pleuré mes pleurs, était partie, elle. Elle avait traîné, comme moi, toutes les douleurs, éprouvé les chagrins du deuil commun, éprouvé la tyrannie des beaux-pères. C'était ma première compagne éternellement résignée... En ce repas, où j'étais heureux, elle eût été heureuse. Et la mort l'avait prise traîtreusement, à bout de forces, à bout de sang, à dix-huit ans. Le poète a dit : « *Nessun' maggior' dolor', che ricordarsi del tempo felice nella miseria.* » Il eût pu ajouter qu'il est une douleur aussi cuisante, c'est de se rappeler les jours tristes dans les heures où les rêves, rêvés ensemble, se réalisent.

On s'amusait fort, et l'on veilla jusqu'après-minuit, faisant assaut de gaieté, vidant gauloisement les verres, sans aller aussi loin que bien des bourgeois le supposeraient, parce qu'ils y vont.

Et le lendemain matin, en nous réveillant,

épanouis sous la clarté du soleil qui saluait nos sourires, nous, les héros de ces épousailles opulentes, en tâtant nos poches, en visitant nos tiroirs et nos porte-monnaie, nous eûmes à constater ce désastre : le néant. Nous n'avions pas un radis! Il est vrai que nous étions deux pour la lutte, deux qui nous adorions, et pour qui l'amour dorait l'horizon. Et cette propriété que j'avais su, une première fois, acquérir tout seul, nous saurions bien, unis, la rétablir et au centuple.

*
* *

Bref, en dépit de la pénurie présente, tout à l'heure constatée, nous n'étions pas inquiets. N'avais-je pas tout un plan dont la réalisation serait une révolution? A coup sûr, ce que je méditais n'avait été nulle part accompli. Il y avait de la gloire en perspective — et de l'argent. Et l'idée de n'être plus abandonné, de sentir un cœur battre à côté du mien, me réconfortait. J'avais un ménage. Je prévoyais une famille. Ce n'était pas le moment de se

laisser accabler. Jusqu'à ce que nous fussions en état de devenir nos maîtres, nous travaillerions chez les autres. Ce n'était pas difficile. Il me suffisait de me montrer pour être accueilli. J'allai trouver M. Schmidt, directeur d'une des plus grandes ménageries de l'époque. Je n'eus pas de peine à l'intéresser à ma fortune. Il me prêta quelques reptiles et m'engagea à m'installer à part. Ce que je fis. Les spectateurs n'affluaient pas. Mais il en venait assez pour nous faire vivre et même pour économiser. Car ma femme a toujours eu de l'ordre et, dès les premiers temps, je constatai avec joie en elle cette qualité précieuse. Cependant, nous ne restions pas à Angers, nous commencions une course sans interruption dans toute la France, allant du nord au midi, de l'est à l'ouest, suivant que s'ouvraient les fêtes locales, montrant partout nos pensionnaires. A Bordeaux, nous nous trouvâmes en même temps que le cirque Rancy, et des propositions alléchantes m'ayant été faites, j'y entrai. J'avais une situation agréable. J'étais régisseur, et la surveillance n'était pas fati-

gante. Ayant toujours eu de l'imagination, j'éprouvais un plaisir à inventer des numéros nouveaux, des scènes tantôt audacieuses, tantôt comiques. Je me rappelle une fantaisie où paraissaient des musiciens en quête d'engagement. J'imitais à merveille l'accent tudesque, et la salle entière riait à ces folies. Mais toujours j'étais possédé de mon idée. Mes succès de vaudevilliste ne me suffisaient pas. Des bêtes, des bêtes méchantes à dompter, des férocités à assouplir, c'est ce qui m'attirait. M. Rancy s'étant procuré deux loups-cerviers et un cheval sauvage, que nul n'avait pu ni seller, ni brider, je me proposai pour les présenter au public. Les loups-cerviers eurent des douceurs d'agneaux, et le cheval m'obéit et me porta, comme au manège. Il le fallait. Je n'aurais pas cédé et il céda. Cela me charmait. J'étais bien dans mon rôle, et dans ma carrière de prédilection. Ah! si, à ces exercices dangereux, je pouvais ajouter d'autres dangers, les dangers de mes rêves! J'y songeais, je poussais mon directeur à grossir sa troupe de fauves. Et je le convainquis. Il la

grossit; seulement pour la montrer, il appela un dompteur anglais. J'avais donné l'élan. Un autre profitait de mes essais brillants, prenait ma suite ou plutôt ma place. J'en eus des larmes et je sortis, heureusement un peu plus riche, de cette maison où j'avais droit d'espérer un avenir et qui me retirait la position présente, acquise, méritée. Bah! Effaçons cela. Les meilleurs ont de mauvais quarts d'heure. Et Rancy, qui est des meilleurs, n'échappa pas à la loi humaine.

*
* *

En somme, ce fut, comme on dit, un mal pour un bien. Je jugeai sonnée l'heure de mettre à exécution mes projets anciens, toujours caressés. Ma femme, que les difficultés de la vie et les imprévus de la lutte ne rebutèrent jamais, m'encourageait. Nous avions réuni quelques fonds, en nous condamnant à des sobriétés extrêmes et même à des privations. Ainsi nous ne mangions qu'une fois par jour, nous étions sans cesse à la peine. Nous

prenions sur nos nuits pour nos voyages, sur notre repas pour nos représentations. C'était une activité dévorante, l'activité de ceux qui voient le but et sacrifient le présent, brûlent la route et ne savent ni reculer, ni se ralentir, ni s'arrêter. La bourse s'emplissait bien un peu aux dépens de l'estomac. Plus tard, on se rattraperait. Résultat : le 15 août 1866, à Lyon, nous inaugurions un établissement modeste. Personnel : des crocodiles, des serpents et un singe, le singe Simon, qui faisait de belles grimaces, égayait notre intérieur et provoquait des rires inextinguibles. Nous demeurions dans un hôtel, tout près de Perrache, l'hôtel des Voyageurs, que tenait un excellent homme, le père Roman. Dans notre chambre, nous avions pour hôtes deux ou trois boas, qui dormaient du sommeil du juste sans qu'il fût besoin de les bercer. C'était là que nous avions établi notre centre. On nous y envoyait nos acquisitions. Entre autres, un soir nous y reçûmes plusieurs sauriens, caïmans redoutables qu'il s'agissait d'encager. C'était dans une grande pièce au fond de la cour qu'avaient

été remisés ces colis peu ordinaires. Nous y pénétrons, Maria et moi, avec quelques hommes portant des lampes et nous nous mettons à déballer. Vous devinez le charme de ce déballage. Le caïman, le crocodile, le gavial, l'alligator manquent absolument de grâce et de douceur. Non seulement ils vous ont des mâchoires organisées comme il n'y en a pas, l'inférieure immobile, la supérieure se refermant mécaniquement pour broyer la proie, et toutes les deux ornées chacune de cent soixante-quinze dents, mais ils sont préservés par une cuirasse qui défie l'attaque, et leur queue est un instrument de combat, qui renverse, écarte, brise et estropie. La queue blesse, la tête empoigne, le corps digère. Et c'est merveilleux, en vérité, cette structure; ces monstres sont admirablement protégés contre le danger des rencontres humaines. Et qui sait des hommes et des sauriens lequel a tort? Ils ont, pour saisir leur victime, l'immense appareil dentaire et, comme le déluge pourrait envahir leur intérieur, en même temps qu'ils avalent leur nourriture bien mâ-

chée, la nature leur a fait cadeau d'une soupape qui s'ouvre au fond de la gueule pour laisser passer un bœuf, mais se referme devant une goutte d'eau. Ils naissent par milliers. Les mères sauriennes pondent leurs œufs, les recouvrent de sable, sous le soleil ardent, au bord des fleuves, en Afrique et dans l'Amérique du sud, et la couvaison se fait sans couveuse. Un beau matin, sous un rayon, la coquille se fend. Un monstre de plus est né, et il a des frères. Et la chasse commence avec des harpons lancés dans les flancs; les chasseurs les tirent de l'onde, blessés, creusés, pantelants; ils les enferment dans de véritables cercueils moulés sur leurs formes et les envoient, pour des prix fort élevés, à des dompteurs, à des naturalistes, à des zoologistes. Le voyage est long, mais, pour distraire les voyageurs, muselés au préalable avec des ficelles ou des lianes, on les arrose de temps en temps. N'étant pas aimables de caractère, n'étant pas de bonne humeur à la suite de tant d'aventures, ils deviennent les plus féroces des créatures quand ils s'échap-



Je revins, éclairé par une torche. (Page 66.)

pent. Et les nôtres s'étaient échappés. Ah! quelle course! Tout le monde prit la porte, les lumières s'éteignirent. Nous restions tous les deux, dans l'obscurité profonde, en face de l'atroce péril invisible et remuant. Nous étions montés sur une table. D'un coup, les pieds s'abattirent. Nous allions d'une muraille à l'autre, effarés, cherchant l'issue, cherchant le salut, et le grouillement effroyable de ces bêtes nous suivait avec de grands bruits que faisaient contre les dalles, ou les meubles rustiques, ou les cloisons, les queues en colère et les gueules en appétit. Je trouvai la serrure. Nous étions libres! Mais ce n'était pas tout. N'être pas dévoré, c'est un point. N'être pas ruiné en est un autre. Or, ces délicieux compagnons coûtent cher. Il y en avait bien pour quatre mille francs : une fortune. Je revins, éclairé par une torche. Je me jetai résolument dans cette mêlée de carapaces et de gouffres, et je réussis à emprisonner l'ennemi, qui mesurait bien quatre mètres de longueur, sous une cuve. Hélas! ce drame eut des suites. Ma femme était grosse. C'était une joie pro-

fonde. Le premier enfant, nous l'attendions comme un messie et nous le caressions d'avance de nos baisers. Une petite fille naquit trop tôt et dix mois après elle était morte.

*
* *

C'est à Aix, en Provence, que ce malheur nous surprit. Nous avions bien, pour tromper notre chagrin, la ressource du travail. Mais des déceptions nous attendaient. La lutte était difficile. Et aux tristesses du cœur s'ajoutait le souci des affaires. Un de nos crocodiles, très malmené lors de sa capture, donna tout à coup des signes de maladie. En douze heures, il succomba. Et c'est cher, les crocodiles de cette taille : celui-ci avait bien quatre mètres de long, c'était un des plus beaux que l'on pût voir, il valait bien deux mille francs. Que faire ? Nous étions annoncés à la Seyne, près de Toulon, avec toutes nos bêtes, et c'est le lendemain que nous devions paraître. Paraître incomplets, était-ce possible ? Il n'y fallait pas

songer. Par chance, l'imagination ne chôme jamais chez moi. Je savais qu'il existait dans la ville un barbier naturaliste, plus naturaliste que barbier. Je l'allai trouver et lui contai l'accident. Était-il capable non seulement de le réparer, mais de le réparer vite? Là était toute la question. Or réparer l'accident, c'était empailler le crocodile, faire de ce saurien mort un saurien endormi. Quelle nuit! Tous les deux, inclinés sur le cadavre effilé, dépeçant, taillant, nettoyant, nous tremblions que le jour ne se levât avant que notre besogne fût achevée. Dans sa précipitation, mon précieux collaborateur se piqua un doigt aux arêtes, et se piquer un doigt dans ces conditions, c'est le perdre. Il fallut le lui couper. Enfin, le monstre était redevenu présentable. Il ne ressemblait nullement à un monstre défunt. Bien allongé sur la petite estrade qu'encadraient des draperies disposées avec préméditation, il semblait un honnête crocodile assoupi. J'en possédais d'autres plus petits. J'en saisissais un très remuant qui battait furieusement de la queue, ouvrait une mâchoire

méchante et, le montrant au public, je donnais mes explications ordinaires, racontant tout ce qu'un livre d'histoire naturelle enseigne, faisant valoir, exagérant à l'occasion sa férocité. Puis, quand j'avais conquis mon auditoire, je me retournais vers l'autre, l'empaillé, et d'une voix frémissante et qui faisait frémir, je m'écriais : « Oh! ce que vous venez de voir n'est rien! Si celui-ci ne dormait pas et développait à vos yeux ses formes gigantesques, vous seriez épouvantés; s'il agitait son terrible appendice, cette baraque pourrait s'effondrer; s'il ouvrait ses mâchoires hérissées... Au fait, si vous y tenez, quel que soit le danger de ces réveils subits, je le réveillerai. »

— Non, non! répondait l'assistance, non! ne l'éveillez pas!

C'était bien heureux.

Le croirait-on? Avec ce personnel singulier, le même boniment tous les jours, je réussis à attirer les spectateurs. A Marseille, où je séjournai trois semaines à peine, je mis de côté deux mille cinq cents francs. On ne

s'imagine pas assez combien le crocodile a du bon, quand on sait en jouer.

*
* *

Ces deux mille cinq cents francs, réunis si vite, me rendirent un fameux service. Aussitôt, je me mis en quête de collaborateurs nouveaux. J'achetai ma lionne Saïda, l'une des plus belles qu'on pût voir — et montrer, — deux hyènes, deux loups. A Uzès, je me procurai une panthère. Je fis venir du Havre, par Herbert, un bison et un ours noir. Et j'eus la gloire de dominer toute cette foule hurlante et mugissante. J'entrais dans la cage centrale, où tous les animaux les moins faits pour s'entendre étaient amenés et, au milieu de ce grouillement féroce, je faisais mon possible pour conserver à l'homme son rang supérieur. Je fouettais, je cravachais, j'irritais, et je restais le maître quand même. Et puis, lassé d'être si régulièrement victorieux des mêmes obstacles, j'introduisis des inventions de ma façon. A Alais, je fis paraître un mou-

ton au milieu des mangeurs de moutons. Je me rappelle la pauvre bête, consternée, ne sachant où cacher sa toison, oubliant même de bêler sous les regards de convoitise que lançaient sur cet intrus ses hôtes inattendus et affamés, même quand ils n'ont plus faim. Mais j'étais là, moi, son protecteur, et ce ne fut pas le mouton qui eut tort. Il est vrai qu'il tomba malade le lendemain. Il s'étiola, ne se consola même pas aux applaudissements qui l'accueillaient, et mourut. Heureusement, la famille des moutons est assez nombreuse, et Mouton Ier eut des successeurs.

Mon succès était énorme : on ne connaissait pas ces audaces, et le public me fêtait quotidiennement dans toutes mes stations. Il fallait bien dès lors, par la logique des choses, que j'eusse un déboire ou tout moins que je passasse par une crise. Cela ne manqua pas. Une nuit, j'étais à Avignon et, ma journée bien remplie, je dormais consciencieusement dans ma voiture, quand un bruit formidable me fit sursauter. Il montait dans l'air des beuglements de douleur auxquels se mêlaient des

grognements furieux. Une bataille invisible se livrait, je ne savais où. Les parois craquaient. Des coups terribles faisaient crier les planchers et les plafonds. Je me vêtis à la hâte, je me précipitai, et, à la lueur faible d'une bougie, je surpris mon ours noir s'acharnant sur mon bison. Le bison est fort ; mais il donne prise à l'ennemi par sa construction accidentée, et l'ours profitait de la proie saisissable qu'il avait à sa portée. Il avait démoli ses grilles, s'était jeté sur son camarade, l'avait enserré et de ses crocs longs et droits, sans pitié, sans arrêt, soupait effroyablement de sa bosse. Le danger était pressant. Dans la lutte, il se pouvait qu'une issue s'ouvrît, qu'une fuite eût lieu, et qu'il se produisît des catastrophes. La situation était critique. Je me jetai entre les combattants, j'attrapai l'un par le cou, je repoussai l'autre dans son compartiment et la paix fut rétablie. Le lendemain tout était comme la veille, sauf ceci, que mon pauvre taureau sauvage était devenu droit comme un taureau quelconque. La bosse était enlevée — et digérée.

Au moins n'y avait-il pas d'autre mal, et je me consolai de ce qui était arrivé en songeant à ce qui eût pu arriver.

*
* *



A Alais, je fis paraître un mouton... (Page 70.)

Je parcourais le Midi, m'arrêtant çà et là, recueillant partout des succès et des bienveillances. A Montpellier, une nouvelle affreuse m'arriva : ma mère était mourante à Ferrare. Je ne pris que le temps de boucler mes va-

lises, et je partis. Hélas! J'espérais donner à la pauvre femme un baiser, un sourire, et tout en prévoyant bien que la catastrophe était proche, je comptais, du moins, la revoir encore une fois. Quand j'entrai dans la ville italienne, le cœur étreint, tout anxieux, je ne trouvai personne à ma rencontre. Je me fis conduire à la ménagerie. Faïmali était là, tranquille. J'eus la pensée que le mal était passé. Deux mots m'éclairèrent. La chère femme était enterrée depuis le matin. Ce fut une brusque douleur. Étais-je donc prédestiné à perdre ainsi ceux que j'aimais, tout à coup, sans la cruelle joie d'un adieu? J'interrogeai mon beau-père, ce Faïmali, qui passait, du moins, pour tel. Il me raconta les derniers moments; une émotion avait terrassé ma mère, six jours avant; elle s'était couchée, ne s'était plus relevée. Mais cette émotion, quelle était-elle? Faïmali, ne savait pas, ou, pour ne pas avoir d'explications à fournir, sanglotait. Et ce bourru devint subitement doux, me parla en termes affectueux. Il avait eu vent de ma réussite en France. J'étais bien heureux, du

moins, je n'étais pas seul, moi. Ah ! si je voulais, nous pourrions pleurer ensemble la morte aimée. Que ne nous associions-nous pas ? A nous deux, nous serions deux forces. Ma réputation était établie, ses relations étaient étendues. A quel résultat ne viserions-nous ? Il s'attendrissait et il m'attendrissait. Oui, cet homme était sans famille, je n'aurais pas le courage de l'abandonner. Après tout, c'était une exploration à faire dans un pays où mes audaces étaient inconnues. Je cédai. C'était, en somme, une bonne action. Il faut consoler ceux qui pleurent. Je rejoignis ma femme, on emballa le matériel, on casa les animaux dans des compartiments séparés, et bientôt la fusion se faisait à Bologne. Nous étions au printemps de 1871. C'était le bon moment pour engager une tournée et nos débuts furent fructueux. Le premier mois se passa bien. Nous étions d'accord, pour la première fois de notre vie. Faïmali, me voyant fort et acclamé, me respectait. Je donnais un grand relief à son entreprise. A l'improviste, un jour — six semaines au plus après l'enterrement — il me dit brus-

quement : « Je vais me marier! » Se marier, lui, sans avoir eu même le temps d'user un crêpe. Je restai ébahi. Je lui représentai que c'était mal, cet oubli si rapide, que la compagne qui n'était plus valait de plus longs regrets, et, soudain, une idée me vint.

— Mais, pour vous remarier si vite, vous étiez donc décidé voilà longtemps? Ce n'est pas en si peu de temps qu'une relation s'établit? Vous aviez prévu la catastrophe...

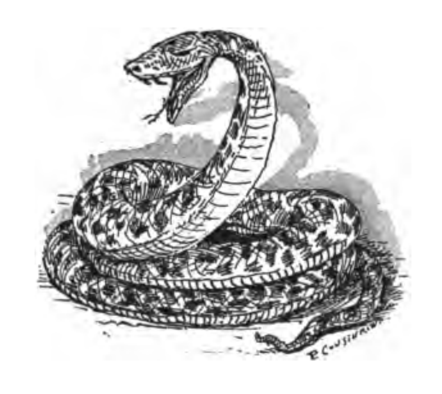
— D'abord, je n'étais pas marié, répliqua-t-il net.

Et il me raconta, il m'avoua qu'il avait jeté les yeux sur une jeune Ferraraise, qu'il lui avait promis de l'épouser, et que sa femme, ma mère, qui vivait depuis trente ans à ses côtés, s'étant aperçue, à un dîner où elle se trouvait en face de sa rivale, de la vérité, en avait ressenti une telle douleur que, transportée chez elle... Vous savez la fin. J'entrai dans une fureur terrible.

— C'est un assassinat.

Et je voulais m'en aller, me séparer de ce monstre. Seulement, nous avions signé un

contrat. Il me le montra. J'étais enchaîné. Je restai et je dus me soumettre à cette existence commune, sous peine de compromettre la tranquillité et l'avenir des miens. Maria allait être de nouveau mère. Et j'aimais déjà cet inconnu, qui n'était pas né.





CHAPITRE IV

Nous n'en interrompions pas pour cela nos tournées. On nous voyait partout. Chaque ville était une station. Nous descendîmes jusqu'à Naples. Nous remontâmes jusqu'au Piémont, de plus en plus fêtés. A Florence, le roi Victor-Emmanuel voulut assister à une représentation. Il vint avec toute sa cour. Ce roi n'avait rien de hautain. Il avait une belle taille, les épaules larges, les reins cambrés, et sa figure de soldat s'éclaircissait à la lumière douce des yeux. Il se redressait en marchant, frappait du pied le sol. C'était un mâle, un bon mâle, familier, aimant à rire, comme il aimait à combattre.

Très populaire, il marchait à travers la foule, comme le premier venu, courtisait la brune et la blonde, distribuait des poignées de main, entrait chez les plus humbles aussi bien que chez les plus grands. On l'appela le roi galant homme. On eût pu l'appeler le roi sans façon. Il adorait le plaisir et les émotions. Invinciblement les lions l'attiraient. Ce fut, certes, pour moi une belle soirée que celle où il nous fit visite. Je me fis un point d'honneur de briller. Je fus audacieux, téméraire follement. Je risquai tout. J'excitai plus que jamais mes fauves pour avoir à les réduire ensuite, et je vis que mon effort était remarqué. Le roi applaudissait, plus que personne, de ses larges mains sonores. « Bravo ! bravo ! bravissimo ! » Je l'avais conquis. Il désira me voir de près, me féliciter. Et il fallait bien qu'il eût quelque estime pour mon individu, puisqu'il me fit don de tous les animaux du jardin zoologique qui étaient sa propriété personnelle. Et c'était un fier cadeau. Florence m'est restée un grand souvenir. Qu'elle est belle, la ville des fleurs, où tout est parfum, tout est couleur, dans le

doux encadrement des collines vallonnées, où tout chante l'art et la poésie ; où Michel-Ange a laissé son *David,* où Benvenuto Cellini a laissé son *Persée,* où sont réunis les portiques de la Signoria, forêt de statues, et les Cascine, forêt d'arbres puissants! Quel décor, quel éblouissement! Je ne suis pas un artiste et je me connais peu en peinture, ou en statuaire, ou en architecture. Et cependant, j'ai gardé dans ma mémoire toutes les silhouettes pures des monuments qui se coudoient et sont comme des rivaux entre eux. Ma victoire de la Porta del Prato illumina soudainement les beautés d'alentour et je vous réciterais Firenze de l'Arno à la *Ferrovia,* sans hésiter. Firenze, c'est la cité charmante du marbre, c'est la cité inoubliable de mon triomphe. J'étais alors rassuré ; l'avenir était gagné. J'étais le maître de ma carrière. Et je me décidai à passer à Rome.

*
* *

Là, une émotion nouvelle m'attendait. J'étais installé non loin de la gare, sur une vaste place,



La situation était critique. (Page 72.)

la place Termini, et, précédé d'une renommée, je recevais des milliers de visiteurs. Mon établissement était constamment plein. Je partageais naturellement mon temps entre l'administration et le spectacle. Je travaillais doublement : en domptant les bêtes et en domptant les *lire*. Une après-dînée, j'étais assis, à l'entrée, au comptoir, à côté de ma femme. La représentation allait commencer et la salle débordait, quand un cri déchirant me fit tressaillir. Et, après ce cri, d'autres cris poussés par des centaines de voix que couvraient des rugissements furieux. « *Aiuto! Aiuto!* » Je sautai dans l'intérieur. Le public était terrifié. Des femmes étaient évanouies. Tous les yeux effarés étaient tournés vers une des cages. Je regardai. C'était épouvantable. Un homme, un pauvre diable que j'employais, Venturelli, m'apparut soulevé de terre, retenu par les griffes de quatre lions, dont l'un, tranquillement, lui mangeait un bras ; la chair se détachait horriblement sous la dent du fauve et le sang pissait partout. Je ne vis que cela. Cet homme en blouse bleue, suspendu, dévoré à

travers des barreaux, quelle vision ! Je courus ; en une seconde, j'eus réfléchi que faire le tour des loges, entrer par la porte ordinaire, c'était un retard irréparable, et j'eus cette folie de soulever la grille du côté des spectateurs, de la soulever tout juste pour y glisser mon corps en rampant. Comment fis-je ? Comment ne fus-je pas happé, déchiqueté ? Je ne sais. Mais, tout à coup, dans ce festin sauvage, je me dressai, sans armes, sans bâton, sans cravache, n'ayant que mes poings. Et je frappai et je commandai. Et les lions reculèrent, lâchant la proie qui tomba inanimée. Je crus mort le pauvre garçon. Je sortis vite dans un concert d'acclamations. « Evviva ! Evviva ! » Et le malheureux fut emporté, conduit à l'hôpital de la Consolazione. Il guérit de ses blessures, il vécut, il vit.

Depuis je l'interrogeai :

— Comment vous y êtes-vous pris, sacramento !

— Eh ! Je suis votre élève, monsieur. Je m'y connais. Comme je passais devant ces messieurs — il avait de la politesse pour les

lions — je voulus les flatter. Il y en avait trois qui dormaient, un qui ne dormait pas; celui qui ne dormait pas n'a pas compris ma délicatesse. Il a réveillé ses camarades, m'a empoigné, et, sans vous, je leur aurais certainement servi de bifteck.

Le brave homme avait les yeux mouillés. Il m'embrassa. Le roi, averti, m'avait décoré. Le baiser du serviteur valait peut-être plus que la décoration du souverain, et cependant ce fut tout un événement que la remise de cette distinction, un événement dans ma vie, un événement pour les Piémontais.

*
* *

Car c'est à Turin qu'eut lieu la cérémonie solennelle. Les troupes avaient été convoquées. Elles formaient la haie devant l'hôtel de ville. Une foule considérable s'était massée sur la place carrée, tirée au cordeau, comme toutes les places et toutes les rues de la ville que baigne le Pô. Aux balcons mille têtes se penchaient. Le syndic apparut. Les tambours bat-

tirent, les trompettes sonnèrent et je fus appelé. Moi, qui n'ai pas souvent peur, je n'étais pas à mon aise. Mes jambes ne me portaient plus. Je sentais que mon estomac se serrait, et mes yeux se troublaient. Il est des minutes où l'on aperçoit distinctement, comme en un panorama subitement déroulé, toute une vie avec tous ses détails, toutes ses pérégrinations, toutes ses peines, tous ses bonheurs. L'émotion est profonde. Et tout à coup ressaisi par mes souvenirs, je me revis clairement sur la route de Laval, sur la montagne, abandonné, sur la voiture du marchand d'onguents. J'avais comme la vision d'un long calvaire gravi lentement avec la patience d'un fort, et j'aurais voulu qu'à mon apothéose il y eût quelqu'un de plus. Les spectateurs étaient en grande affluence, se tassaient, débordaient dans les issues, et cependant il manquait mon père. Oh! qu'il eût été heureux, le vieux saltimbanque, de cette grandeur de son fils, à qui son courage valait des honneurs, des vivats, pour qui les autorités se dérangeaient, pour qui un roi puissant, victorieux, populaire, se donnait la

peine de rédiger et de signer des décrets ! Oui, oui, il eût dû être là. Ce fut ma principale pensée, celle qui m'obséda. Je cherchai son sourire, tout en avançant, et tandis que le syndic, chaleureusement, lisait mes titres, me donnait l'accolade et me décernait les insignes. Et « bravo ! » et « bravissimo ! » et des clameurs gaies, toutes ardentes, et des applaudissements frénétiques. Ces choses-là grisent, et je chancelais presque.....

Faïmali, lui, était moins content que moi. Notre association durait toujours. Mais il souffrait de son incurable vanité en me voyant prendre cette situation. Il ressentait même des inquiétudes à un autre point de vue. Sans qu'il le sût, étant très frappé de la nouvelle de son mariage, je m'étais informé, j'avais conduit ma petite enquête. Comment ! il y avait si peu que ma mère était morte, et déjà il songeait à la remplacer ! Je n'acceptais pas cette idée. C'était une profanation. Je me disais que, pour qu'il se consolât si vite, il fallait qu'il fût consolé d'avance ; que, probablement, se cachait, dans le passé, une mauvaise action

que je n'osais formuler et que je soupçonnais vaguement. Et je ne me trompais pas. La véritable histoire de son « veuvage » me fut rapportée. C'était avec préméditation qu'il avait organisé la comédie de ce dîner de Ferrare, tragiquement interrompu. Il n'était pas sans avoir calculé l'impression mortelle que produirait, sur une nature sensible et nerveuse à l'extrême, la révélation soudaine de la trahison, et la catastrophe survenue avait été combinée. Alors, je n'y tins plus. Je lui crachai à la face ses vérités, et je rompis le traité qui nous liait, lui sacrifiant des avantages pour me débarrasser plus vite de sa présence odieuse. On se sépara. Mon projet était de regagner la France, par Gênes et la Corniche. Je m'arrêtai à Alexandrie et je descendis vers la mer. J'atteignis la patrie de Christophe Colomb, non sans avoir couru un danger nouveau. Un des grands tunnels de la voie ferrée s'écroula sous un déluge et un hasard me fit manquer le train, qui fut enseveli sous les pierres de la longue voûte. A Gênes, installé auprès de la *Porta Pila*, je subis de désastreuses bourras-

ques, et je résolus de quitter ce beau pays où j'avais traversé tant d'aventures, et connu tour à tour les cruautés d'un deuil amer, la joie du devoir accompli, la récompense de mes audaces.

Dès lors, j'avais un but ; je n'étais plus le premier venu. Ma notoriété grandissait et pour la consacrer, j'avais ce rêve : Paris. Mais l'heure n'avait pas sonné, et il me restait bien des étapes à franchir, avant d'y entrer.

Je me dirigeai d'abord sur Nice, où je fus la victime de lourdes avaries, dans une trombe qui envahit mes cages et eût noyé mes animaux, si nous n'avions fait des efforts inouïs avec nos bras pour les sauver. Ce fut, pour commencer, une perte, que je n'appellerai pas une perte sèche. Toulon me réservait une autre déception : un coup de vent enleva ma toiture. J'étais dans une mauvaise veine, décidément.

*
* *

J'en avais assez, pour le moment, des bords méditerranéens. Je me remis en course vers

l'intérieur. C'est le mouvement perpétuel que notre existence. Nous menons une vie d'oiseaux sur la branche. Que de villes aperçues, que de pauses, que d'impressions fugitives ! Du jour au lendemain, nous disparaissons d'un endroit pour reparaître dans un autre. On démonte, on déménage, on emballe, et vingt-quatre heures après, un curieux qui nous suivrait retrouverait, à des lieues, l'installation telle qu'elle était la veille, avec les mêmes places occupées par les mêmes locataires hérissés, le même personnel, la même tranquillité au contrôle, la même impétuosité dans les cages. Ces transports invraisemblables ont beau ressembler à de la féerie. Ils sont simplement l'effet de l'activité et de la méthode. Il n'y a point là de tour de force. Nos établissements sont machinés de la façon la plus simple et la plus logique. On en vient à bout comme d'un jeu de patience auquel on est bien exercé. Les bêtes sont enfermées dans leur domicile respectif : on rabat des auvents sur les grilles et tout est dit. Elles sont à la fois protégées et inoffensives. Et l'on

part, et quand on est arrivé au but, on n'a plus qu'à défaire ce qu'on a fait et à refaire ce qu'on a défait. C'est ainsi que nous nous dirigeâmes sur Lyon. Nous fîmes halte à Avignon et, à petites journées, nous gagnions la capitale du Rhône. Que de succès, dans cette ville, pourtant froide ! C'est que, déjà, j'y étais connu, je l'ai raconté. Et, en plus, j'inaugurais, devant les Gônes, des audaces inédites. Au milieu de mes pensionnaires rassemblés, et tous plus menaçants les uns que les autres, je saisissais un lion, je le rejetais sur mes épaules, et je faisais trois fois, avec ce fardeau qui pesait et se raidissait, le tour de la loge centrale. Personne n'avait osé cela. Ce fut un triomphe, qui se continua d'ailleurs. Je partis pour Saint-Étienne. Je passai à Limoges. Mêmes résultats. J'allais sauter de là à Périgueux. J'étais décidé, quand, je ne sais par quelle inspiration, je remis l'embarquement. Bien m'en avait pris. La foire, à l'heure même où je devais être installé, s'était enflammée. J'appris qu'il n'en restait plus rien.

Alors, je me rabattis sur Bordeaux.

Nous étions nombreux. J'avais pour voisins des lutteurs qui faisaient grand tapage, appelaient la foule par une parade endiablée et les amateurs par des défis convaincus. J'ai encore dans les yeux le dessin de leur baraque proprette, bien éclairée par un soleil d'or. Sur l'estrade extérieure, aux sons de leur musique folle, les « artistes » montraient leurs torses et leurs biceps. « Allons ! à qui le gant ! N'y a donc pas un homme ici ? » Et l'on voyait, dans l'auditoire excité, des bras qui se levaient, des poings qui se crispaient. « A moi ! A moi ! » C'est que les entrepreneurs de ces jeux prenaient leurs précautions. Les hommes de bonne volonté qui se présentent sont généralement des compères, qu'en argot spécial, on appelle des comtois. Le comtois a le devoir d'être fort et bien musclé. Il est convenu, suivant le prix, qu'il « tombera » son adversaire ou qu'il sera « tombé » lui-même. Malheureusement, on n'est pas toujours de bonne composition. La vanité se mêle de la lutte, et je fus, un soir, le témoin de tout un drame qui se déroula chez les hercules d'à côté,

qu'exploitaient, entre parenthèses, les propriétaires d'une de ces maisons hospitalières « où d'aimer pour cent sous on a la faculté ». Un artilleur, qui avait des engagements et comptait parmi les comtois, s'était présenté. Il se déshabilla, pénétra dans l'arène et, la poignée de main traditionnelle échangée, empoigna dans ses bras robustes le lutteur de service. Celui-ci tenait, malgré les conventions, à vaincre. Il résista, s'emporta ; ce qui n'était d'abord qu'un assaut devint à la longue, avec une violence progressive, une bataille. Il n'était plus question d'un spectacle, ni d'une joute. Ce fut un duel, un duel terrible, où la colère rougissait les faces. Tout à coup l'artilleur, traîtreusement saisi, enveloppé, serré, fléchit ; il tombe. On applaudit. Quel beau coup ! Quelle puissance ! Oui, mais le vaincu ne se relevait pas. Les applaudissements se turent. Le lutteur épouvanté regardait le soldat étendu. Le soldat était mort. Ah ! quelle clameur ! « Il l'a tué ! Il l'a tué ! » Et des menaces montèrent, et ceux qui étaient là voulurent se jeter sur le meurtrier, sur ses asso-

ciés, sur ses complices, qui, tous s'enfuirent, délaissant leur baraque pour sauver leur peau. Un instant après, tout brûlait : la victime était vengée par l'incendie qui, en un clin d'œil, eut accompli la terrible purification.

Nous autres, nous étions quelque peu menacés. Les incendies sont contagieux. Le vent nous fut propice, et tout se borna à une rude émotion. La population se calma. Les étoiles reprirent leur douce sérénité, et nous en fûmes quittes pour une alerte. Il ne se produisit plus rien. Nous étions libres d'achever la période commencée. Et nous filâmes sur Angoulême, où rien ne nous troubla, et nous primes nos quartiers d'hiver à Nantes.

Vous voyez que nous ne perdions pas notre temps. Toujours par monts et par vaux, nous dépensions en déplacements des sommes souvent équivalentes — parfois supérieures — à nos bénéfices. Il y a tant de charges! Ne sommes-nous pas soumis, comme un grand théâtre, au droit des pauvres? N'avons-nous pas à payer la location de nos emplacements — et à quel prix ! — Et le gaz! Et les messageries !

Cependant nous n'étions pas mécontents : nous vivions dans notre doux intérieur où babillait déjà une petite fille, notre Jeanne.

*
* *

A Rochefort, je reçus ma première blessure. Un lion de méchante humeur me résistait, grognant sourdement, et ma cravache s'était levée sur sa croupe ; il s'élança, et ses crocs blancs apparurent sous ses narines plissées. J'échappai à la morsure. Mais je n'échappai point à sa lourde patte qui s'abattit sur ma cuisse, et me griffa gentiment. Bah ! qu'était-ce ? Je le corrigeai. Il ne recommença plus. Il est vrai que, ce soir-là, nous nous trouvions dans des conditions inusitées. Le gaz manquait, nous l'avions remplacé par des bougies, et l'on s'imagine facilement que le moindre changement dans les habitudes suffit à irriter les fauves. On allume régulièrement des fusées, par exemple ; qu'une fois, la fusée ne s'épanouisse pas en gerbes de feu, à la minute voulue, ils se fâchent,

bondissent, rugissent. Ils aiment l'exactitude.

Ils ont des fantaisies aussi. Après une nouvelle station à Bordeaux, un bref séjour à Cognac, je m'étais arrêté à Niort. Un de mes singes étant mort, j'en fis tanner la peau, et, je ne sais en quelle insignifiante circonstance, un de mes hommes la promenait tout en s'acquittant de son service, quand un lion, en train de se repaître, sursauta, lâcha la chair rouge, se dressa menaçant. La peau du singe attirait son regard et surexcitait sa fureur. Avait-il quelque espoir d'une proie? Je ne sais. Toujours est-il que, cette remarque faite, la peau du singe nous servit souvent. Soupçonnait-on, au moment de l'entrée en cage, des velléités de rébellion, on la tenait en réserve, et quand la rage de mon adversaire était au comble, un employé agitait tout à coup le talisman précieux. Aussitôt, sans transition, sans que ce fût compréhensible, j'étais abandonné pour cette flasque dépouille. Et c'est ainsi que, plus d'une fois, je fus sauvé d'un danger sérieux par un singe mort.

Ce ne sont là que petits incidents, qui se multiplient à l'infini. Angers me réservait une émotion plus vive et un spectacle grandiose. Nous étions retournés heureux dans cette ville qui nous rappelait tant de souvenirs, la ville d'où nous étions partis, nouveaux mariés, sans presque un sol, et où nous allions rentrer aisés, ayant une réputation, avec un des plus beaux établissements du Champ-de-Foire. Notre cœur était troublé, comme notre vanité était flattée. Nous fûmes accueillis admirablement. La foule affluait chez nous...

Au milieu d'une représentation, soudain, une clameur s'éleva, une clameur formée de mille voix terrifiées : « Au feu ! Au feu ! » Je sortis, et de grandes flammes m'apparurent, tout près de moi, sortant de tourbillons rougeâtres. Un monde énorme courait, s'agitait, se désolait. La chaleur était intense, et des rugissements effroyables se mêlaient aux cris des femmes affolées. C'était un grouillement fantastique de costumes étranges : une course folle de ballerines à jupes



Venturelli m'apparut soulevé de terre. (Page 82.)

courtes, de paillasses à la haute tignasse, de figures peintes, rouges, blanches, avec des maillots pailletés, scintillant sous les lueurs sinistres. Les secours s'organisèrent. On lutta vaillamment contre le fléau féroce. Des grotesques habitués à faire rire grimpaient aux échelles, se jetaient dans les brasiers, ardents et héroïques. De temps en temps, on entendait un bruit sourd, que suivait un sanglot. C'était quelque pauvre baraque qui s'écroulait, réduite en cendrés, et le propriétaire ruiné gémissait. C'était navrant. Tout peu à peu disparaissait ; les constructions légères flambaient comme des bottes de paille. Ce fut rapide. Au bout d'une heure, on ne voyait plus çà et là que des foyers fumants, auprès desquels, accroupis, pleuraient des malheureux et des désespérés. J'avais, pour moi, réussi à me préserver. Les flammèches m'épargnèrent. Mais, le péril personnel passé, j'éprouvai comme un navrement. Mon cœur était serré par la vue de tant de ruines, qui avaient pour conséquences tant de misères. Et je pensai, dès lors, que notre corporation,

qui en vaut bien d'autres, qui a son honnêteté, qui a ses travailleurs, méritait bien qu'on s'occupât d'elle, et j'eus, sur le théâtre lamentable de la catastrophe, la vision lointaine d'une association de secours mutuels, basée sur nos intérêts communs. Nous entr'aider, n'est-ce pas le devoir, et ne faut-il pas, quand l'un de nous tombe, souffre, est victime, que tous lui tendent la main et le relèvent ?

*
* *

Mon ami Adrien Delille me donna le conseil de tenter le voyage à Neuilly. Paris était tellement l'idéal rêvé que m'en rapprocher me sembla un bonheur. Neuilly, c'est la porte ouverte. C'est Paris déjà. Je n'eus pas d'objections, et ma caravane se mit en route. Tout en allant, j'étais ému ; cette épreuve nouvelle serait décisive. Mon cœur battait fort, quand, pour la première fois, j'affrontai ce public, que suivent tous les publics. Je craignais qu'il ne trouvât mes bêtes trop

douces, et je les excitais plus que jamais. Quelle joie, aux applaudissements ! J'étais donc victorieux ! Et ce monde qui m'acclamait, en ses toilettes élégantes, avec ses manières distinguées, c'était la quintessence de la quintessence, le plus difficile d'entre les plus difficiles : les écrivains célèbres, les personnalités en vue de la politique, des salons, — et même des boudoirs. J'avais bien plus à dompter tous ces scepticismes réunis que mes rebelles à crinière d'or. Et des bravos me répondirent, et, sans relâche, assidûment, on vint et on revint.

— Vous êtes, me dit un journaliste, vous êtes le lion de la saison.

Par malheur, la saison ne fut pas longue. On a beau être en plein succès, en pleines recettes, il est inutile de faire valoir cette considération ; la gent administrative vous arrête. Nous sommes condamnés à être nomades, et nous ressemblerions, de par la volonté des autorités, au Juif errant, si nous n'avions plus de cinq sous dans nos poches.

Je quittai donc l'avenue, avec un regret,

avec une espérance aussi : « Je suis venu, songeais-je. Je reviendrai ! »

Et je repris ma volée vers des villes inconnues pour nous. Je vis Amiens. J'étonnai Bruxelles, où le bourgmestre m'avait accordé l'hospitalité dans la plaine des manœuvres. *Gottferdom !* les affaires marchèrent joliment, savez-vous ? A ce point que les pickpockets jugèrent que ma ménagerie, toujours encombrée, était un excellent terrain pour l'exercice de leur honorable industrie. Ils eurent même la belle idée, pour hâter le succès de leurs opérations, de crier, au beau milieu d'une représentation : « Au feu ! Au feu ! », cet appel terrible que j'avais encore dans les oreilles. Rien ne brûlait, mais il y eut bousculade, et, si personne ne fut blessé, plusieurs porte-monnaie furent faits prisonniers. Ma caisse eut de la chance. Elle resta intacte. Et même, quelques jours plus tard, nous nous arrêtions devant la Banque avec un sac d'avoine très gonflé. Le sac n'était pas gonflé d'avoine, mais de pièces de cent sous. Il y en avait pour quarante-cinq mille francs.

C'était lourd à transporter, et la toile était fragile : elle se creva. On vit rouler sur le trottoir, dans l'antichambre, des milliers d'effigies. Heureusement les pickpockets n'avaient pas prévu cet incident, et toutes les monnaies rentrèrent au bercail, où elles furent échangées contre des valeurs moins exubérantes et tout aussi considérables.

Je fis un crochet sur Lille, ville froide que cependant je réussis à échauffer, et je passai en Hollande. Au débarquement, à Amsterdam, j'aperçus une foule énorme. Vingt mille paires d'yeux étaient fixés sur nous. J'étais tout ravi de cette curiosité empressée. « Bon signe ! », me disais-je, et je m'engageai avec ma file de voitures vers la place qui m'était destinée. Mais à mesure que j'avançais, la déception se faisait. J'eus à demander quelques renseignements. On ne me les donna pas ; en revanche, on me rit au nez. Je ne parlais pas correctement la langue, et nos hôtes peu cordiaux étaient charmés de se moquer de mon inexpérience. La roue d'un de mes véhicules se cassa. Vous croyez

que, sur tant de monde, quelqu'un se dérangea. Par exemple ! On regardait, on gouaillait. Quant à prêter un coup de main, jamais. Larges, ronds, bien nourris, le visage enluminé et satisfait, les braves gens considéraient cet accident comme un spectacle. C'était drôle, des tigres et des lions qui déraillaient. Et cela continua ainsi ; dans les séances, je ne recevais pas un applaudissement, je ne surprenais pas une émotion. Je m'éloignai vite, en regrettant amèrement de m'être attardé dans la patrie de l'indifférence. Liège me vengea, du reste, Liège, française de cœur et de manières, Liège, la vraie capitale wallonne, où tout est charmant et où tous sont bons.

CHAPITRE V



Mais, je l'ai dit, j'étais possédé du désir de me montrer aux Parisiens, dans Paris même. Neuilly ne me suffisait pas. Je voulais franchir la barrière. Et, tout à coup, en homme qui ne doute de rien, c'est pour Paris que je partis. Aussitôt arrivé, — j'étais sorti du wagon, le matin, — je me mis à arpenter les rues, à chercher un emplacement. J'allais de tous côtés, examinant, étudiant. Ce n'était pas chose facile. Il fallait découvrir un endroit central et, néanmoins, suffisamment éloigné des habitations. Après avoir longtemps erré, comparé, réfléchi, je m'arrêtai devant un terrain du boulevard Richard-Lenoir, un beau terrain, qui avait de l'espace, de l'air, et que

n'enserraient pas les maisons. J'allai trouver le propriétaire, M. Naud, un homme aimable mais qui avait de hautes prétentions. Je lui fis des ouvertures, sans lui dire quelle était la nature de mon établissement. C'était un bazar d'un genre particulier. Il me demanda des prix exorbitants, s'adoucit, diminua ses exigences, les diminua encore, et me consentit un bail de mille francs par mois. C'était gentil. Eh quoi! j'avais confiance. Je retournai à Liège, j'emballai mon monde, et je l'installai en une nuit. Oui, mais il y avait une inquiétude. J'avais parlé d'un bazar. Si l'on entendait soudain de ce bazar sortir des rugissements, des grondements, des barrissements, on douterait qu'ils vinssent d'éléphants en carton, de lions en baudruche ou de tigres en bois peint. Il était indispensable d'éviter cette dénonciation possible de mes fauves et d'empêcher que le quartier ne se dît : « Ce commerçant-là vend de bien drôles de polichinelles! » Alors, nous prîmes le parti de rester accroupis auprès des cages, armés de tranches de bœuf et de morceaux

de cheval, et chaque fois qu'une agitation se produisait au-dessus de nous, la viande saignante était glissée par une ouverture inférieure, et l'agitation était à l'instant calmée. Le lendemain matin, nul ne soupçonnait la réalité.

Le plus gros n'était pas fait. Restait à me concilier le préfet de police, — M. Gigot, si je ne me trompe, — un Gigot réputé récalcitrant. J'avais sollicité une audience. Je m'y rendis, non sans appréhension. Et je n'avais pas tort. A peine lui eus-je exposé mon affaire, avec la plus loyale sincérité, qu'il me regarda d'un œil sévère et même effaré :

— Est-il possible, monsieur! Une ménagerie en plein Paris! Jamais je ne le souffrirai. Je vous donne vingt-quatre heures pour plier bagage et déguerpir.

C'était net, et je fus, sur le moment, quelque peu désarçonné. Ce ne fut que l'affaire d'une demi-minute. Je vis un combat à livrer, je le livrai : j'aimais cela. Que diable ! un préfet n'est pas plus gênant à mater que le premier ours venu. Je répliquai et j'expli-

quai. Mes animaux étaient bien dressés. Ils avaient voyagé partout en France, et pas mal à l'étranger. Ils avaient été accueillis dans plus d'une capitale. Je racontai mon séjour en Italie, ma campagne romaine, le sauvetage de Venturelli, les faveurs dont me combla le *Galantuomo*. Et puis, je fis valoir les pertes énormes que me causerait une proscription. Je n'étais pas riche, je débutais. Partir correspondrait à une catastrophe. Pouvait-on ruiner ainsi, d'un trait de plume, un homme actif, travailleur, courageux, qui avait fait ses preuves, qui possédait l'estime d'un roi et portait à sa boutonnière un témoignage de sa valeur ? Non, non. Un Français ne causerait pas pareil tort à un Français, et il serait singulier que ce fût dans son propre pays qu'un artiste de ma trempe fût si cruellement persécuté.

Le fonctionnaire fléchissait et réfléchissait. Bon symptôme. Je vis la partie gagnée. L'éloquence me vint. J'insistai avec chaleur.

— Eh bien! me dit M. Gigot, revenez demain. Je vais consulter la commission d'hy-

giène. Et je vous donnerai réponse, suivant son avis.

Je partis, non sans inquiétude. Les heures me furent terriblement longues, la nuit interminable me laissa sans sommeil. Enfin, le matin, je m'habillai hâtivement et j'arrivai, bien longtemps avant l'heure, au boulevard du Palais.

— Je vous accorde quinze jours, me déclara le terrible despote, rien de plus.

C'était assez. Aussitôt, je me mis à l'œuvre. Tout fut prêt, dès le lendemain, et la presse conviée assista à ma première représentation. Cette fois, comment ne fus-je pas dévoré? Je me le demande encore. Je voulus frapper cette assemblée de qui je dépendais, et, sans m'arrêter aux périls probables, avec une témérité folle, je réunis dans la grande cage les bêtes les moins faites pour s'entendre, toute une foule hurlante et grinçante, qu'il fallait calmer et rendre douce. Il y avait des gens qui frémissaient. Je jouais le tout pour le tout, et je me dépensais tout entier. Je réussis ! Ce monde de férocités ne

tarda pas à vivre en paix, respectant le maître, et l'applaudissement qui suivit retentit le lendemain dans l'unanimité des journaux. Je n'avais plus qu'à marcher hardiment. J'étais sûr d'être suivi.

* * *

Vous concevez bien que, les quinze jours écoulés, je sollicitai un nouveau délai. Il n'existait pas de raison pour me le marchander. Et je fus, sans peine, autorisé à continuer, ce que je fis jusqu'au jour où j'eus l'idée de louer la cour des Magasins-Réunis, place du Château-d'Eau. Là, nous étions admirablement organisés et tout à fait chez nous. On nous assiégeait réellement, et le succès ne se démentait pas. Il fallut la douteuse foi du propriétaire pour troubler notre exploitation dans son cours. Le bail était conclu pour six mois. Mais la place ayant été trouvée bonne, — elle était excellente, — un directeur de cirque eut l'ambition de me l'enlever. Ce directeur, nommé Myers, offrit

soixante-quinze mille francs de ce que je payais quinze mille. C'était tentant, et, malgré les stipulations antérieures et formelles, je reçus mon congé en mauvaise et due forme, un mois plus tôt qu'il n'était convenu. L'argent fait commettre de ces malhonnêtetés. Je plaidai, je gagnai, et je ne cédai le terrain qu'à l'extrême minute, midi sonnant. Ce fut même un amusant spectacle que cette opération. Dès le matin, les ouvriers du cirque étaient arrivés, stationnaient devant les portes, insistaient pour pénétrer. Non, ils ne pénétreraient qu'au moment légal. Nous étions prêts ; mais nous tenions à nos droits. Et, tout à coup, au tintement de l'horloge, la prise de possession se fit. Sous les voûtes on se croisa. Il y eut des rugissements des deux côtés. Et nous partîmes.

Je recommençai mes excursions par Rouen, ma ville natale, ma ville aimée. C'était à la foire de la Saint-Romain, une des plus belles, qui s'étend sur les longs boulevards, et fait vivre tant de voyageurs nomades. Nous occupions un bel espace auprès du Boulin-

grin, tout planté d'arbres jaunis; les feuilles s'envolaient aux tourbillons de l'automne, et, le soir, la foule en fête désertait, cependant, pour nous les théâtres, montait les rues en pente, nous prenait d'assaut. Mais ce qui nous enrichissait en ruinait d'autres. A ce point que le directeur du Théâtre Français et du Théâtre Saint-Sever vit subitement ses parterres désertés et ses loges vides. C'était un très digne homme, ce Goutschald. Il vint me trouver au moment où j'allais plier bagage. « Sauvez-moi », me dit-il. Le sauver, je ne demandais pas mieux. Comment? J'eus une inspiration. Il existait des drames déjà joués, un peu démodés, que je pouvais rajeunir. *Le Juif Errant,* par exemple, ou *les Pirates de la Savane.* Ne saurait-on m'y tailler un rôle, en modifiant quelques situations? Morock le dompteur, c'était mon affaire, et Andrès me plaisait. L'ennui, c'est que Morock c'était un traître, et je n'acceptais pas d'être un traître, même sur les planches. Alors on me combina un arrangement nouveau et une complication inédite. Il y eut un faux Morock

à côté du vrai. Le vrai devenait le sauveur, et quand, devant Dagobert épouvanté, à l'idée des deux fillettes enlevées, tous deux comparaissaient, se disputant leur nom et leur qualité, je m'écriais : « Eh bien! pour vous convaincre, vous, les autorités, et vous, le peuple, faites une expérience. Ordonnez-nous d'entrer dans cette cage, pleine d'animaux féroces, et vous verrez bien lequel de nous a dit la vérité! » Et j'entrais, et l'autre s'enfuyait. C'était une explosion de bravos. Pour Andrès, c'était plus simple. Il y avait moins de changements à faire. Au lieu de m'attacher sur le fameux cheval sauvage, j'étais livré aux bêtes, dans une fosse, et quand je devais être dévoré, je triomphais. C'était mon début dans l'art dramatique. Début difficile : n'avais-je pas dû apprendre six cents lignes en cinq jours? Je m'en tirai bien, et Goutschald aussi s'en tira, — ce qui fut double joie pour mon cœur.

Après quelques stations dans l'ouest, au Havre entre autres, où j'eus une belle chicane avec un lion qui m'emportait mon mouton,

je mis le cap sur Lyon, où, vous le savez, je n'étais pas un inconnu. Je dressai ma tente à Perrache, et tout allait bien, comme d'habi-



La première blessure de Bidel. (Page 94.)

tude, quand un événement terrible nous vint bouleverser. Un matin, le 1er septembre 1876, j'avais reçu d'Afrique un lion superbe, tout

récemment capturé, encore sauvage et redoutablement dangereux. Enfermé dans une cage solide, mon futur pensionnaire voyageait dans un wagon spécial, sur lequel ses noms et qualités étaient inscrits; désigné de cette façon, il semblait inoffensif. Qui s'en approcherait, malgré la défense formelle, qui se hasarderait à le toucher? Hélas! il se trouva un malheureux, un imprudent, un fou, qui ne craignit pas de risquer sa vie pour une fanfaronnade. C'était un toucheur de bœufs, Vicart. Comme le train qui portait le terrible carnassier était garé dans une des annexes de Vaise, ce pauvre diable trouva drôle d'offrir, à travers les grilles, un morceau de pain à la bête ensommeillée, et, l'animal ne daignant pas accepter sa politesse, il eut la fantaisie de lui poser la main sur la tête. Alors ce fut bref comme un éclair, son bras fut saisi, tiré, déchiqueté, broyé. Les crocs s'y enfoncèrent, faisant de cette pâture humaine comme un chien d'un os de poulet. Des cris épouvantés partirent, les employés accoururent avec des fourches et des barres de fer. A quoi bon? Il

était trop tard. Le monstre, heureux et tranquille, se pourléchait, la gueule pleine de sang, devant le membre arraché, tandis que Vicart se tordait en des souffrances horribles, et expiait dans une effroyable agonie son caprice insensé.

Le lendemain même, je donnais une soirée au bénéfice de sa veuve et de son petit enfant, et j'entrais chez le lion révolté, que je châtiais et que je forçais à m'obéir. Ce fut toujours mon système de ne reculer devant rien.

Quelques semaines s'écoulèrent très brillantes, et, sollicité par Marseille, je frétai un train qui ne comptait pas moins de quarante wagons, et la locomotive m'entraîna vers la mer bleue qu'enorgueillit la Canebière. Non sans incident. La gare, qui décidément m'était fatale, me vit aux prises avec un éléphant. Le colosse ne voulait pas partir, n'ayant aucune vocation pour les voyages. Il fit des difficultés inouïes pour gagner son *sleeping-car*. Ce fut entre nous une vraie bataille. Plus je le gourmais, plus il regimbait. Je me

trouvai dans l'obligation d'employer la ruse. Sans qu'il s'en doutât, il eut les jambes prises dans de fortes cordes, et de l'autre côté de la voie, une équipe tout entière — près de cent hommes — tira, avec des « Oh! Hisse! » ce colis de mauvaise humeur. Il était temps. Le sifflet donnait son avertissement strident, et je n'eus que le temps de sauter dans la voiture du P.-L.-M.

*
* *

Marseille! Marseille, la capitale de l'enthousiasme et de l'exubérance, je l'avais connue en commençant ma carrière. C'est là que j'avais pris mon essor, là que j'avais trouvé mes premiers fonds, et j'y rentrais, le cœur ému, tout reconnaissant. Je me rappelais ma petite baraque encouragée, mes audaces d'autrefois qui me semblaient maintenant enfantines, et je prévoyais bien que mes vieux amis, qui m'avaient applaudi et lesté, ne me délaisseraient pas. Certes, j'avais raison. Place Saint-Michel, je les retrouvai avec leurs

bons bravos sonores et convaincus, s'emballant en mon honneur, me fêtant comme un absent, longtemps regretté, qui revient victorieux. Les belles et chaudes soirées! J'y pense toujours avec ravissement. Six mois se passèrent en d'enivrantes manifestations, sous le bon air méditerranéen, qui vous éclaircit le cerveau et vous réchauffe les entrailles, dans un milieu de sympathies constamment renaissantes. Je ne songeais pas à partir, quand je reçus la visite de deux banquiers espagnols, qui me proposèrent une saison à Barcelone. Conditions superbes : cinquante jours à mille francs l'un, frais payés, sur un terrain qui me resterait à l'expiration de l'engagement. Je fus séduit autant par l'avantage du marché que par l'envie de courir du pays, et je m'apprêtai à m'embarquer. Un navire, *la Bretagne,* était frété tout exprès. Un beau paquebot où l'on était à l'aise, et qui mesurait ses cent cinq mètres de longueur. Au jour dit, — de quelle façon le sut-on? — des milliers de spectateurs se pressaient sur le port, pour assister à l'étrange cérémonie du

départ. Les animaux, amenés sur le quai, étaient enlevés par des grues, régulièrement, méthodiquement, comme des colis ordinaires, et l'on voyait voler, sous le ciel d'azur, des girafes, des pachydermes, des autruches, — visions fantastiques. Le voyage fut court, non sans émotion. Le canon tonna en quittant la rade, des rugissements effroyables y répondirent. Quel vacarme ! Imaginez une tempête, un incendie, un naufrage, bouleversant de tels passagers. Ces idées me traversaient la tête comme des éclairs, sans que j'en montrasse rien. Et ce ne fut pas avec un mince plaisir, dissimulé en mon for intérieur, que j'aperçus Barcelone, toute blanche, bien étagée, nous ouvrant les bras, largement. Là, encore un embarras. Notre bâtiment avait un fort tirant. Il fallut qu'on nous dépêchât des chalands et des remorqueurs en pleine mer. Et nous abordâmes lentement, par le détail, sous les yeux de myriades de curieux, qui noircissaient les ponts, se penchaient aux fenêtres, couvraient les toits. — La publicité avait été bien faite.

*
* *

Tout était prêt pour nous recevoir, *passeu de grazie*. Nous n'eûmes qu'à nous emménager dans ce bel endroit tout fleuri, aéré, situé merveilleusement. Je ne m'attardai pas à mes préparatifs, et bientôt je pus annoncer aux Barcelonais ma première représentation. Ce fut un véritable assaut. On se pressait, on se bousculait, on s'engouffrait. La garde à cheval me fut envoyée pour contenir mes envahisseurs trop fanatiques. A l'intérieur, étant donné le climat et le caractère de mes visiteurs, vous n'avez aucune peine à vous faire une idée des cris poussés, des acclamations retentissantes. Les fauves en paraissaient intimidés. En cinquante jours, l'association n'encaissa pas moins de cent vingt mille pesetas, un joli denier! Malheureusement, là commencèrent les ennuis. Mes banquiers, grisés par le gain, voulant gagner plus, ne reconnurent pas leur parole, me refusèrent le terrain promis, au bout du délai fixé, et essayèrent

d'exiger de ma faiblesse que je travaillasse encore à leur bénéfice, dans les conditions précédentes. Je me révoltai. Ce n'était pas ainsi convenu. Il y avait contrat. D'un mot, l'un d'eux m'interrompit :

— Verbal!

— Eh bien! Est-ce qu'un contrat verbal ne compte pas pour un honnête homme aussi bien qu'un contrat écrit?

— Demandez-le aux tribunaux.

Évidemment. Il n'y avait pas à lutter. Il me fallait subir la peine de ma naïve confiance, renoncer aux avantages stipulés par ces brigands; du moins pouvais-je me dispenser de les servir davantage. Je m'en dispensai. Aussitôt mes engagements accomplis, — car s'ils avaient violé les leurs, ce ne m'était pas un motif pour violer les miens, — je me mis en devoir de déménager. Juste en face de notre installation, j'avais remarqué un fort beau jardin, très développé. Tout le fond était occupé par un cirque. Je le louai et, en une nuit, tout y fut transporté, bêtes et matériel. Dans le cirque, les fauves; dans le jar-

din, les curiosités zoologiques. De sorte qu'il y avait la promenade, au dehors, en plein air, devant les animaux bien groupés, presque libres. J'avais même donné pour domicile à un ménage d'orangs-outangs, qu'on appelait M. et Mme Denis, la cime d'un arbre, et ils obtenaient, sans compter les chatteries, de tout particuliers succès d'amour-propre. A l'intérieur, je me livrais, trois fois par jour, à mes expériences de dompteur. L'attrait était double. Pendant trois mois, je continuai sous les yeux de mes exploiteurs, qui se consumaient de fureur et de regrets, et ne pouvaient rien faire... que se venger. Ils y songèrent, mais vous verrez comment ils ne réussirent pas.

Mon objectif était Madrid. Comme les deux compères avaient su mon intention de m'y rendre, ils imaginèrent, pour me jouer un bon tour, de m'y devancer. Aussi, quand je me présentai chez l'alcade de la capitale de toutes les Espagnes, fus-je reçu comme le dernier des intrus.

— Un dompteur ! s'exclama le gros person-

nage, qui, d'autre part, était fort maigre, un dompteur ici ! Cela ne s'est jamais vu, et, sous mon administration, ne se verra jamais.

— Cependant...

— Il n'y a pas de « cependant ». Je ne veux pas et je n'autorise pas.

Diable ! c'était grave. Mes commanditaires avaient dû passer par ce salon sévère où l'on me recevait si mal. L'alcade n'avait vraiment pas, s'il n'était prévenu, à prendre de ces airs hautains et presque incivils, si civil que fût son emploi. Je réfléchis, n'étant pas, on le sait, homme à me laisser désarçonner. Et, ragaillardi par mes méditations, j'allai, d'un pas alerte, frapper à la porte du ministère de l'intérieur. Le ministre était aussi aimable que l'alcade l'était peu. Il m'avait connu à Paris, m'avait applaudi, m'estimait. Il fut charmant.

— Nous arrangerons votre affaire, me dit-il.

Et il me donna rendez-vous pour le lendemain, au palais de la *Gobernacion*, où il y avait conseil de cabinet. Je fus facilement introduit, et ce matin-là, les affaires de l'État

furent abandonnées pour les affaires de la ménagerie. Les affaires de la ménagerie en allèrent mieux et les affaires de l'État n'en allèrent pas plus mal. On m'interrogea sur mes bêtes, sur leurs mœurs; on me posa mille questions sur l'art de dompter les lions, ce qui était une curiosité bien naturelle de la part d'esprits qui se sont assigné la mission de dompter les hommes, et, finalement, j'obtins la promesse que j'aurais satisfaction. Il ne s'agissait plus que d'une formalité, qui serait remplie dans les vingt-quatre heures. Je fus adressé au gouverneur civil, qui, sur le verso de ma carte, griffonna quelques lignes, et je retournai chez l'alcade. Mon nom seul le fit bondir. Je l'entendis qui, raide et rude, répondait à l'huissier : « Dites à ce monsieur que je n'ai pas à le voir et qu'il n'obtiendra rien de moi. »

— Pardon! monsieur l'alcade, fis-je en passant la tête par la porte entre-baillée, pardon! mais veuillez retourner ma carte et lire ce qui est écrit derrière.

Il retourna, lut, se hérissa.

— Eh! grogna-t-il tout furieux, quand on a de pareilles recommandations, on peut se moquer d'un alcade. Allez, montez votre ménagerie où vous voudrez, faites dévorer qui vous voudrez, je m'en lave les mains.

Je saluai ce Ponce-Pilate d'Estramadure, et, huit jours plus tard, je ramenais de Barcelone mon personnel, que j'installais au Prado, dans un endroit tout embaumé, en un théâtre luxueux, que bordaient des arbustes et des fleurs.

*
* *

La vogue fut incomparable. Tout Madrid passa chez moi. Le roi lui-même, informé, voulut assister à mes exercices. Il me fit prévenir de sa visite. Je décorai aussitôt une loge pour lui et sa famille. Une loge superbe, toute tapissée de peaux dorées ou mouchetées, qui faisait face à la cage centrale. Alphonse XII parut avec sa femme. C'était un être chétif, d'une extrême pâleur, que rehaussait un collier de barbe noire frisée. Il était

rieur, un peu enfant, et un peu maladif. Il prit grand intérêt à ma lutte avec les fauves, qui ce soir-là étaient de la plus méchante humeur, et que je réduisis, comme d'usage, à l'obéissance respectueuse. Il s'approcha ensuite des compartiments, examina tout en détail, m'interrogeant sur mille points. Entre autres, il surprit un tigre qui témoignait avec ardeur sa tendresse à une tigresse, non une fois, mais dix...

— Eh quoi! dit-il, cela se passe souvent ainsi?

— Oh! sire, il y a des après-midi où cela se passe quarante fois.

— Quarante fois! fit le roi rêveur en regardant la reine.

— Dame, ajoutai-je, ce sont des tigres royaux.

Il rit, bien que la flatterie ressemblât fort à une épigramme.

Bien d'autres célébrités vinrent aussi. Pendant quelque temps, je remarquai un gros homme, à la figure rouge, aux joues tombantes, aux yeux vagues, qui était très assidu.

Il était généralement accompagné d'une belle brune, dont les yeux noirs lançaient des flammes. Il m'adressait souvent la parole, et je désirai savoir son nom. C'était le maréchal Bazaine. J'éprouvai, en l'apprenant, une émotion. Quoi! c'était ce traître! Lorsque je le revis, et qu'il m'accosta, je me sentis contraint.

— Pourriez vous, monsieur, lui demandai-je tout à coup, me raconter votre évasion de l'île Sainte-Marguerite?

— Je préfère, répliqua-t-il, parler histoire naturelle.

Et il se fit plus rare. Je n'en fus pas fâché,

Petits souvenirs, en somme, et sans importance. Un incident plus sérieux anima la fin de mon séjour. Un jour, par une porte qu'un palefrenier avait oublié de fermer, un tigre s'échappa. Vous supposez quels cris on poussa. Averti, je courus à la suite de cet autre évadé — bien plus terrible — et je l'aperçus qui, sur la grande place, en un instant évacuée, s'aiguisait les griffes sur un tronc d'arbre. Je me précipitai. Mais il me devina et, — c'est

étrange, ces monstres formidables ont la peur du maître, — il se sauva, gagna un hôtel voisin, et se blottit dans l'ouverture d'un soupirail. Cela se passait au coin de la calle San-Hieronimo, devant le palais du duc de Medina-Celi. Je le rejoignis, et, en attendant que mes gens apportassent le sabot où je le réintégrerais, je le maintins par la parole et par le geste, comme magnétisé. Le danger n'était pas là, du reste. Au loin, la foule poltronne considérait cette scène, et tremblait. Les carabiniers, arme au poing, s'apprêtaient à fusiller l'indiscipliné, mais éprouvaient un embarras, à l'idée que je tomberais avec lui, sous les balles, et j'entendis distinctement des centaines de voix hurler :

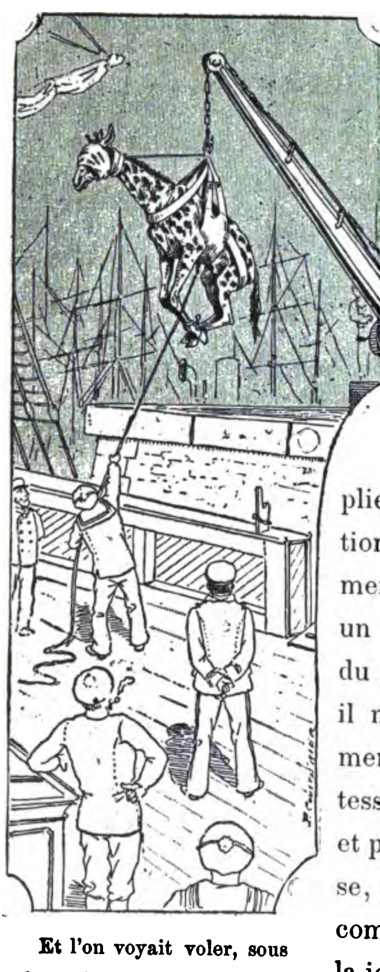
— *Mata los dos! Mata los dos*! Tuez-les tous les deux! Tuez-les tous les deux!

La situation manquait de charme. Heureusement le sabot fut apporté, jeté sur le tigre, refermé aussitôt, et cette scène, qui pouvait dégénérer en une tragédie, s'acheva le plus prosaïquement du monde. Ce que, je l'avouerai, je ne regrette pas.

C'était la fin de mon expédition. 1878 s'ouvrait; l'Exposition universelle était proche. Je fis mes malles et je partis, en un train spécial, que je payai bel et bien trente-cinq mille francs. Les caravanes de mon enfance ne coûtaient pas ce prix-là.

*
* *

Entre parenthèses, je n'étais pas du tout fâché de quitter la patrie des hidalgos. Je ne nie pas y avoir recueilli des satisfactions de plusieurs ordres : de l'argent, des bravos, jusqu'à un présent de la cour, une petite cage en argent, où je suis représenté maîtrisant la fureur de mes hôtes. Mais aussi, j'avais souffert de pas mal de déboires. Exploité à mon arrivée par mes deux banquiers indélicats, j'avais eu, à la dernière heure, à me plaindre d'un intermédiaire, mon commensal régulier, qui, chargé de verser pour moi une somme assez forte à la douane, l'avait simplement versée dans sa poche. Le peuple espagnol a ses qualités expansives, des solennités cava-



Et l'on voyait voler, sous le ciel d'azur, des girafes...
(Page 118.)

lières qui amusent, le bariolage de ses costumes, la belle insouciance de la vie, sa bravoure et sa jactance. Il charme l'observateur en lui permettant de multiplier ses observations. Malheureusement, il a contre lui un dédain déclaré du mien et du tien ; il n'a pas le sentiment de la délicatesse dans l'échange, et pourvu qu'il jouisse, peu lui importe comment lui vient la jouissance. La police est douce aux

fraudes et regarde paternellement les larcins mignons s'accomplir. Je ne prétends pas qu'elle partage avec les honnêtes filous, qui sont tous de ses connaissances, mais elle prélève une dîme sur les objets volés — qu'elle retrouve, moyennant un prix convenu. Exemple : Un soir, un de mes voisins, nommé Clatt, s'aperçut, après le passage d'un cortège royal, que sa montre avait disparu. Il vint me consulter. « Que faire ? » Sur mon avis, il s'adressa au chef de la sûreté. Ce magistrat lui dit : « Vous voulez rattraper votre montre. Rien de plus simple. Où vous l'a-t-on prise ? » Clatt indiqua l'endroit précis. « Fort bien, reprit le probe fonctionnaire. Vous donnerez vingt francs, et on vous la rendra. » Ce qui fut fait. Clatt paya d'un louis l'ennui d'avoir été dépouillé et sa montre lui fut restituée. Il s'estima encore heureux. Car, à bien réfléchir, il eût pu perdre à la fois et son or et son chronomètre. C'est bizarre, les policiers là-bas connaissent admirablement le champ d'opérations des bandits, champ toujours très circonscrit. Ils les laissent

fonctionner, ne les arrêtent pas, se bornent à réclamer d'eux ce qu'ils ont dérobé, et le rapportent moyennant une prime. De cette manière, si l'on n'est pas volé par les voleurs, on est à peu près certain d'être volé par la police. Ces mœurs ont plus de pittoresque que de charme, et vous comprendrez bien que, si obéré que je fusse par mon retour à Paris, je m'arrachai sans peine au royaume ensoleillé d'Alphonse de Bourbon.



CHAPITRE VI

Mon retour à Paris fut une fête. J'étais heureux de revoir la France, de retrouver le mouvement aimé, sans craindre, à chaque pas, quelque déloyauté. J'étais heureux de la campagne accomplie, qui, malgré certains déboires, avait été finalement fructueuse. J'étais heureux des joies de l'intérieur; je venais d'être père pour la seconde fois. Ma fille avait un frère, né le 13 mars 1878. Et ce m'était comme un doux rafraîchissement, entre mes exercices périlleux, que d'aller sourire, ainsi qu'autrefois à la petite, au petit qui dormait. La foire du Trône me fut propice. Ce n'était

qu'une halte, avant l'ouverture de l'Exposition, mais la meilleure des haltes.

Le 1er mai se leva.

Je louai un terrain entre l'Hippodrome et le Trocadéro, dans la rue qui portait encore le nom de Morny. Les frais étaient lourds. Quand, pour la première fois, je rouvris mes portes, j'avais dépensé cent vingt mille francs; six lions, achetés en Afrique, figuraient dans ce total pour cinquante mille. Ces nouveaux serviteurs se firent passablement attendre. Tous les capitaines de navire n'étaient pas désireux de ces passagers, qui durent faire un détour par Londres. Enfin! ils furent annoncés, et aussitôt le public fut prévenu que j'entrerais chez eux, le jour même de leur arrivée. « C'est de la folie ! » me disaient mes amis. Baste! j'en avais vu bien d'autres, et je tins parole. A la date fixée, je renouvelai mon avis. Une foule énorme accourut, cette foule friande des dangers sanglants, que l'Espagne voit aux tauromachies. Je reconnus Gambetta, Émile de Girardin, le prince de Galles, cent personnalités portant leur nom

sur leur figure, et ma fameuse Anglaise, qui, depuis mon mariage, avec son espoir singulier d'assister à ma mise en pièces, n'avait jamais manqué une représentation à sensation. Il y eut des émotions. Quand les six rois du désert, effarés, parurent, plus d'un frémit dans la salle. Je les saluai à coups de cravache, les forçant à défiler devant moi, à sauter par-dessus les barres appuyées aux parois. Ils bondirent, rugirent, fouettant l'air de leur queue, bousculant tout sur leur passage désordonné. Soudain, les lanternes s'éteignirent. Je restai dans ce tête-à tête obscur, menacé et menaçant. Et je l'emportai. J'acculai dans un coin cette meute féroce, une porte s'ouvrit sous un coup de pied vigoureux, et je les chassai, par l'issue improvisée, comme des petits chiens qui n'ont pas été sages. Les spectateurs, muets et terrifiés, se reprirent alors, et ce fut une tempête qui m'acclama. La cause était gagnée. Pendant six mois elle le fut, tous les soirs, et j'allai, vers octobre, quand la fête internationale fut sur le point de se clore, transporter mes lares boulevard de Clichy, où je subis le

froid effroyable de l'hiver de 1879. Là, j'eus la visite de Mlle Rousseil qui, en costume, au milieu de mes fauves domptés par mon regard, récita « Melpomène ». Que d'autres, après elle, s'imaginèrent de l'imiter!

*
* *

Ma situation était faite. En ce moment, j'aurais pu, s'il m'avait plu, me retirer des affaires, laisser aller les choses, m'associer simplement et ne plus risquer ma vie, chaque soir, comme je la risquais. J'avais vaincu la destinée, aplani les aspérités du chemin. Mais je ne me sentais pas le courage de renoncer à mon métier, que j'aimais. Ne plus lutter, vivre en bon bourgeois, sans souci, sans activité, sans but; ce n'était pas « dans mes moyens ». Ce n'était certes pas une idée de lucre qui me retenait. Je possédais le nécessaire et même le superflu, et l'avenir de mes chers petits enfants était assuré. Seulement, j'avais la passion de mon travail; — laissez-moi dire de mon art. — Malgré moi, je m'étais attaché à

mon personnel de quadrupèdes; je ne pouvais me passer d'eux, de leurs fureurs, de leurs crocs, de leurs griffes, de leurs miaulements. Ces adversaires m'étaient indispensables, faisaient ma vie tout entière. Moi rentier simplement! Je ne concevais pas cette tranquillité quotidienne, où le soir se retrouve pareil au matin, où le lendemain est la copie de la veille, où l'on n'a pas l'attrait de la perpétuelle guerre avec ses hasards et de la fréquente victoire avec ses blessures. La tranquillité! c'est la mort, la mort lente. Je n'en voulais pas. Je n'en veux pas encore. Je préfère affronter les mâchoires ouvertes et hérissées des bêtes, ou les colères, les jalousies, les compétitions des hommes, — celles-ci plus terribles que celles-là.

Monsieur, dans ma famille, on a ceci de beau,
Qu'on ne croise les bras qu'au fond de son tombeau,

dit un personnage de la *Conjuration d'Amboise.* Je suis de cette race. Vivant, je ne puis me croiser les bras. Et je ne suis pas seul de mon espèce. Quand l'entraînement des choses

nous a emportés dans le tourbillon, nous ne nous arrêtons plus. Nous appartenons à notre carrière, plus que notre carrière ne nous appartient, et ce qui fut un effort au début devient, à la longue, plus qu'une habitude, un plaisir irremplaçable. Échapper au péril constant, mais c'est échapper en même temps à un constant besoin. Je suis né pour la bataille, j'ai vécu par la bataille, je mourrai dans la bataille. J'eus beau m'apercevoir que j'étais riche. Ce ne me fut pas une raison de prendre ma retraite.

Et, de plus, on ne soupçonne pas l'intérêt qui s'attache à suivre, à étudier, par le menu, les mœurs, les usages, les instincts, les caractères très arrêtés des fauves. C'est une observation de toutes les minutes, pleine de révélations inattendues, où se dessinent nettement des physionomies animales. Je vous affirme qu'au milieu de tels compagnons, l'esprit a lieu de s'exercer sans relâche, et qu'on assiste, en familier, à mille comédies, à mille drames, à mille bouffonneries, qui saisissent irrésistiblement le regard et la pensée. Car

ils ont leurs vices et leurs qualités; ils commettent des crimes ou des sottises; ils rusent, ils chicanent, ils montrent des ambitions et affichent des rivalités; ils souffrent, ils pleurent et ils sont heureux et gais, autrement que par la matérialité. Ils aiment et ils détestent, et il y a, au fond d'eux, quelque chose qui ressemble à ce qu'on appelle l'âme chez l'homme.

*
* *

Ce serait un tort de croire que tout soit bestial dans la bête. Je vous le dis, la bête n'a pas seulement des sens, elle a le sentiment. J'en ai eu mille exemples. J'ai assisté à des scènes d'amour, qui se passaient en regards échangés, en frémissements à peine saisissables, sans brutalité. Le lion a ses Roméos, la lionne a ses Juliettes. Eh! n'avez-vous pas constaté de pareilles passions câlines en un milieu domestique? Le chat, ce diminutif, roucoule et chante et fait des grâces, auprès de la chatte aimée. Il la suit et la poursuit et sa

prunelle s'enflamme à l'approche d'un rival. Descendez jusqu'à l'insecte : l'araignée se fâche, est bonne mère, se bat et meurt pour sa famille. La fourmi travaille, est intelligente, nourrit les siens, risque des pièges pour féconder ses œufs. L'infiniment petit et l'infiniment grand subissent la loi qui nous régit, nous, si fiers de tenir le milieu et d'être infiniment moyens. Tous les péchés, toutes les vertus, se retrouvent dans toutes les classes.

J'avais un lion qui vivait en paix avec sa lionne, dans une cage. Ils s'adoraient, se léchaient, faisaient des mines gracieuses, et, quand ils se regardaient, s'envoyaient de mutuels fluides. Il semblait que le cœur passât dans leurs prunelles. C'était un ménage modèle, un peu bourgeois. Tout à côté, végétait un lion célibataire, triste, irrité, flairant l'air, aspirant avec une volupté jalouse l'odeur enivrante des joies voisines. Il souffrait d'être seul, et sa mélancolie s'exhalait en méchancetés… contre moi. *L'odor di leonina* le grisait, et chaque fois qu'un de mes garçons faisait le ménage, il se mettait aux aguets.

S'il pouvait s'emparer de la proie rêvée! Un matin, par quelle maladresse? le palefrenier ne pensa pas à rétablir les séparations assez promptement. La lionne, sans qu'on y prêtât l'attention voulue, se glissa chez le soupirant, et dame, la porte s'étant refermée, Juliette trompa Roméo. Si vous aviez vu Roméo! hérissé, arpentant l'espace qui le retenait, soufflant, essoufflé, ayant des grognements longs et rancuniers... Il avait de l'angoisse et de la haine dans sa figure, — oui, sa figure, — expressive et terrible. La grande impassibilité du dominateur avait disparu; il éprouvait clairement une désolation mêlée de fureur. Le soir, la lionne adultère fut réintégrée, et, sans gronder, muet, justicier implacable, l'époux fauve se jeta sur elle, et, d'un coup de dent, lui ouvrit la gorge. La faute était punie, et le « tue-la » célèbre avait été réalisé par quelqu'un qui n'avait pas lu M. Dumas fils.

L'amour conjugal n'est pas moins vif chez les terribles félins qui s'appellent des tigres. Une tigresse avait perdu son mâle. Toute

seule, elle gémissait. Il y avait, sous ses paupières, comme un obscurcissement de larmes. Elle s'affaissa, s'affala, resta des journées entières sans remuer, pensive, plongée dans le passé, refusant toute nourriture, elle qui autrefois se jetait gloutonnement sur la viande rouge, présentée au bout d'une fourche. Et elle s'éteignit, dans sa mélancolie, en pauvre veuve inconsolée.

Et l'amour maternel, je l'ai surpris aussi. Une guenon avait élevé un petit singe. Le petit singe mourut. Ce fut une douleur agitée, des sauts et des sursauts, des cris, des démonstrations navrées. La mère, toute maigrie, toute dévastée par un regret mortel, berçait machinalement tout ce qu'elle rencontrait, un morceau de drap, un bâton, un rêve. Elle cherchait quand même le fruit de ses entrailles, se l'imaginait, l'inventait. J'eus l'idée de lui donner un jeune chien pour compagnon et pour consolation. Elle l'embrassa, l'emporta, et le soigna si bien qu'au bout de quinze jours elle était guérie, mais que lui, l'innocent, était mort.

La plaisanterie ne déplaît pas à l'éléphant. J'en eus un qui, vexé par les taquineries d'un de ses serviteurs, le happa sur une échelle, le posa délicatement par terre, sur le sable fin, et sans le blesser, le roula comme une saucisse dans de la chapelure. Le pauvre diable criait comme un possédé. On le délivra sans difficulté. L'éléphant lui avait simplement donné une leçon. Et la girafe, la tendre girafe, aux yeux doux, qui cueillait des cerises sur le chapeau d'une visiteuse, et, après les cerises, avalait le chapeau! Et le serpent, pour se distraire, s'emparant d'une couverture de laine de deux mètres, la mâchant, l'engloutissant et la restituant, cinq semaines plus tard, modelée à son image intérieure. Des facéties succédant aux tragédies, des tragédies se mêlant aux facéties. Il n'est pas d'arrêt dans les émotions de la ménagerie, où chaque heure a son incident, toujours varié, toujours nouveau.

Quand on a mis les pieds là dedans, on n'en sort plus : on y est pour jamais enchaîné, et le dompteur, par goût, par habitude, par

entraînement, devient le prisonnier des domptés.

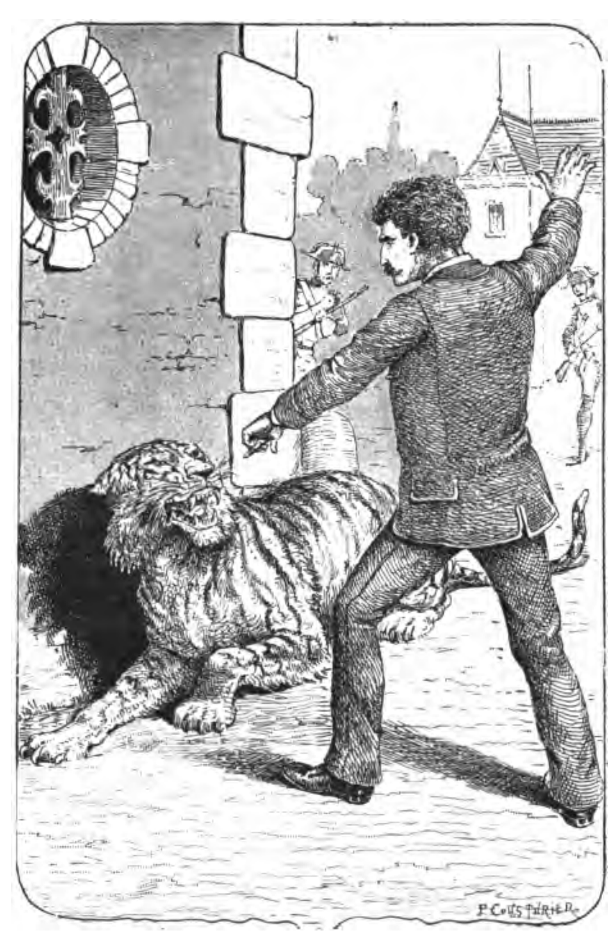
*
* *

Aussi mes amis — et mes concurrents — eurent-ils beau me conseiller de m'en tenir là, en me fournissant les arguments les plus convaincants, je ne me laissai pas endoctriner, et je n'abandonnai pas le métier qui m'était si cher. « Vous avez l'aisance, me répétait-on, et la santé. Pourquoi tenter de compromettre l'une, dans l'espoir d'accroître l'autre? Vous êtes indemne, jusqu'ici. C'est une chance. Qui sait si un méchant croc ne vous fera pas repentir de ne pas vous être assez tôt arrêté? » Qu'ils me comprenaient peu, ceux qui me disaient cela! Mes goûts, l'entraînement, la passion me conduisaient. Je n'écoutai pas mes conseillers; je recommençai mes tournées au printemps, non sans avoir payé les cruautés de l'hiver. Je me dirigeai sur Versailles. Et, pour recommencer, j'éprouvai une émotion qui fut assez vive. Je réunissais, vous le sa-

vez, dans un espace restreint, tous les instincts opposés : la douceur et la férocité, la grandeur et la bassesse, l'énormité indulgente et la voracité implacable, l'agneau et le tigre, le lion et l'hyène, l'éléphant et l'ours blanc. C'est l'ours blanc et l'éléphant qui furent cause du premier danger très sérieux que ma vie ait couru. L'ours blanc, d'humeur irritée, je me demande encore pourquoi, se jeta tout à coup, au milieu d'un exercice, sur le pachyderme inoffensif. Le pachyderme n'eut que l'air un peu surpris, et se prépara, avec méthode, à repousser son agresseur. Mais moi, qui étais son protecteur naturel, je me précipitai entre l'assailli et l'assaillant, et l'assaillant, lâchant sa proie, m'embrassa de ses longs bras épais et se mit, tout en se balançant, en devoir de m'étouffer très tranquillement. Car c'est de l'ours que l'on peut écrire :

J'embrasse mon « dompteur », mais c'est pour l'étouffer.

Moins de sang-froid et j'étais perdu. Mais je n'ignorais pas que mes poings étaient so-



Je le maintins, par la parole et par le geste, comme magnétisé.

(Page 127.)

lides. Ils s'abattirent, tour à tour, sur les naseaux du monstre, et le sang coula et, profitant de l'ahurissement de l'ennemi, je m'évadai de son étreinte, je m'armai d'un long manche en cœur de frêne que je lui brisai sur les reins. L'ours était calmé et reprit, tout béat, son balancement sans pensée.

— Eh bien! vous voyez, reprit le chœur; nous n'avions pas tort.

J'allai à Angers. Sous le poids de la foule, les gradins s'effondrèrent.

— Tiens! Que vous disions-nous?

Il en fallait bien d'autres pour me décourager. Tout au contraire, ces accidents ne faisaient que fortifier mon amour de ma carrière. Après tout, j'avais triomphé de tant de périls. Je triompherais encore.....

Et je repartis.

*
* *

Je ne raconterai pas par le menu mes nouvelles haltes. Ce serait me recommencer trop souvent. J'étais entré dans le succès et je n'en

sortais plus. Des acclamations partout. La foule me suivait et ne se lassait pas. Il est vrai que mon établissement était extrêmement complet et rassemblait toutes les férocités sublunaires. L'Italie, jadis visitée, me rappela, et je retournai grandi dans les provinces explorées. Quel accueil! A Milan, à Gênes, à Turin, je reçus d'impossibles démonstrations de sympathies. Dans la ville piémontaise surtout. Là, j'eus, pour la première fois de ma vie, l'émotion d'un interview J'étais assailli par la presse, qui m'interrogeait sur le secret de ma puissance, sur le résultat de mes travaux, sur mes bénéfices, sur le montant de ma fortune. Les reporters existaient déjà, et je devais, pour eux, soulever le voile de mon intérieur, remonter le cours du passé, leur exposer mes projets. On ne lisait que mon nom dans les gazettes. Quand je perdis Sultane, victime de la jalousie de Louqsor, ce fut un véritable émoi. *Secolo, Perseveranza, Pungolo, Sole, Italia,* me consacrèrent, en même temps qu'à ma pensionnaire défunte, des articles chaleureux et

dramatiques. La pauvre bête morte me fut arrachée presque de force pour être exposée derrière les vitres d'un grand restaurant. Et une passion de pénétrer dans les cages se déclara. Je fus accablé de demandes. Mais, vraiment, je ne pouvais recevoir au milieu de mes lions comme dans un salon. Je consentis à certaines visites : à celle de l'artiste Giraud, le protagoniste adoré du *Teatro milanese*, un petit homme vif et noir, à la figure spirituelle et énergique, qui débitait comme pas un le dialecte lombard et passait pour la coqueluche du Corso. Il eut la meilleure allure du monde, et fut aussi souriant sur cette scène inhabituelle que sur la scène qu'il abordait chaque soir. Une jeune fille de Bologne, Mlle Ida Golfieri, eut la même fantaisie. C'était une mignonne créature, presque une enfant, qui se préparait à se faire engager dans la compagnie Pietriboni; elle s'était vêtue de noir, et elle était charmante, quand elle fit son apparition. Ce fut encore un journaliste, M. Ugo Falconi, qui appartenait à la rédaction d'*Il Caffe*, et qui, après s'être superbe-

ment tenu, raconta son aventure avec une gaieté un peu lyrique. Cependant, je ne tenais pas à favoriser par trop ces goûts audacieux. Je frémissais à l'idée d'une indiscipline, d'un mouvement faux. M. Falconi eut beau affirmer qu'il avait cru que la lionne était amoureuse de lui et dansait pour lui plaire une valse, « la bouche ouverte, lui lançant des œillades de feu ». La bouche ouverte pouvait se refermer, et les œillades de feu pouvaient devenir des œillades de sang.

Je n'éprouvai, heureusement, pendant mon séjour en Piémont, aucune mésaventure sérieuse. Une seule fois, je manquai ma représentation, et il fallut rendre l'argent. Alors, se trouvait, dans l'ancienne capitale de l'ancienne Savoie, un aéronaute déjà célèbre, Louis Godard, qui, à vingt-neuf ans, n'avait pas accompli moins de deux cent vingt-huit ascensions dans les airs, dont l'une était fameuse : n'avait-il pas, avec son ballon, traversé le détroit de Gibraltar! Je ne connaissais pas cette émotion particulière, et il n'eut pas grands efforts à faire pour me tenter. Une

après-midi, je m'embarquai avec ma femme dans la nacelle. Le voyage, suivant les prévisions du pilote aérien, devait durer deux heures. Nous serions certainement rentrés pour recevoir le public qui, le dimanche principalement, nous assaillait. Mais l'homme propose et la brise dispose. Nous nous élevâmes d'abord superbement, étonnés de tant de calme, de l'absence de secousses et de l'impression reposante que nous ressentions. Peu à peu, sous nos regards, la terre se détachait de nous; les maisons et les rues ne formaient plus que les lignes d'un dessin correct et régulier. Les hommes diminuaient, diminuaient, au point de n'avoir plus que les dimensions de fourmis. L'horizon s'élargissait, les vallées se développaient, les cimes des montagnes et des glaciers apparaissaient au loin comme de petites bosses sur une surface légèrement cintrée. C'était un spectacle admirable, et nous n'entendions de la vie que le bourdonnement d'une foule qui poussait des « evviva! » enthousiastes. — Nous le sûmes depuis. — Tout à coup, le vent, qui n'avait

pas troublé notre montée vers l'éther, se déclara, nous poussant sur le midi. Je regardai ma montre :

— Eh! mais, où allons-nous?

Nous allions loin, le panorama se déroulait comme la toile de fond du voyage en Sicile, dans *Obéron;* la nuit tombait peu à peu. Nous avions eu l'extraordinaire vision d'un coucher de soleil, qui avait mis de l'or et du sang dans les nues, et, malgré soi, on oubliait ses devoirs. L'obscurité nous les rappela. Descendons! Descendons! C'était facile à dire, plus difficile à faire. Enfin, l'ancre fut jetée, s'accrocha à des arbres; des paysans accourus nous prêtèrent leur aide. Nous foulions aux pieds notre vieille planète. Seulement, il était neuf heures du soir, et nous étions à quinze lieues de notre ménagerie. Sultan n'en fut pas fâché, et personne, du reste, ne nous garda rancune de notre escapade involontaire.

*
* *

Nice, où je m'arrêtai, — et dont je gardais

un assez mauvais souvenir, à cause des désastres de jadis, — ne me montra pas une moindre bienveillance. J'y revenais en un autre équipage, il est vrai, et je m'installai somptueusement boulevard de la Buffa, à l'ombre des palmiers, chers aux touristes anglais. Là aussi, j'eus à me défendre des amateurs qui, à tout prix, voulaient m'accompagner chez les fauves, Cependant, je cédai deux fois. Une belle artiste du théâtre Cartellazzo, Mme Chaley, vint réciter, dans la cage centrale, tandis qu'autour d'elle montaient des trémolos peu rassurants, un fort joli à-propos, sans trembler. Après elle, ce fut le tour d'un des élégants de la ville, M. Léonard Rozy. Ce jeune homme, très fort tireur, avait parié de faire mouche sur un carton, en se plaçant au milieu de mes redoutables compagnons. Il y eut un moment tragique. Ayant tiré une première balle, qui n'avait troué que le blanc, le hardi visiteur voulut recommencer. Il rechargea son arme, mais la douille de la cartouche s'était engagée sous le levier du pistolet. La réparation de l'accident malencontreux demanda

bien deux minutes, deux siècles, tandis que je maintenais accroupis les monstres à poil d'or, impatients et colères. Enfin, une détonation retentit, et le plomb s'enfonça en plein dans le noir. Ce fut une tempête de bravos! Et, j'en conviens, en une telle circonstance, une main qui ne tremble pas, c'est la main d'un brave.

Mais j'eus des joies d'un genre plus doux et plus délicat. J'avais pour spectatrice assidue une femme d'un certain âge, à la figure pensive et bonne, encadrée de bandeaux à demi argentés. L'œil fixé sur les différentes espèces, elle prenait des notes sur un album ; elle avait ceci de particulier que, sur la poitrine, à gauche, se distinguait le ruban rouge de la Légion d'honneur. J'étais un peu intrigué, quand elle m'aborda d'elle-même, et me dit qu'elle désirait prendre chez moi des croquis, et que même elle serait heureuse que je pusse lui confier des lionceaux, pour en faire des études. C'était Mme Rosa Bonheur, la grande artiste, à qui nous devons de si merveilleuses interprétations des animaux domestiques, des bœufs et

des génisses paissant, des troupeaux en bande, d'une expression vivante et juste, d'un dessin sobre et savant, d'une composition et d'un rendu qui font de ses tableaux autant d'églogues et de pastorales. Assez rapidement, une quasi-intimité s'établit entre sa famille et la mienne. J'étais son fournisseur de modèles, et il sortit plus d'un chef-d'œuvre de cette rencontre fortuite. Je possède, signés de ce nom célèbre et de ce nom d'amie, les portraits de deux de mes lions, Sultan et Saïda. Tous deux sont au repos, tranquilles, dans une sorte de béatitude. Le lion, les yeux mi-clos, est vu de face, avance sa tête puissante aux reflets sombres, et la lionne, tournée vers lui, en un raccourci audacieux, le regarde, câline et tendre. Et ils sont si vrais qu'ils me paraissent animés, et qu'auprès d'eux j'oublie parfois l'ennui de n'être pas dans ma cage, avec les originaux.

*
* *

Cette cage a tant d'attraits ! Pas pour moi

seul, on l'a vu. Et, partout où je m'arrêtai, on le revit. Y pénétrer à mes côtés devenait une mode. A Poitiers, j'y admis un acteur de drame, M. Marchal. A Tours, ce fut le fils du maire, M. Carpentier. A Bordeaux, à Angers, partout il fallut me résigner à cet engouement. Et toujours, comme si l'on s'était donné le mot — ou la rime — ces dompteurs d'occasion, qui se recrutaient particulièrement, à peu d'exceptions près, dans le monde des théâtres, récitaient des vers, des vers de leur cru. Je ne me prétends pas clerc en la matière, et comme critique littéraire, je n'oserais trop m'aventurer. Cependant, je confesse innocemment que j'admirais plus leur vaillance que leur poésie, dont je juge inutile de donner ici le moindre spécimen. En somme, si, chez plusieurs, c'était de l'extravagance, la suite d'un pari, c'était, chez les autres, une recherche de la réclame. Les journaux chantaient leur gloire, étaient remplis de leurs exploits et, quand ils reparaissaient à la rampe, ils recueillaient des applaudissements plus chaleureux. Un grand

premier rôle qui a su affronter une meute pareille est définitivement lancé, et comment ne materait-il pas son auditoire? C'est un héros. Il lui est permis de n'avoir plus de talent. Quoi! Il est entré dans la cage. Quant à ces dames, n'est-il pas naturel que, lassées d'avoir vu le loup, elles aient l'ambition de voir d'autres animaux?

Il faut dire que la première visite faite à mes fauves avait eu lieu à Paris, bien avant. Par quelle fantaisie ai-je bouleversé la chronologie de ces graves événements? C'est, j'en conviens, que je voulais réserver la belle place à la jolie personne qui inaugura la série. C'était Mlle Ghinaisi, une charmante actrice des Variétés, qui, du moins, elle, n'avait pas du tout songé à se donner en spectacle. Elle avait voulu faire, le matin, dans la ménagerie vide, son dangereux pèlerinage. Il n'y avait, pour la regarder, que mes employés, et un ami personnel à moi, le compositeur de musique Édouard Okolowicz. Donc pas de forfanterie, pas de pose. Un simple caprice. Très cavalièrement, elle gra-

vit les marches de l'escabeau, me suivit sans un tressaillement, et ce fut, je vous l'assure, d'un petit air gai qu'elle aborda le boudoir farouche. Elle était extrêmement séduisante, ainsi. De taille moyenne, bien prise dans un corsage sombre qu'égayait la pourpre d'une rose, elle se dressait, toute fière. Sa tête spirituelle, qu'éclairaient des yeux ardents et d'un noir enflammé, se dégageait bien d'une fraise Henri II. Elle ne broncha pas un instant, même quand les crinières frôlèrent le satin de sa jupe. Maîtresse d'elle-même, elle contenait son émotion, et l'on n'eût pas surpris une altération de son teint mat. L'aventure devait rester secrète. Mais elle s'ébruita vite, et la presse, dès le lendemain, célébra tant d'audace. Mlle Ghinaisi, qui, depuis assez longtemps, jouait des rôles secondaires, conquit en une matinée une réputation, et son nom eut désormais les honneurs de la vedette.

J'ajouterai que, pour certaines natures nerveuses, il y a comme un vertige qui les pousse à me solliciter. Le péril les attire. Devant cet inconnu, le fauve, elles éprouvent

l'indéfinissable tentation qui en étreint d'autres sur une hauteur. Elles veulent entrer, comme ceux-ci veulent se jeter dans le gouffre. Il en est qui ont la folle envie de passer la main sur les croupes frémissantes. De ces amateurs-là, je n'ai jamais flatté ni satisfait la fantaisie. Je les éconduis avec douceur, et je suis bien certain, tout en leur déplaisant, de les avoir sauvés d'une belle boucherie, dont j'eusse été, en même temps qu'eux, la victime. Sans doute il faut, auprès des tigres, du sang-froid. Mais il est prudent d'éviter les familiarités.



CHAPITRE VII



Quand je partis de Nice, un journal sympathique, me faisant ses adieux, annonça que j'allais regagner ma « délicieuse villa des Roses, à Asnières ». En effet, j'avais acheté quelque terrain, non loin de la Seine, et j'avais fait bâtir une assez gentille caravane, dans le fond d'un jardin anglais, très varié. Cette caravane, nouveau modèle, sur perron, a deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Elle est précédée, sur la rue, d'une remise et d'une écurie, et flanquée d'une serre où se conservent des plantes frileuses et d'une vaste cage où picorent des faisans dorés, qu'étonne le voisinage majestueux d'un paon. L'ameublement n'est pas choisi pour éblouir. Mais il a bon air. J'aime les tentures et les draperies

en hiver, on se réchauffe à les voir, et, en été, elles interdisent le passage au soleil. Des tableaux et des bronzes égayent mes yeux, et je suis heureux, dans ce nid confortable, de recevoir quelques amis, à la table de famille : des artistes, des écrivains, des députés, des officiers supérieurs et des confrères. On ne s'ennuie pas. On cause de tout, moins du métier que du reste. Mes enfants grandissent dans ce milieu, travaillent, s'instruisent, se forment. Mais le journaliste niçois faisait erreur, en m'y croyant installé. L'inauguration devait avoir lieu plus tard.

Un peu plus loin, une rue tracée sur mes propriétés porte mon nom. Cela me fait plaisir. Un peu d'argent semble meilleur avec un peu d'honneur.

Aussi, quand je rentrai dans Paris, comptant rayonner aux alentours, sans recommencer de lointaines entreprises, le chœur solennel des bons conseillers reprit-il de plus belle :

— Pourquoi vous fatiguer davantage ? Vous



Je me précipitai entre l'assailli et l'assaillant. (Page 144.)

êtes bien assez riche et vous avez fait vos preuves. Au moins prenez des vacances.

J'ai expliqué comment je ne pouvais me résoudre à la retraite. J'étais attaché à ma tâche. Quant à prendre des vacances, c'était bénévolement me condamner à des pertes considérables. Mes bêtes, outre qu'elles coûtent les yeux de la tête, ont un bel appétit, et, dame, elles dévorent aussi bien les jours où elles n'ont pas de représentation. Le moindre lion adulte, payé cinq mille francs, mange quotidiennement pour neuf ou dix francs de viande. Un tigre ordinaire, payé le même prix, — et j'en payai une paire jusqu'à trente mille francs, — mange pour la même somme. L'éléphant, dont l'achat est fort lourd, comme sa personne, est un peu plus sobre, mais à peine. Les panthères, les jaguars, les ours, les hyènes, les chats sauvages, les loups sont plus discrets; mais leur discrétion vaut encore son poids d'or. Il n'est guère que le serpent qui soit raisonnable, puisqu'il se contente d'un repas tous les six mois.

Or, je possédais, tout compris : hyènes, ours bruns et blancs, chacals, loups, lions, tigres royaux, panthères, singes, gorilles, orangs-outangs, chimpanzés, paresseux ou wistitis, léopards, éléphants, chevaux, chiens, chèvres, perroquets et serpents boas ou pythons, de cent vingt à cent cinquante pensionnaires, qui détestaient jeûner. Vous conviendrez que je ne trouvais nul avantage à faire relâche. Chaque journée s'évaluait à deux cent cinquante ou trois cents francs, et encore il n'y a pas de dessert. Calculez, d'après ces données qui n'ont rien d'exagéré, le déficit d'un mois de chômage. Et, vous le reconnaîtrez, j'avais d'excellentes raisons pour ne point céder aux avis cordiaux que m'offraient mes amis — et même mes concurrents.

C'est pourquoi j'y résistai. Je parcourus les divers quartiers de Paris, passant du Trône à Montparnasse, de Montmartre à Saint-Cloud, toujours sur pied, toujours actif, et, je dois le dire, la foule me suivait fidèlement. N'avais-je pas d'ailleurs ma récom-

pense au foyer familial, au milieu des miens, et n'étais-je pas heureux, lorsque, les gaz éteints, je regagnais mon intérieur tranquille, sûr et charmé de n'avoir pas perdu mon temps ?

*
* *

J'avais fixé au 5 juillet 1885 l'inauguration officielle de ma demeure d'Asnières. Il était décidé, qu'après ma représentation de Neuilly, nous partirions, dans mon coupé, pour en faire les honneurs à quelques intimes. Il faisait une chaleur étouffante. Quand j'entrai dans la ménagerie, je remarquai une certaine effervescence. Mais ce n'était pas rare, et je ne m'en inquiétai pas. Je saurais bien, à l'heure voulue, rétablir le calme normal et réglementaire. L'après-midi fut charmante et pleine de rires. C'était un plaisir inédit qui se préparait : cette prise de possession d'un intérieur si péniblement conquis ressemblait à une apothéose. J'étais donc arrivé, moi parti de si peu, au rêve caressé. J'étais mon

propre seigneur. J'allais cesser d'être un nomade, avoir mon chez moi, bien organisé, bien confortable. C'était une fête, et j'avais hâte que la soirée fût passée. Après tout, ce ne serait pas long. Une séance, cela dure un peu moins d'une heure. Je serais rentré avant minuit assurément...

L'entrée dans la cage fut la même que toujours. J'introduisis le premier lion, le second, le troisième, le quatrième, successivement, puis les deux ours blancs. Cette petite réunion de famille n'avait amené aucun incident. Une à une, chaque bête était sortie, avait été réintégrée dans son cabinet particulier, et je restai en tête-à-tête avec Sultan tout seul. J'ai déjà parlé de ce personnage. Il s'était distingué jadis à Lyon, en dévorant le bras d'un malheureux toucheur de bœufs, qui avait osé jouer avec lui et en était mort. C'est un bel Africain à noire crinière, qui avait alors dix-huit ans, l'âge où, dans son monde, on est en pleine vigueur. Il n'était pas d'humeur douce, généralement. Il s'en fallait. Ses yeux lançaient des menaces

enflammées. Ce soir-là, il semblait plus terrible que jamais. Je m'en aperçus tout de suite. Toutefois, ce n'était pas pour me décourager. Je lui fis, comme d'ordinaire, présenter la barrière. Il s'accula dans un coin, refusant de sauter. J'agitai ma cravache. Il gronda. Je le pressai davantage. Il gronda plus fort, montrant ses crocs, fouettant l'air de sa longue queue. Et, justement, j'étais passablement gèné par un reste de rhumatisme. Ma jambe gauche me faisait souffrir. Que faire ? Me retirer devant lui, donner le spectacle d'une reculade, me sauver devant un danger ? Ce serait mal me connaître que de supposer que je m'arrêtai un instant à cette pensée. Lutter, à la bonne heure. Je luttai. Je fis un pas en avant. Et, tout à coup, une douleur lancinante me surprit, força mon genou à se ployer et je tombai. Ah ! je ne doutai pas que je ne fusse perdu. Le dompteur à terre, c'est le dompteur vaincu. D'un bond, Sultan fut sur moi, posant sur mon crâne une lourde patte armée, me labourant les chairs, me balafrant, me déchirant,

m'ensanglantant. De toutes parts, des cris montaient, cris de femmes épouvantées, cris d'hommes qui appelaient au secours. Seul peut-être, je ne criais pas. Je sentais la nécessité d'être calme, de ne pas risquer une fausse manœuvre. La moindre faute, et c'était fini. Je saisis à la gorge l'animal haletant de fureur et dont la gueule s'ouvrait. Et, réunissant toutes mes forces, je lui tordis la peau à l'étouffer. Il s'arrêta dans son mouvement. Ses muscles se détendirent. Et, tout à coup, il détourna brusquement la tête. Que s'était-il passé ? Un de mes employés, le brave et vigilant Manetti, était accouru avec son fils ; l'un s'était glissé sous la grille relevée, l'autre avait pénétré par la petite porte, et avec une barre de fer rougie houspillait le ventre du monstre. Je me relevai à demi, m'arc-boutant sur mes jambes, et je parvins à me trouver debout. Debout ! C'était le salut. Dès lors, je redevenais le maître, et je pouvais commander. Je marchai sur le rebelle, et, d'un geste, le forçai à regagner sa niche. Ah ! dame, le moment avait été dur à passer.

Cette minute-là compte dans ma vie. Mais, vous voyez, avec un peu de sang-froid, on se tire de tout. Je vous affirme même que, sur l'heure, j'eusse volontiers recommencé mon exercice. J'avais besoin d'avoir mon tour. J'eusse corrigé le récalcitrant de main d'ouvrier. Mais le public protestait. J'étais assailli par des : « Assez ! Assez ! » Mon beau-père, les Manetti me tiraient par les bras. J'eus la désolation de céder, de partir, tandis que grondaient les applaudissements. L'unique concession qui me fut accordée, ce fut celle de saluer les spectateurs que j'avais tant émus, sans le vouloir, et qui m'appelaient avec frénésie. J'avoue que mon costume était négligé. Une manche en lambeaux, les revers arrachés, le collet disloqué, du sable plein les basques et du sang partout, ce n'est pas une tenue très correcte pour se montrer aux foules. Ma foi, tant pis ! Je me montrai, et je fus acclamé, et parmi ceux qui m'acclamaient le plus, je distinguai très bien, non loin de la cage, ma fameuse Anglaise, qui rayonnait, ayant enfin obtenu une demi-satisfaction.

Et je fus livré aux médecins. On fit tout de suite le compte de mes blessures. J'en avais dix-sept. « Ce n'est rien! » dit un des assistants. Si ce n'est rien, qu'est-ce qu'il lui fallait? La consultation terminée, je regagnai, en compagnie de ma femme, toute pâle, mon coupé, et nous partîmes pour mon joli domaine, que je ne prévoyais pas étrenner de cette façon. Vous supposez bien que l'on négligea le souper, et que je fus tout droit dirigé vers mon lit, tendu de peluche.

— Eh bien! reprit un des insupportables et acharnés conseillers, avais-je tort?

J'eus envie de le mettre à la porte.

— Rassurez-vous, lui dis-je en me contenant. Je ne suis pas mort, et, aussitôt guéri, j'aurai ma revanche.

*
* *

Quoi que j'aie pu dire, au lendemain de cette émotion, je n'en menais pas large. J'étais brûlé par une fièvre intense. Les médecins, et, en particulier, mon ami le docteur

Neubauer, n'étaient pas rassurés. J'ai su depuis que le bruit avait couru, dans le public et même dans les journaux, que j'étais à la dernière extrémité. La vérité, c'est que je passai plusieurs nuits difficiles et que je souffrais horriblement. On n'est pas lacéré impunément sur toutes les coutures. J'avais les bras déchirés, les épaules meurtries, la gorge ouverte. C'était la gorge surtout qui m'était douloureuse. De plus, j'éprouvais un ennui profond de ne voir personne. On m'avait consigné. J'entendais, à tout instant, des voix amies qui insistaient : « Ne puis-je pas monter ? Oh ! je ne resterai qu'une seconde ! » Les journalistes et les camarades affluaient, sans compter les sympathies anonymes qui ne cessaient de se manifester. J'eusse été heureux de recevoir. Mais le terrible docteur était le maître. « On ne passe pas », disait, d'après ses ordres, une sentinelle incorruptible. Et personne ne passait. Sauf, heureusement, les miens, ma petite famille, ma femme à qui son dévouement faisait oublier son angoisse, et ma fille, tout éplorée, et mon petit Albert,

trop jeune et trop espiègle pour s'assombrir, mais qui me donnait des baisers attendris, instinctivement.

Il me fallut bien trois semaines d'alitement.

Quand je quittai pour la première fois mon oreiller, il me sembla que je naissais dans un monde nouveau. Autour de moi, rien ne ressemblait au passé. Je me trouvais transporté dans un milieu, pour ainsi dire, inconnu. Quel charme ce fut! Et, c'est bien un peu naturel, mon premier soin fut de m'enquérir de ce qu'on avait dit, de ce qu'on avait pensé, de ce qu'on avait écrit sur mon malheur, sur ma maladie. La bonne agence Bonnaud était là pour me renseigner. Elle avait envoyé, dans ce court espace de vingt et un jours, des montagnes d'extraits pris dans les journaux de. toutes sortes, depuis les *Débats* jusqu'à *l'Intransigeant*, depuis Paris jusqu'à Saint-Pétersbourg; le monde entier s'était occupé de moi. Sans doute, c'est une faiblesse, mais je voudrais bien savoir qui ne l'eut pas, qui ne l'a pas, qui ne l'aura pas. Apprendre qu'on

a soulevé l'intérêt, même qu'on a provoqué la critique, cela fait plaisir. Je fus ravi de constater le souci que l'on avait pris de ma santé, des épithètes flamboyantes qui escortaient mon nom. Sultan, en somme, m'avait rendu service, et je l'aimais de m'avoir bousculé.

Et pourtant, il y eut des articles qui me parurent assez surprenants. Des écrivains, et non des moindres, étudiant en philosophes mon cas, en tirèrent cette conclusion : Que c'est Sultan qui était à plaindre, qu'il avait bien fait; je crois même qu'on lui reprocha de n'avoir pas assez fait. C'était lui la victime. Le dompteur, d'après quelques-uns, est un monstre abominable qui abuse de la naïveté des habitants du désert, les rend martyrs, et ne mérite pas la moindre pitié. S'il est mangé, tant mieux. Une foule de gens très humains, qui emprisonnent des chiens en des niches étroites, les retiennent captifs par une chaîne courte, les rouent de coups de fouet pour les dresser à la chasse ou leur enseigner à « faire le beau », sont pris tout à coup de tendresse

pour les excellents fauves qui ne subissent pas un sort plus rigoureux que la plupart de nos caniches, et savent se défendre ou se venger infiniment mieux, quand l'occasion se présente.

Le métier de dompteur n'implique pas la haine des animaux. Tout au contraire. Vous trouveriez difficilement un dompteur qui n'adorât ses pensionnaires. Il ne les rudoie qu'à la dernière extrémité. Et, rendez-nous cette justice, ce n'est pas une exploitation qui se transmet comme une autre. On devient dompteur par circonstance, comme je le devins. Après tout, n'est-il pas nécessaire pour l'enseignement populaire de la zoologie, que les espèces soient montrées au public? On le comprend pour le Jardin des Plantes, où les cages ne sont pas plus spacieuses que les nôtres. On le comprend pour le Jardin d'acclimatation, où les girafes, les bisons, les mérinos ne s'amusent pas plus qu'ils ne s'amuseraient chez nous. Est-ce parce que notre entreprise est privée qu'elle serait criminelle? Nous, qui aimons les rugissements des lions,

nous ne nous trouvons pas plus coupables que les particuliers qui aiment les roucoulements des oiseaux et qui emprisonnent, pour leurs plaisirs, do pauvres merles dans leurs volières?



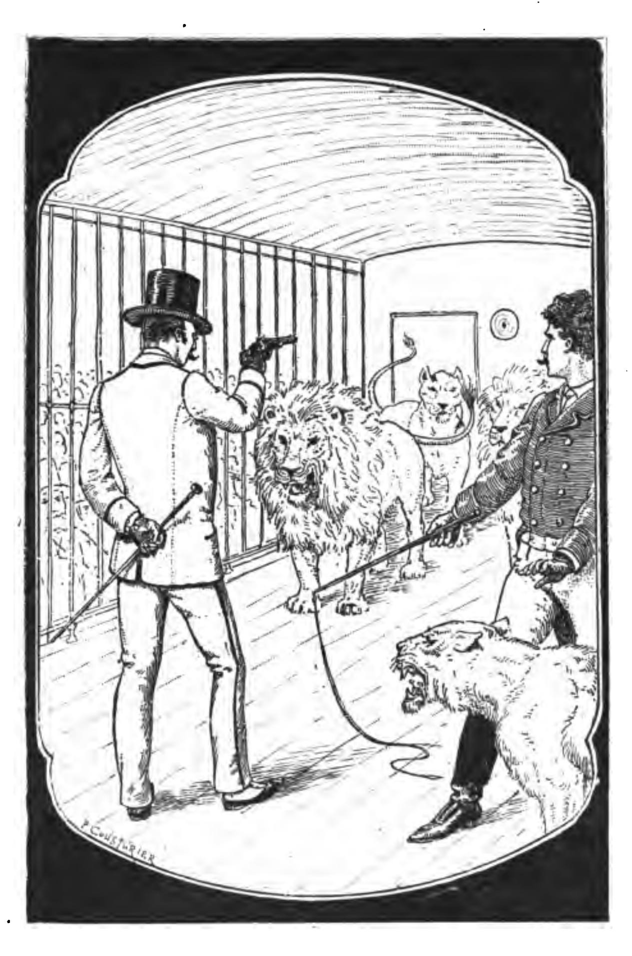
CHAPITRE VIII



Et, voyez, mon souci, c'était de revoir ma volière, à moi. J'en avais l'obsédante nostalgie. Dès que je fus sur pied, ma première pensée fut pour Sultan, pour Néron, pour Saïda, ces amis de tous les jours, ces collaborateurs délaissés. Il me semblait qu'ils s'ennuyaient, comme je m'ennuyais. Le jour où la Faculté m'accorda mon *exeat*, je fis atteler aussitôt, et je criai au cocher : « A la ménagerie ! » avec la joie d'un ressuscité. J'étais bien changé. J'avais la barbe épaisse, moi qui ne portais que la moustache autrefois. J'avais relevé le col de mon pardessus, enfoncé mon chapeau sur mes oreilles. Accoutré de la sorte, je ne devais pas être facilement reconnu. A la caisse même, on me demanda si j'avais mes entrées, quand je passai sans déposer

mes trois francs. Cependant, je n'avais pas fait dix pas à l'intérieur, qu'un grognement sourd me fit retourner la tête. Sultan, qui occupe une des premières loges, m'avait flairé, et, tout hérissé, debout contre les barreaux, la face monstrueusement contractée, me regardait. Quoi! je n'étais pas mort! Ses yeux lançaient des flammes, ses griffes s'allongeaient. Oh! s'il me rattrapait! J'eus la tentation folle d'aller le visiter, de lui payer ma dette. On m'en empêcha. Et je dus me contenter de faire l'inspection générale de mes vieux camarades, tandis que, des yeux, Sultan me suivait toujours, curieux et inquiet de mes mouvements, et ne me trouvant pas assez vaincu.

Ma seconde sortie fut plus gaie. Elle eut lieu à l'occasion des noces de Mlle Pezon. Pezon et moi, nous sommes de vieux amis, et, je n'aurais pas, pour un confrère, manqué à cette fête à laquelle tous les forains étaient conviés. Sans doute, le public nous considère comme des concurrents. Mais il se trompe. Nous avons chacun notre genre, et qui a vu



M. Léonard Rozy dans la cage. (Page 152.)

l'un de nous doit aller voir l'autre, pour se renseigner complètement. La meilleure preuve de ce que j'avance, c'est que, la plupart du temps, nous nous rencontrons sur le même terrain, côte à côte, et que, non seulement nous vivons en excellents voisins, mais que nous faisons tous deux également nos affaires. Donc, c'est avec empressement que je me rendis à l'invitation de mon collègue. Nous étions fort nombreux sous la tente, décorée à profusion de peaux de toutes sortes, qui produisaient le plus pittoresque effet. Mais ne vous imaginez nullement un repas qui rappelle celui de la *Princesse de Trébizonde.* Ce fut un dîner très vivant, plein de rires, où l'on bavarda comme dans tous les dîners, et où l'on fêta les mariés sans aucune extravagance. Nous étions tous habillés en bons bourgeois que nous sommes. Loramus porta le toast en vers qu'il affectionne, et d'autres l'imitèrent en prose. Un bal suivit nécessairement ces agapes, et les jolies femmes, en toilettes pas du tout tapageuses, dansèrent correctement les quadrilles les plus variés. Il n'y

avait guère de couleur locale que dans l'ornement de la vaste salle, et un étranger qui fût entré parmi nous eût pu croire qu'il s'était égaré au mariage d'un sous-préfet.

Ma santé se rétablissait, et je pris ma part de la gaieté commune. J'étais revenu réellement à la vie et je ne souffrais plus. Aussi n'avais-je plus qu'une idée fixe : recommencer mes représentations. Le soir désiré arriva. Je rentrai enfin dans la cage, comme si rien ne s'était passé, avec le même calme que naguère, décidé à l'emporter sur toute rébellion. Je n'eus pas grand mal. Les exercices se firent sans accroc, et Sultan se contenta d'être grognon, mais ne se livra pas et n'essaya pas de se livrer à la moindre agression. J'en éprouvai quelque surprise, mais je ne m'en tins pas moins sur mes gardes; je ne me dissimulais pas que l'animal était rancunier, et que, dans sa grosse tête, devaient rouler des projets de vengeance, qui se réaliseraient, quand l'occasion serait favorable. Je ne me trompais pas. A l'une des séances de la première huitaine d'octobre, les Cyngha-

lais, du Jardin d'acclimatation, étaient venus, et, devant ce public inusité, je voulus susciter des difficultés plus grandes, pour avoir la joie de leur étonnement. Sultan, agacé, énervé, fut repris de ses fureurs, s'élança sur moi, et une véritable bataille s'engagea. Mais j'avais les jambes solides, et je ne trébuchai pas. Dans la salle, on frémissait, tandis que je me défendais, acculé, avec une simple cravache. Je fus le plus fort, et Sultan, dompté, rageur, rentra dans l'obéissance. Toutefois, nos rapports devenaient de plus en plus tendus. Je pressentais quelque algarade. Il me fallait toutes mes forces, toute ma volonté pour venir à bout de cet ennemi familier. Chaque exercice était un péril. Quand j'en sortais, c'était généralement avec une congestion. L'effort cérébral était trop violent. Le 12 décembre, je fus démonté. Je m'aperçus subitement que ma joue droite s'était insensibilisée. Ma lèvre supérieure s'était relevée. L'œil était vitreux. Les médecins revinrent. J'étais paralysé. Paralysé! Ce que ce mot sonna cruellement à mes oreilles! Moi, si actif, si avide de

mouvement et d'action, j'allais, cette fois, et pour toujours, être condamné à l'odieux repos ! C'était inévitable. On ne me permettrait plus de reparaître parmi les bêtes. Adieu les émotions et les ovations, et les satisfactions que recueillait mon amour-propre, quotidiennement ! J'en serais réduit à me promener, comme une âme en peine, en simple spectateur, sur la piste, et à considérer les exploits de mon brave Alexiano, sans m'y mêler. Vous jugez si, dans les premiers temps, je fus navré. Mais, heureusement, ma pensée n'était pas endormie, et je trouvai, tout en rêvant, tout un programme de vie nouvelle. Je pouvais être utile, et cela me réconforta et me consola.

*
* *

Je nourrissais depuis longtemps un projet qui consistait à grouper les membres de la corporation foraine, en formant une vaste association de secours mutuels, qui nous permît d'envisager l'avenir sans appréhension.

Après tout, nous sommes aussi intéressants que d'autres. Nous avons nos charges, nos risques, nos périls, nos désastres. N'est-il point juste que nous nous prémunissions contre les hasards méchants de l'existence? C'est d'autant plus urgent que nous trouvons difficilement à nous faire assurer, ou du moins, si les assurances nous acceptent, c'est à des prix exorbitants, pas toujours abordables. Nous unir pour nous protéger nous-mêmes, voilà ce qui est simple et sage. Une cotisation régulièrement versée suffit, à la longue, pour réparer bien des accidents, pour effacer bien des misères. Le syndicat des saltimbanques! Pourquoi pas? Croyez bien que, chez nous, il y a autant d'efforts, de travail et de probité qu'ailleurs. Tous ces braves gens, qui, du matin au soir, s'agitent, s'exercent, triment de toutes les façons pour amuser le public insouciant, méritent qu'on prenne garde à eux. Ils ont des ménages, des enfants, et ils aiment leur intérieur, comme les premiers bourgeois venus. Leur carrière est peu appréciée. Un paillasse, cela fait rire; un lutteur,

cela n'est pas considéré. La raison, s'il vous plaît ? S'imagine-t-on qu'on choisisse sa voie à son gré ? On prend ce qu'on trouve, et l'on serait bien surpris si l'on scrutait les états civils des pauvres diables qui s'escriment dans nos parades ou sur nos tréteaux, de trouver des noms de grandes familles, de découvrir des bacheliers, des licenciés en droit ou des docteurs ès sciences. Mal servis par la destinée, ils ont préféré se faire débiteurs de calembourgs et de coq-à-l'âne à la lâcheté d'un suicide ou à la honte d'une mauvaise action. Ce sont des exceptions, assurément. Les autres ont été élevés dans le métier, faisant leur apprentissage normalement, chez leurs parents, ambitieux d'arriver par des moyens honnêtes à une situation honorable. Ils vont à leur baraque comme un employé se rend à son bureau, ils marchent sur les mains comme un clerc de notaire griffonne une minute, sans plus penser, que ce basochien, à ce qu'ils font. C'est la corvée instinctive, habituelle, régulière, et, quand ils se passent du rouge sur les joues, ils ont la même impression que le

vieux rond-de-cuir qui passe sur sa redingote des manches de lustrine. Ils sont consciencieux, mangent quand ils peuvent, dorment à peine, n'ont pas un jour de repos, voyagent quand ils n'exercent pas, démontent leurs tentes pour les redresser, n'ont point de chez soi, ne connaissent pas le bonheur d'un milieu sympathique, et sont obligés de semer leurs relations d'étapes en étapes, sans jamais s'arrêter plus d'une quinzaine de jours. Vous voyez que ce métier, si volontiers et si souvent calomnié, n'est pas une sinécure. Et que d'imagination, que d'ingéniosité il exige! Chaque foire révèle au moins une nouveauté. L'esprit est sans cesse en mouvement, chercheur d'inventions qui étonnent les foules et les attirent. Quelques-uns y rencontrent la fortune. Combien y rencontrent tout juste le pain quotidien, sans beurre dessus! Eh bien! ce sont ces braves gens, que ne rebutent ni la rudesse, ni l'ingratitude de leur tâche, que j'avais rêvé de mettre à l'abri de la famine et de la belle étoile. Aussi, quand je fus réduit à renoncer à mes représentations, songeai-je

à réaliser mon programme. Il y avait là, comme dans la ménagerie, des résistances et des préventions à dompter. Mais cela ne m'ef-



Le fameux accident de Bidel avec son lion Sultan. (Page 166.)

frayait pas. Peut-être un jour viendra-t-il où l'on ne me reprochera plus d'avoir été dompteur, et d'en avoir profité pour arracher tant de mes collègues à leurs soucis, à leurs embarras, à leur ruine.

Il va de soi que, dans la société que je concevais, ne devaient entrer que des adhérents sans tache. Car je ne prétends pas que nous n'ayons aucune brebis galeuse. Il y en a dans tous les mondes. Mais, cette réserve faite, tous seraient accueillis, les entrepreneurs des chevaux de bois, de tirs, de jeux, qui occupent un espace de deux mètres carrés et même moins, aussi bien que les directeurs d'établissements colossaux. Une seule condition serait requise : l'honnêteté. C'est en partant de ce principe que je me mis à l'œuvre. Je m'ouvris de mon projet à quelques amis, et, avec leur assentiment, leur appui, leur propagande, je fus bien sûr de réussir. C'était toute une révolution dans nos mœurs, et le public, quand il apprit cette fondation inattendue, se montra d'abord incrédule. Cependant, assez vite, un petit noyau fut formé, et tout autour, par l'influence de chacun, des ramifications s'établirent et s'étendirent. Nous avions un centre. On organisa des réunions, des orateurs exposèrent lucidement le but que nous nous proposions. Insensiblement nous fîmes des prosélytes qui

eux-mêmes plaidaient notre cause, et, au bout d'un temps très restreint, l'Union mutuelle était debout. Avouez que la paralysie a du bon, quand on sait l'utiliser. Le 20 juin 1887, dans une réunion plénière, j'étais nommé président, un bureau était organisé et les statuts, discutés aussi soigneusement — peut-être plus — que les lois à la Chambre, étaient publiés et entraient en vigueur.

*
* *

Aussi fut-ce une fête sans pareille que celle qui fut donnée, un soir de novembre, à l'Élysée-Montmartre. Nous couronnions l'édifice, et quelques-uns avaient été d'avis qu'il fallait l'arroser. Nous étions au grand complet et nous avions convié quelques saltimbanques honoraires, du conseil municipal et de la littérature. A quoi bon citer des noms? Tout le personnel de nos kermesses était présent, en grande toilette, les femmes décolletées, superbes, des diamants aux oreilles, sans nul clinquant, et les hommes en frac. La grande

salle débordait, et autour de la table en fer à cheval, toutes les individualités foraines étaient assises, familialement. Beaucoup de gaieté, pas de tapage. On avait un air heureux. On se congratulait. Des rires couraient. Au dessert, des toasts furent portés, et applaudis avec enthousiasme. C'est drôle, ce que nous avons d'orateurs ! Et les danses commencèrent. Je vous assure que les jambes ne chomèrent pas. J'avais ouvert le bal, et je me retrouvais tout jeune. C'est que, vraiment, le bonheur était parfait. J'étais entouré des miens, tous gais et ravis. Ma fille, dans sa toilette blanche, était charmante, et mon fils, tout enflammé, faisait polker et valser de grandes personnes. Ma femme voyait la réalisation de nos rêves communs, et je rayonnais, me sentant l'auteur de cette joie et de cette fraternité. Ce n'était pas l'inférieure satisfaction de l'amour-propre. Non. Mais, bien sincèrement, j'éprouvais l'émotion pénétrante du travailleur qui a bien rempli sa journée, et qui a la conscience d'avoir accompli envers la société son devoir, et même plus que son devoir.

Vers les trois heures du matin, une idée subite s'empara d'une douzaine de mes jeunes camarades, et, tout à coup, je fus saisi, enlevé, installé sur un pavois improvisé, qui fut promené dans tous les sens au milieu des hourrahs, tandis que l'orchestre jouait je ne sais quel air endiablé, et qu'une interminable bande joyeuse me suivait en gambadant. Ce fut un instant tout à fait pittoresque : ce bruit, ce mouvement, cette exubérance avaient une couleur et une saveur particulières et inconnues, et là-haut, sur la planchette où j'étais porté, je le confesse, j'étais content. C'était le triomphe de la bonne humeur, une démonstration de sympathie, où, sous une apparence naïve et gamine, je démêlais un élan attendri. C'est bon, les ovations du public, mais c'est meilleur encore les ovations des égaux.

Et, cependant, l'ère des difficultés n'était point passée. Si j'avais la confiance de la corporation, je devais encore subir les vexations de l'autorité. De ce côté, il y a toujours des ennuis. Croirait-on qu'à Paris on fait tant d'histoires pour permettre aux gens de vivre ?

Pour obtenir l'autorisation de s'installer n'importe où, sur une place publique, dans un terrain vague, on est soumis à mille formalités. Il faut aller du préfet Caïphe à l'employé Pilate, voir toute une collection de figures rébarbatives, faire antichambre devant vingt bureaux, séduire M. le maire, ne pas déplaire aux huissiers à chaînettes, être agréable aux commissaires. On jurerait que l'administration prend un plaisir tout spécial à nous humilier, à entraver nos affaires, à compliquer nos complications. C'est ainsi que, ayant réglé nos stations dans les vingt arrondissements, de façon à passer successivement dans tous, nous avons à refaire, chaque mois, la même requête, et que telle concession accordée précédemment et sur laquelle nous comptions, nous est, par un caprice imprévu, refusée quand nous la redemandons. « Le quartier se plaint », nous répond-on le plus souvent. Et de quoi se plaint donc le quartier ? De ce que nous y portons l'animation, de ce que nous y amenons la foule, de ce que nous fournissons une clientèle aux marchands, aux restaura-

teurs, aux cafetiers, et un débouché aux marchandises ! Nous faisons du tapage, sans doute. Mais si nous n'en faisions pas, personne ne viendrait. La parade, c'est notre réclame, et c'est notre gaieté. Nous refuser le droit de battre du tambour, de souffler dans nos cuivres, de jeter aux badauds nos lazzis et nos fusées, c'est nous condamner à la mort, ou à la faillite. Autant, tout de suite, un décret pour nous déclarer hor la loi. Et remarquez que, en plaidant cette cause, je suis désintéressé, puisque la parade a toujours été bannie de mon établissement.

*
* *

Eh bien ! cette lutte nouvelle ne me déplaît pas. J'ai un but. Chacune de mes journées se trouve remplie par un incessant travail. Ma ménagerie, que j'administre, occupe mes soirées. J'y vais forcément, incapable de m'en détacher. Je procède aux réinstallations, j'ai soin des intérêts de l'association, et — qui ne comprendra cette faiblesse ? — je fais ma visite

régulièrement à mes bêtes aimées. Sultan surtout me séduit et m'appelle par sa haine fidèle. Les après-midi, je n'ai pas non plus à flâner. Il y a constamment une démarche nécessaire. Je n'en esquive pas une, et, à force d'en faire, j'obtiens de bons résultats, de temps en temps, quand les fonctionnaires ne sont pas de méchante humeur. Je suis assidu aux séances de mon comité, dirigeant les débats, organisant des assemblées, confectionnant notre journal, — car nous avons un journal, l'*Union mutuelle*, — qui renseigne nos adhérents, rend compte de nos délibérations et de nos progrès, et qui, sans nous enrichir, n'étant pas créé pour cela, ne nous ruine pas. Et lorsque, la nuit, je regagne, avec ma smala, mon domicile, je puis consciencieusement répéter le mot de Titus. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir mes distractions, auxquelles sont réservées les matinées. Mes déjeuners sont une fête quotidienne. Autour de moi, j'ai réuni tout un monde aimable, qui se plaît à causer, à raconter, et raconte et cause merveilleusement. Après le café, j'ai la récréation

du billard, et Vigneaux serait jaloux de mes carambolages. Ma petite famille, mes bons amis m'entourent et me soignent. Ma fille, qui est musicienne, me joue des airs que j'aime, et mon fils, tout espiègle, me fait des farces, qui m'enchantent. Mon ambition paternelle a toutes les satisfactions, et j'augure bien de l'avenir pour les mignons enfants qui grandissent, apprennent et tiendront leur rang dans le le monde. Seulement, qu'Albert ne soit pas dompteur, surtout! Je mourrais de peur pour lui.



L'animal était rancunier.
(Page 179.)

Et c'est ainsi que ma vie s'est arrangée, au prix de labeurs continuels. Quand, dans ma pensée, j'en remonte le cours, que je revois, comme en une lanterne magique, se reproduire tant de tableaux navrants, émouvants et

tragiques, pour aboutir au bien-être présent, je me demande si je rêve et j'éprouve, en somme, de la fierté. Parti de la misère noire, tout petit, abandonné, j'ai démontré tout ce que peut une volonté persévérante que rien ne rebute ou n'effraye. Il est loin le temps où j'étais tapin d'un arracheur de dents et où je débitais des boniments. Il a suffi, pour en sortir, non d'une chance, mais d'une résolution. Je ne me suis pas livré au hasard des choses. J'ai cherché, au contraire, passionnément, sans relâche, sans faiblir, à me colleter avec la destinée. Les mauvais jours, les crises, les désastres ne m'ont pas abattu, et c'est parce qu'aucune tâche ne m'a répugné, parce que je n'ai point renoncé, que je suis sorti de ce que j'étais pour être ce que je suis. Si j'ai, d'ailleurs, écrit ces lignes, c'est pour prouver aux déshérités que la patience, le courage, l'acharnement au travail, l'honnêteté triomphent de tout, et que les plus maltraités ont toujours tort quand ils désespèrent. Eh! certes, on m'a reproché de dompter les lions. N'ai-je pas aussi dompté le sort?

Asnières, 21 janvier 1888.



* * *

J'ai raconté l'entrée de Mlle Rousseil dans la cage aux lions. Voici les vers que la célèbre artiste — aujourd'hui retirée du monde — m'adressa au sortir de cette preuve de son courage.

LA MORT DU LION

Ou le Dompteur par amour

C'est un vaillant dompteur, jamais il ne recule.
Son corps semble pétri par les dieux ; l'on croit voir
La grâce d'Apollon dans la force d'Hercule ;
Pour moi, j'aime surtout son grand œil doux si noir.

Son enfant de dix ans est là, qui le regarde;
Elle pâlit parfois quand rugit le lion,
Mais souriante et calme, on dirait qu'elle garde
Ce fier vainqueur du Roi de la création.

Tout le monde applaudit à ton mâle courage,
Bidel! Je te le dis, moi, je ne comprends pas
Qu'on risque ainsi sa vie au caprice, à la rage
Des fauves du désert. — Cherches-tu le trépas?

Veux-tu nous ramener au temps de l'esclavage
Où Néron, le terrible et féroce empereur,
Ivre du sang chrétien, excitait au carnage
Les lions dans l'arène? — Es-tu gladiateur?

Alors lui, doucement, — la force est sans rudesse, —
M'a dit, levant vers moi ses yeux pleins de bonté:
— Vous me jugez bien mal, ma belle Poétesse,
J'attendais de votre âme un peu moins d'âpreté.

Pourquoi me condamner avant de me connaître?
Écoutez-moi, Madame, oui, j'aime le lion.
Bientôt, vous l'aimerez. — Le lieu qui me vit naître
Est Makrinitiza sur le noir Pélion.

J'étais berger, j'avais vingt ans, mon cœur sauvage
N'aimait que le soleil, les fleurs, la liberté,
Les hommes malheureux, puis mon chien. Du village
Un matin m'apparut une jeune beauté,

Douce et fière; à l'instant, je lui donnai mon âme.
Baisant ses pieds divins : — Me veux-tu pour époux?
Maïa, je t'aimerai toujours. — Je suis ta femme,
Dit-elle simplement, prends-moi, viens, aimons-nous.

Nous allons être heureux. — Belle comme l'aurore,
Ma jeune fiancée à mon côté marchait;
Tout à coup, Dieu puissant, ah! je frémis encore
Quand j'y pense! — Un lion dont l'œil fauve cherchait

Sortit de la montagne et vint, gueule enflammée,
Nous barrer le chemin. — Je n'ai jamais connu
La peur qu'en cet instant. — Je pris ma bien-aimée,
Faisant à son beau corps, de mon corps demi-nu,

Un rempart. J'attendis, calme, le monstre horrible,
Secouant sa crinière et ne comprenant pas
Qu'on l'ose regarder. — Son œil devint terrible ;
Ses deux yeux sur mes yeux, lentement, pas à pas,

Il vint jusqu'à mes pieds, puis, d'un élan sauvage,
Me sautant à la gorge, affamé, rugissant,
Les ongles allongés, déchira mon visage ;
Sur ma poitrine nue à flots coulait mon sang.

Me lâchant aussitôt, il bondit en arrière,
Puis revint formidable. Ardent, plein de courroux,
Dans mes mains de Titan, je saisis sa crinière
Et, faisant un collier de son poil fauve et roux,

J'étranglai le lion pour sauver ma compagne.
Alors ce roi mourant, plus faible que l'oiseau,
Moins libre n'ayant pas d'ailes, vers la montagne,
Tourna son long regard devenu triste et beau.

Quelque chose d'humain s'échappa de son âme,
Doux comme un chant d'amour et je le vis pleurer.
Voir pleurer un lion! Je vous le dis, Madame,
Cela fait mal, je sens mon cœur se déchirer.

Quand j'y pense, il pleurait, j'avais commis un crime.
Je viens vers lui criant, — moi je me défendais,
De qui cherche à tuer la mort est légitime ;
Triste et pleurant toujours, le lion attendait

La mort! Non, — ses enfants, — ô douleur sans seconde !
Cinq petits lionceaux, gais comme le soleil,
Les voilà! Le géant à la crinière blonde
Leur sourit, puis s'en va dans l'éternel sommeil.

Les cinq petits, alors, poussent des cris sauvages.
Dis, Maïa, ma beauté, suis-je donc assassin ?
Non, je me défendais, j'ai l'horreur du carnage
Et ces plaintes d'enfant me déchirent le sein.

Écoute-moi, Maïa, c'était pour te défendre ;
Il faut me pardonner, je jure par les dieux,
Par la profonde nuit qui bientôt va descendre,
Par ton âme de vierge et par tes deux grands yeux,
Par mon amour pour toi, par l'ombre de ma mère,
Que je me fais dompteur, pour leur donner un père.

R. Rousseil.

7 mars 1879.



*
* *

Entre tant d'articles publiés sur ma modeste personnalité, il en est un qui fit quelque bruit et que signa M. Louis Ulbach, dans *Gil Blas*. Il y a bien un peu de politique, ce à quoi je ne m'entends guère, mais on retrouvera, dans toute la partie qui m'est spéciale, un résumé et comme une confirmation du récit contenu dans ce volume.

VIVE BIDEL!

« Il est toujours imprudent d'acclamer un héros. C'est diminuer son héroïsme, puisqu'on lui retire le bénéfice de la modestie et du sacrifice.

« Mais il est encore beaucoup plus dangereux d'acclamer, si honorable qu'elle soit

d'ailleurs, une popularité de circonstance qui n'a pas encore fait ses preuves.

« Avec Bidel, on ne risque rien. Il a des titres éclatants d'intelligence, d'honneur, de courage et de modestie. Il ne s'amuse pas à faire aboyer les roquets. Il fait rugir les lions, il gagne à ce défi d'effroyables égratignures, mais il reste le maître.

« Toutes les fois que je le vois entrer dans une cage, je pense à Gambetta menaçant les lions mauvais teint de Belleville d'aller les relancer dans leurs repaires. Hélas! ce patriote qui avait fait ses preuves, aurait peut-être été déchiré, et ceux qui lui montraient leurs griffes ne montrent leurs dents à un autre, auquel ils ne doivent rien, que dans une acclamation enthousiaste.

« Bidel, dans les repaires où il cravachait de vrais lions, n'a jamais reculé, et quand il a été mordu, c'est que la maladie l'avait fait chanceler. Les animaux féroces sont lâches comme les hommes, ils s'acharnent sur ceux qui glissent de leur hauteur mais qu'ils n'ont pas renversés.

*
* *

« Toutefois, les lions de Bidel ont un peu plus de cœur que les voyous.

« Quand son lion Sultan le prit un jour à la gorge, commençant à le dévorer, Bidel, tout en se croyant perdu, mais luttant avec une intrépidité sublime, avait raidi son bras, saisi lui aussi le lion à la gorge, et, en le repoussant, lui criait, avec une éloquence suprême : « Sultan ! Sultan ! » plus éloquemment à coup sûr que César ne dit à Brutus : « Toi aussi ! »

« Le fauve, dans sa fureur, dans cette libation du sang de son maître qui l'enivrait, entendit la voix à laquelle il avait si souvent obéi. Il eut un remords ; il eut conscience de l'indignité de sa révolte, se recula, et ce fut ainsi que Bidel put se relever, vainqueur par l'âme, quand il ne l'était plus par la force.

« Trouvez-moi, dans l'histoire des rages populaires, un héros tombé qui ait pu se relever, quand la foule avait le goût de son sang !

*
* *

« J'ai demandé au grand belluaire s'il y a des procédés secrets pour dompter les lions. Il s'est fait une légende sur les complaisances de certains dompteurs, émasculant les fauves. Bidel ne croit pas à la possibilité de ce moyen, assurément emprunté par l'imagination à la politique humaine.

« Flatter le peuple, l'énerver pour le tenir, n'être brutal impunément avec lui que quand on a éteint son énergie, voilà la science de la dictature humaine, science trompeuse.

« On dompte les fauves, comme on dompte les foules, par la volonté, par l'implacable éloquence.

« Lamartine s'est fait lécher par des lions qui voulaient le dévorer. La science commence à se rendre compte des effets, jusqu'ici inconnus, du pouvoir de l'esprit sur la brute. L'homme a été créé pour dompter, mais non pour s'humilier devant la matière, ou la bête, et si l'on donnait des prix aux

industries qui moralisent par l'exemple, je voudrais que les académiciens, les députés, les ministres, avec l'immense affluence des conservateurs de toutes les nuances, vinssent solennellement décorer Bidel qui enseigne depuis si longtemps à n'avoir pas peur des bêtes, à faire reculer les fauves, à faire primer la force bestiale par le droit intellectuel.

« Des membres vigoureux de la Ligue des Patriotes pourraient se mettre en apprentissage chez le dompteur. Ce serait une gymnastique silencieuse et morale, l'apprentissage d'une attitude à garder.

*
* *

« Sérieusement, je connais peu d'existences aussi héroïques que celle de Bidel.

« Né dans une voiture de voyageur forain, s'il n'a pas étouffé dans son berceau ambulant les serpents d'Hercule, il a vu bien des couleuvres lui présager la vie. Enfant, il a souffert de tout ce qui peut faire souffrir l'enfance. Avant de se colleter avec les lions

il s'était colleté avec la misère. C'est la grande initiatrice, celle qui pousse aux vocations. Il sut chercher son pain dans toute espèce de travail humble et honnête. Tambour dans une parade, épicier chez de braves gens, qui voulaient l'adopter, il avait la nostalgie des fauves, et, en servant de la cassonade, il pensait à la couleur des lions. A quinze ans, il entra dans une cage, ayant tout déserté pour retourner aux visions de son enfance.

« Quand il put travailler pour son compte, il s'exerça d'abord avec quelques loups pelés, puis le travail, l'ordre, l'économie, le mariage, le devoir social aidant le devoir professionnel, il ajouta peu à peu une cage à une autre, et il en vint, après de rudes années de combat, à cette grande situation d'avoir la ménagerie, non pas la plus variée, mais la plus belle au point de vue des lions.

« On peut dire qu'il a créé une spécialité. Il ne mêle ses animaux à aucun drame figuré; il ne spécule pas sur un dressage obtenu seulement avec des bêtes douces, do-

ciles. Il se fait obéir des bêtes féroces : voilà tout. Il ne les séduit pas ; il les dompte. Sultan, depuis dix ans, lui en voulait, avant de tenter son insurrection, et à l'heure qu'il est, on voit aux rugissements du fauve, à ses regards, qu'il serait prêt à recommencer son attentat, si Bidel devait avoir une minute de défaillance.

« Cette industrie, qui a pris un développement considérable, est un grand aliment de recettes pour les chemins de fer. Il en coûte à Bidel plus de trente mille francs pour transporter sa ménagerie de Madrid à Paris, et je ne parle pas des dépenses de viande qui réjouiraient une boucherie affermée et feraient sa fortune.

« S'il a subi toutes les épreuves, toutes les misères du métier, s'il a souvent donné de sa chair à ce Shylock, qui lui promettait la fortune, il a eu toutes les faveurs que la dignité, la moralité peuvent réserver au courage. Il est douteux que Louis XIV ait fait asseoir Molière à sa table ; il est plus certain que Victor-Emmanuel, un brave à poil, a fait asseoir

Bidel à la sienne et l'a fait chevalier de la *Valeur civile italienne*.

*
* *

« Aujourd'hui Bidel, millionnaire, pourrait se reposer. Mais que ferait-il d'un repos absolu? Il s'occupe d'utiliser sa situation éminente, en organisant une Société d'*Union mutuelle*, qui groupe, dans un effort commun, toutes les industries foraines. Acclamé président de cette œuvre, il en fait la gloire de sa maturité, et il domptera la misère des autres comme il a dompté la sienne.

« Quel progrès merveilleux et dont il faut louer notre siècle!

« Bidel enfant a reçu un peu d'instruction, par hasard. La vie, les relations, lui ont appris le surplus. Aujourd'hui père de famille, il est fier des certificats d'études que ses enfants lui apportent. Riche, il ne veut plus des détresses horribles et mauvaises conseillères qu'il a vues. Tous n'auraient pas sa force. Alors il organise cette *Union mutuelle* qui

assure d'un protectorat solidaire les artistes forains, ceux qu'on appelle encore des saltimbanques et qui, pour la plupart, sont des instructeurs, des expérimentateurs de la science et de l'industrie.

« Je connais des savants, des vrais, qui ne manquent jamais de visiter des champs de foire pour y trouver des solutions à des problèmes difficiles, pour apporter et pour trouver une collaboration indirecte.

« L'électricité, le gaz, la vapeur, l'optique, l'histoire naturelle, sont des agents des théâtres forains. Il y aurait une revue intéressante à faire, celle de la science appliquée à l'industrie foraine. Comme il y a loin des baraques de notre jeunesse à ces théâtres outillés, machinés, et à ce qu'on démontre, aujourd'hui, comparé à ce qu'on montrait autrefois !

*
* *

« Les *voyageurs forains* sont arrivés par l'effort de quelques-uns d'entre eux à cette

situation normale, que les gens de lettres, les artistes ont acquise progressivement. Ils se sont associés pour se secourir, mieux que cela, pour garantir la vieillesse, pour faire respecter leurs droits professionnels, pour triompher des derniers préjugés qui les tiennent à l'écart des artistes et des industriels; pour assurer l'honorabilité de leur profession.

« Nul n'est admis dans l'*Union mutuelle* s'il ne peut faire ses preuves de probité absolue et s'il n'a pas un casier judiciaire éclatant de blancheur.

« Un journal est créé pour propager les statuts de l'*Union*, pour discuter les questions de toute nature qui intéressent les voyageurs forains. Les adhésions arrivent de toutes parts. Je crois qu'il est du devoir de la presse de favoriser ce mouvement, d'élargir cette publicité, d'aider à cet exhaussement d'une profession qui a ses mérites, plus difficiles que bien des professions libérales, d'établir un échange entre les feuilles littéraires, politiques et cette feuille spéciale. Je crois

que bien des petits saltimbanques qui restent encore dans le journalisme ont à gagner à la lecture de l'*Union mutuelle*, qui n'en contient pas.

« Le *Gaulois* annonce que le général Schmitz a crié à la revue : *Vive le président de la République ! à bas les saltimbanques !*

« Je ne garantis pas le cri, et je ne sais quels saltimbanques le général Schmitz pouvait viser, mais si on avait un jour à protester contre ceux-ci, et à refouler des bêtes trop hargneuses, je conseille mon acclamation :

« Vive Bidel !

« LOUIS ULBACH. »

On me pardonnera bien, ayant la fierté de mon œuvre, de donner ici, pour clore ces pages, les statuts de l'association que j'ai formée, et qui assure leur pain aux plus petits d'entre nous. Je reproduis donc les

statuts de l'*Union mutuelle,* qui, à plus d'un point de vue, constituent un curieux document.

STATUTS

CHAPITRE PREMIER

FORMATION, BUT, DURÉE ET SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ

Art. 1. — Il est formé sous le titre : *Union mutuelle des Industriels forains,* une Société civile strictement professionnelle, qui a pour but de défendre et soutenir les intérêts moraux et matériels de ses membres. La Société s'interdit toute spéculation, soit financière, politique, industrielle ou autre, étrangère à son but professionnel.

Art. 2. — La Société est formée pour une durée de dix ans, à partir du jour de sa constitution définitive ; si à l'expiration de la première période de dix ans, la liquidation

n'est pas prononcée, la Société continue de plein droit pour une nouvelle période de dix ans.

Art. 3. — La Société aura son siège social à Paris, là où le décidera le Conseil d'administration.

CHAPITRE II

COMPOSITION DE LA SOCIÉTÉ

Art. 4. — La Société est composée de membres fondateurs participants, de membres honoraires et de membres participants.

Art. 5. — Les membres fondateurs participants, les membres participants, sont ceux qui ont souscrit l'engagement de se conformer aux présents statuts et qui profitent des avantages offerts par la Société.

Art. 6. — Les membres honoraires sont ceux qui, par leurs souscriptions, contribuent à la prospérité de la Société sans rien réclamer d'elle.

Art. 7. — Le nombre des sociétaires est illimité.

CHAPITRE III

CONDITIONS D'ADMISSION

Art. 8. — Tout voyageur forain qui voudra faire partie de la Société adressera au Président du Conseil d'administration une demande contre-signée par deux sociétaires. Cette demande sera examinée par le Conseil, qui statuera à la majorité des membres présents.

Art. 9. — Nul ne peut être admis dans la Société s'il ne peut justifier d'une bonne moralité, d'un casier judiciaire non entaché de peine infamante, et exercer un métier licite. Toute fausse déclaration entraînerait de droit la radiation et les sommes versées par celui qui s'en sera rendu coupable resteraient acquises à la Société.

Art. 10. — Les membres honoraires sont admis par le Conseil après justification de leur honorabilité ; ils peuvent être étrangers au métier de voyageur forain.

Art. 11. — Le candidat devra verser, en

même temps qu'il remet sa demande, le montant des cotisations ci-après stipulées; elles lui seront remboursées s'il n'est pas admis.

CHAPITRE IV

OBLIGATIONS DES SOCIÉTAIRES

Art. 12. — Tous les membres de la Société s'engagent à accepter toutes les obligations prescrites par les statuts.

Art. 13. — A la mort de l'un des associés, la Société continue de plein droit, de même qu'en cas de démission ou de radiation des associés; les versements faits lui demeureront acquis, sans que ni le syndic, tuteur, ni tiers quelconque puisse lui adresser une réclamation de quelque nature qu'elle soit.

Art. 14. — Les cotisations ci-après stipulées sont acquises à la Société du jour de l'inscription. Tout sociétaire en retard de trois mois peut être suspendu et n'avoir plus droit aux avantages de la Société, et après six mois être rayé des cadres.

CHAPITRE V

FONDS SOCIAL

Art. 15. — Le fonds social se compose :

1° De parts de sociétaires fondateurs participants de chacune 100 francs. Il en sera créé au fur et à mesure des inscriptions, sur simple décision du Conseil. Ces parts ne sont applicables qu'aux sociétaires fondateurs participants.

2° Des cotisations annuelles des membres participants sans distinction, lesquelles sont fixées à 24 francs, payables par mois et d'avance, plus d'un droit d'entrée de 5 francs pour les sociétaires entrant dans les premiers six mois de la fondation ; lequel droit d'entrée sera élevé à 10 francs après ces premiers six mois.

3° Des cotisations des membres honoraires qui sont fixées à 200 francs chacune.

4° Du produit des fonds versés et placés, et des intérêts échus.

5° Des dons, legs qui seront faits à la Société.

6° Du produit des fêtes qu'elle pourra organiser, car la Société peut et doit encourager tout ce qui est de nature à accroître ses ressources, à faciliter le travail, à augmenter le produit pour les sociétaires et à multiplier les relations entre eux.

7° Du produit des abonnements, annonces, réclames, ou autres de l'organe qu'elle fonde sous le titre de l'*Union mutuelle,* organe des intérêts de tous les industriels forains, dont le prix d'abonnement est fixé à 6 francs par an, payables par semestre et d'avance. Il paraîtra une fois par semaine.

Art. 16. — Les fonds ne devant pas servir à former la caisse des retraites, ainsi que ceux qui ne seront pas nécessaires pour les besoins journaliers de la Société, seront déposés à la Banque de France. Les mandats, chèques, seront signés par le Président et les deux Vice-Présidents qui, seuls après décision du Conseil, peuvent effectuer les recettes et ordonnancer les dépenses.

CHAPITRE VI

INDEMNITÉS, CONTENTIEUX

Art. 17. — Le membre participant a droit à l'assistance de la Société pour les difficultés professionnelles. Cette assistance est toutefois subordonnée à l'approbation du Conseil, qui consulte préalablement le Conseil judiciaire sur l'opportunité et le bien fondé de la réclamation du sociétaire. La Société peut en outre, selon l'appréciation du Conseil d'administration, assister ses membres dans leurs affaires privées.

CHAPITRE VII

ADMINISTRATION

Art. 18. — La Société est administrée par un Conseil d'administration composé de dix membres.

Art. 19. — Ce Conseil est nommé par l'Assemblée générale au scrutin de liste et pour une période de trois ans.

Il comprendra : un Président, deux Vice-

Présidents, un Trésorier, un Secrétaire qui sera pris en dehors des sociétaires et qui n'aura pas voix délibérative, et cinq administrateurs. Ce bureau est renouvelé par tiers tous les ans par voie de tirage au sort, les membres sortants sont rééligibles.

Art. 20. — Les fonctions de membres du Conseil sont gratuites.

Art. 21. — En cas de décès ou de démission d'un membre du Conseil, il est pourvu à son remplacement par la plus prochaine Assemblée générale, mais son successeur ne remplit les fonctions de l'ancien titulaire quc jusqu'à l'époque à laquelle le mandat de ce dernier doit prendre fin.

Art. 22. — Le Conseil d'administration prend toutes les mesures nécessaires pour le développement de la Société et la gestion des intérêts de celle-ci ; il a les pouvoirs les plus étendus, il rend compte de ses actes aux Assemblées générales, il peut accorder des secours aux sociétaires, acquérir en son nom à titre onéreux et gratuit, accepter dons, legs, ester en justice.

Art. 23. — Le Président surveille et assure l'exécution des statuts, il ordonne le travail des bureaux et le fonctionnement des opérations, il est chargé de la police des Assemblées, signe tous les procès-verbaux, actes, délibérations, et représente la Société dans tous les rapports.

Art. 24. — Le Conseil doit tenir une réunion tous les mois pour contrôler la gestion et remettre les comptes à une commission de surveillance prise en dehors du Conseil, et composée de trois membres nommés chaque année par l'Assemblée générale ; ils sont rééligibles.

Art. 25. — Le Conseil peut être convoqué extraordinairement par le Président.

Art. 26. — Le Trésorier contrôle la comptabilité, il peut être pris en dehors de la Société. Les recettes et dépenses sont inscrites sur des registres spéciaux, cotés et paraphés par un juge au Tribunal de commerce. Il est formellement interdit de ne rien payer sans le visa du Président et des Vice-Présidents.

Art. 27. — Aussitôt l'approbation des pré-

sents statuts et la constitution définitive de la Société, il sera fait un règlement de service intérieur ayant pour but de prévoir et réglementer les détails d'administration qui n'ont pas été déterminés dans lesdits statuts.

Art. 28. — Le Conseil, soit en corps, soit par délégation de son bureau, ou d'une commission spéciale formée dans son sein, prend et soutient la défense des intérêts des sociétaires devant les Chambres et les différents ministères et pouvoirs publics.

Art. 29. — Le Conseil délibère quel que soit le nombre des membres présents, pourvu que la majorité se soit fait représenter par un délégué, soit en envoyant directement par lettre recommandée son vote sur les questions à l'ordre du jour.

Art. 30. — Les décisions ne seront valables que si elles sont adoptées par la majorité absolue du Conseil.

Art. 31. — Tout membre du Conseil d'administration, qui, n'ayant pu se rendre à la réunion, aura négligé de se faire représenter, sera passible d'une amende de 2 francs et inscrit

comme absent sur le procès-verbal. Après trois absences consécutives et non justifiées, le membre coupable sera considéré comme démissionnaire et remplacé conformément aux statuts (art. 21).

Si la première réunion n'a pas donné de résultat après la deuxième convocation, la décision du Conseil sera prise à la majorité des membres présents.

CHAPITRE VIII

DIRECTION

Art. 32. — Afin d'assurer le fonctionnement régulier de la Société, il est nommé un directeur qui, par dérogation aux statuts, sera pris en dehors des sociétaires; ses attributions et rétributions seront fixées par la première Assemblée constitutive. Il sera chargé du travail des bureaux, il répondra à toutes les demandes, il fera la rédaction du Journal, s'occupera de la publicité, etc., etc. ; il remplira les fonctions de secrétaire du Conseil : en un mot, il assurera, sous le contrôle et les décisions du

Conseil, les mesures à prendre pour sauvegarder tous les intérêts des sociétaires.

Art. 33. — Il ne pourra être révoqué que pour faute lourde ou malversation et sur la proposition qui en sera faite par le Conseil d'administration en Assemblée générale.

CHAPITRE IX

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Art. 34. — Les sociétaires auront seuls le droit d'assister, de délibérer et de voter dans les Assemblées générales et de se présenter pour faire partie du Conseil d'administration.

Art. 35. — Les sociétaires se réuniront chaque année au mois d'avril en Assemblées générales régionales, pour entendre la lecture du rapport des opérations de la Société et des résultats obtenus dans le courant de l'année, résumant la situation financière et la situation numérique. Elles statueront définitivement sur toutes les questions portées à l'ordre du jour. Les lettres indiqueront les questions à l'ordre du jour et seront envoyées à chaque sociétaire

par les soins du Conseil, quinze jours au moins avant la réunion de l'Assemblée régionale.

Avant chaque Assemblée générale régionale, un avis inséré dans les journaux de la région indiquera la date précise, l'heure et le lieu de la réunion, et cela un mois à l'avance.

Art. 36. — Les Assemblées générales régionales seront présidées : à Paris, par le Président du Conseil; en province, par un délégué spécial ou par un sociétaire nommé par l'Assemblée.

Les Assemblées nommeront en outre deux assesseurs et un secrétaire chargé de la rédaction du procès-verbal.

Art. 37. — Pour prendre part au vote, les sociétaires seront tenus de présenter une carte attestant le paiement complet des cotisations courantes.

Art. 38. — Les procès-verbaux des Assemblées générales seront envoyés au siège social, sous pli cacheté, avant le 1er mai de chaque année. Ces procès-verbaux indiqueront le nombre de voix exprimées pour ou contre

chaque proposition, ainsi que le nombre de voix obtenues par chaque candidat au Conseil d'administration, et la liste des sociétaires présents ou représentés.

Art. 39. — Les Assemblées générales régionales ne pourront délibérer que sur les questions portées à l'ordre du jour, lequel sera uniforme pour toute la France. Ces décisions seront prises à la majorité des membres votants.

Art. 40. — La présence des sociétaires aux Assemblées générales régionales est obligatoire. Tout sociétaire dans l'impossibilité de s'y rendre devra envoyer son vote avant le 1er mai au siège social, sous peine d'une amende de 1 franc.

Art. 41. — Le sociétaire empêché d'assister aux réunions pourra par lettre motivée se faire représenter par un collègue qui déposera ses votes. Cette délégation devra être donnée par écrit et spéciale.

Art. 42. — Par les soins du Conseil, le rapport annuel des opérations de la Société est envoyé à chaque sociétaire quinze jours au

moins avant la date fixée pour les Assemblées générales régionales.

CHAPITRE X

DÉMISSIONS, EXCLUSIONS

Art. 43. — La démission de membre de l'Association doit être adressée au Président. Est considéré comme démissionnaire tout membre qui, après un rappel à l'ordre suivi d'une amende dont le chiffre sera réglé par le service intérieur, aura enfreint les statuts et règlements qui sont remis à chacun d'eux et qu'ils sont tenus d'observer rigoureusement.

Art. 44. — Par décision du Conseil d'administration, après enquête, est exclu de la Société tout membre reconnu coupable d'actes entachant l'honneur ou contraires à la dignité professionnelle ou nuisibles aux intérêts de la Société. Cette exclusion ne pourra être prononcée qu'à la majorité des deux tiers du nombre total des membres composant le Conseil d'administration.

Art. 45. — Tout membre menacé d'expulsion doit être entendu préalablement par le Conseil. Il peut appeler de la décision du Conseil en Assemblée générale, qui statue en dernier ressort à la majorité des trois quarts des membres présents ou représentés.

CHAPITRE XI

CHARGES, RÉPARTITIONS

Art. 46. — Il est prélevé annuellement, sur les bénéfices nets de la Société, 5 0/0 à répartir pour indemniser les parts de fondateurs.

Art. 47. — La moitié des recettes provenant des cotisations est affectée à la formation d'une caisse de retraite, qui sera déposée à la Caisse des dépôts et consignations ; l'autre moitié sera employée à parer aux frais d'administration, secours, indemnités, frais judiciaires, en faveur des sociétaires.

Art. 48. — Les valeurs qui seront achetées devront avoir un minimum de garantie par l'État.

CHAPITRE XII

ÉLECTION DE DOMICILE

Art. 49. — La Société fait élection de domicile à Paris, en sorte que toutes contestations sont passibles de la juridiction des tribunaux compétents de la Seine, et toutes notifications sont valablement faites au Parquet du Tribunal civil de la Seine.

CHAPITRE XIII

PROPOSITIONS DIVERSES, MODIFICATIONS AUX STATUTS, LIQUIDATION DE LA SOCIÉTÉ

Art. 50. — Tous les projets de propositions diverses ou de modifications aux présents statuts doivent être présentés au Conseil d'administration dans un délai de vingt jours avant l'époque de l'Assemblée générale.

Art. 51. — Il sera fait un rapport sur ces projets, qui ne pourront être adoptés qu'à la majorité des deux tiers des membres présents à l'Assemblée générale.

Art. 52. — La Société ne peut se dissoudre d'elle-même qu'en cas d'insuffisance constatée de ses ressources.

Art. 53. — La dissolution ne peut être prononcée que par une Assemblée générale spécialement convoquée à cet effet, et par un nombre de voix égal à la moitié des membres inscrits et aux trois quarts des membres présents, qui nomme un liquidateur et fixe ses attributions.

Art. 54. — Dans ce cas, il sera restitué aux sociétaires faisant en ce moment partie de la Société, le montant de leurs versements respectifs, jusqu'à concurrence des fonds existants, déduction faite des dépenses occasionnées par la liquidation.

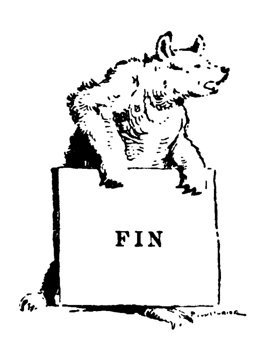
CHAPITRE XIV

DISPOSITIONS TRANSITOIRES

Art. 55. — Tous les frais nécessaires pour arriver à la constitution seront supportés par le fonds social.

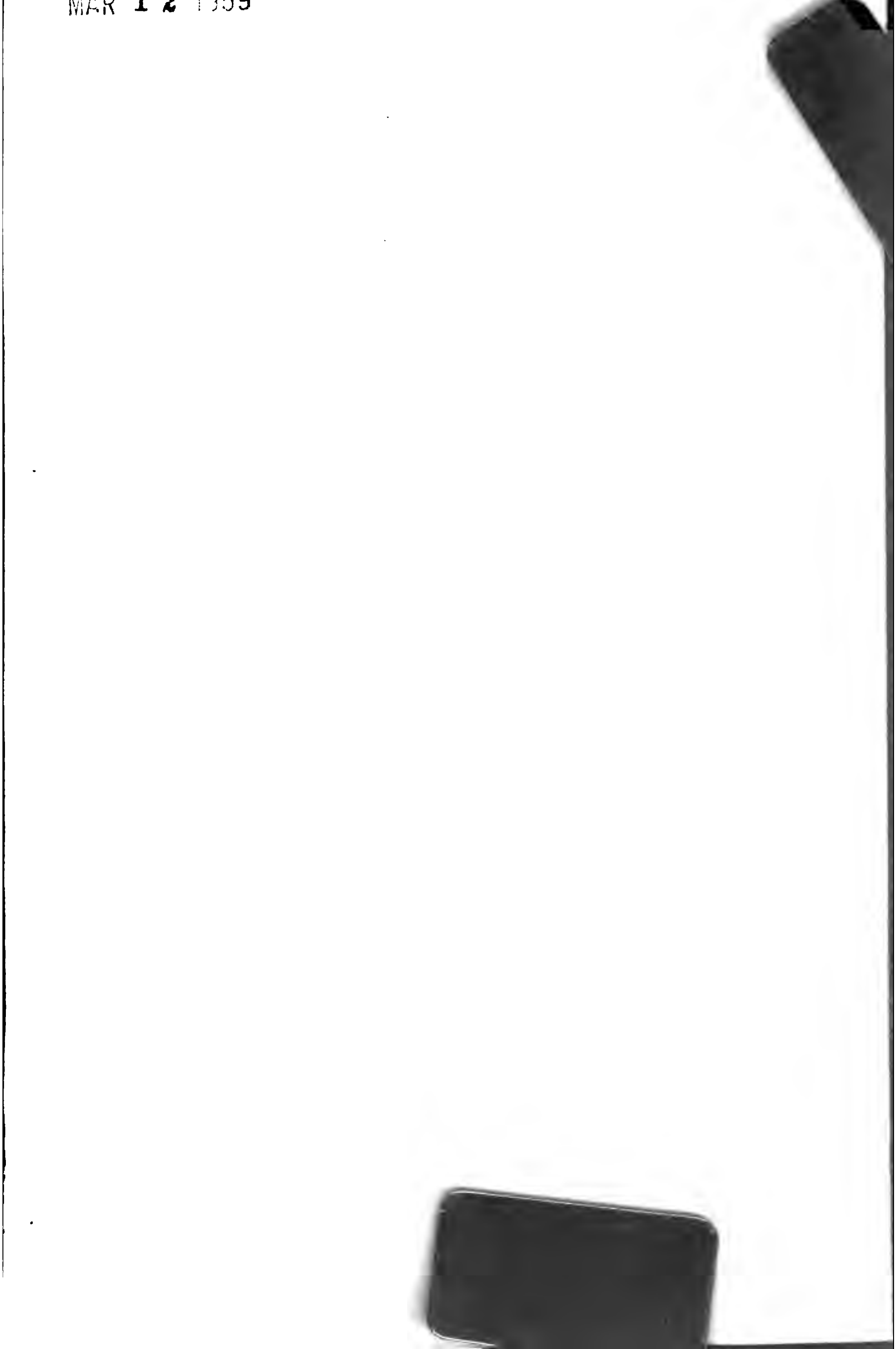
Art. 56. — Tous les pouvoirs sont donnés

à l'un des porteurs des présents statuts pour en effectuer le dépôt et faire les démarches nécessaires et remplir les formalités légales, afin d'arriver à la constitution de ladite Société.



Deacidified using the Bookkeeper process
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: March 2004

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111


MAR 1 2 1959

